Alphonse DAUDET

Rose et Ninette
Le Trésor d'Arlatan
La Fédor

Éditions Alphonse Lemerre (1911)



ŒUVRES

DE

Alphonse Daudet

ŒUVRES

DE

Alphonse Daudet

ROSE ET NINETTE

LE TRÉSOR D'ARLATAN — LA FÉDOR



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33
M DCCCCXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires sur papier de Hollande.
15 — sur papier de Chine.
5 — sur papier Whatman.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

Rose et Ninette

A mon cher fils Léon Daudet,

au poète et au philosophe, je dédie cette page de la vie contemporaine.

A. D.



Rose et Ninette

MŒURS DU JOUR

« Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche de l'expression nous conduisent tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde dominât dans mes livres et leur donnât le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu. »

ALFRED DE VIGNY.
(Journal d'un Poète.)

I

DIVORCÉ depuis quinze jours, et tout à l'ivresse de la fin de sa peine, Régis de Fagan, ce matin-là, par les fenêtres large ouvertes de son nouvel appartement de garçon, guettait l'apparition de ses fillettes que le tribunal lui

accordait deux dimanches par mois. C'était leur premier dimanche; et dans l'amas de lettres de femmes, tombées depuis vingt ans sur sa table de vaudevilliste à la mode, bien peu lui avaient secoué le cœur d'autant d'émotion que ce simple billet arrivé la veille :

« Mon cher père,

« Nous serons à Passy, demain matin, par le train de dix heures. Mademoiselle nous laissera devant le 37 boulevard Beauséjour, et nous y prendra, le soir, à neuf heures très précises.

« Ta fille respectueuse et bien affectionnée.

« ROSE DE FAGAN. »

Au-dessous, la grosse écriture encore un peu bègue de la plus jeune sœur avait signé « Ninette ».

Et maintenant, dans l'angoisse de l'attente, il se demandait si bien réellement elles viendraient, si, au dernier moment, la mère rusée et fourbe, ou cette impénétrable Mademoiselle, n'inventeraient pas quelque prétexte pour les retenir. Non qu'il doutât de la tendresse de ses enfants. Mais il les sentait si jeunes, — Rose seize ans à peine, Nina pas encore douze, — si faibles toutes deux pour résister à une hostile influence; d'autant que, sorties du couvent

depuis le divorce, elles restaient livrées à la mère et à la gouvernante. Son avocat le lui avait bien dit : « La partie n'est pas égale, mon pauvre Régis ; vous n'aurez que deux jours par mois, vous, pour vous faire aimer. » N'importe, avec ses deux jours bien employés, le père se sentait assez fort pour garder le cœur de ses chéries ; mais il les lui fallait, ces deux jours, strictement, sans tricheries, sans mauvais prétextes. Et plus anxieux à mesure qu'avançait l'heure, plus ému par ce rendez-vous que par n'importe quel autre, passionnel ou intéressé, de son existence, Fagan s'agitait rageusement, penchant aux fenêtres son grand corps dans les deux directions du boulevard de banlieue verdoyant et paisible que bordaient, d'un côté, la voie du chemin de fer masquée d'un treillage et d'une haie, de l'autre, l'alignement d'élégants hôtels aux perrons, aux vases fleuris, aux pelouses soignées.

« Bonjour, père... c'est nous !

— Vous ! mais par où ?... mais comment donc ? »

Dans sa fièvre à surveiller l'heure, les trains, les passants du boulevard, il ne les avait pas vues arriver ; et voici qu'elles surgissaient de la petite antichambre, qu'elles étaient là, devant lui, grandies, lui semblait-il, plus femmes, depuis deux ou trois mois qu'on ne s'était vu. Ses

mains tremblaient en les aidant à défaire leurs sveltes jaquettes, leurs chapeaux ronds entourés de plumes. Les petites aussi s'intimidaient un peu devant la situation nouvelle. Certainement leur père était toujours leur père, le gai, l'aimable papa qui les faisait si bien jouer, danser sur ses genoux toutes gamines; mais ce n'était plus le mari de leur mère, et de là un changement qu'elles sentaient, qu'elles n'auraient pu exprimer, qui passait dans l'étonnement naïf de leurs yeux.

Cette gêne se dissipa peu à peu, pendant la visite de l'appartement encore inconnu des fillettes, et dont les pièces, toutes luisantes d'une claire lumière de mai, ouvraient les unes sur le boulevard, les autres sur le jardinet de l'hôtel, agrandi par les frondaisons voisines. Presque partout du mobilier neuf. Pourtant, dans le cabinet de travail, les enfants retrouvaient la bibliothèque et l'énorme table à écrire dont la prévoyance paternelle avait fait arrondir les angles, dangereux aux petites têtes pour les parties de cache-cache. Que de souvenirs aux moindres encoignures de ces meubles massifs, aux cuivres contournés de leurs tiroirs!

« Te rappelles-tu, Ninette, cette fois où maman?... »

Mais Ninette, la petite, autrement délurée et vive que l'aînée, coupe l'anecdote d'un regard. C'est qu'avant d'envoyer ses filles chez

leur père, l'ancienne Mme de Fagan, à cette heure Mme Ravaut de son nom de famille, leur a bien recommandé de ne pas parler d'elle, de ne donner aucun renseignement sur son existence actuelle ou ses projets d'avenir, dans le cas d'une enquête indélicate; et sachant la grande Rose distraite, envolée, elle a surtout fait ses recommandations à Ninette, dont la frimousse est bien amusante avec ce qu'on sent de fermé, d'hermétique aux coins de sa bouche, d'aigu, de curieusement fureteur et ramasseur dans ses yeux de souris. Se peut-il cependant qu'en un temps si court Mme Ravaut ait oublié le caractère fier et digne de celui qui fut près de vingt ans son mari, jusqu'à penser qu'il ferait espionner la mère par ses enfants! Certes, le désintéressement est difficile d'une existence longtemps jumelle de la vôtre, dont on ressentit journellement les tristesses, les joies, tous les contre-coups sensibles et répercuteurs; seulement Régis de Fagan met tout son vouloir à oublier, il évite de prononcer jusqu'au nom de son ancienne femme, et, les petites s'appliquant à la même discrète réserve, cela coupe de froids, de silences, de trous, comme on dit au théâtre, la promenade animée à travers l'appartement.

Dans la chambre à coucher par exemple, Rose et Ninette n'ont pu retenir un cri de stupeur devant le tout petit lit de fer, vraie cou-

chette d'étudiant, sans rideaux ni tentures, et les deux fillettes se regardent avec la même pensée, le même ressouvenir de matins de Noël et de Jour de l'An, où elles venaient empêtrées de leurs longues robes de nuit, tout ébouriffées de sommeil, se fourrer dans le grand lit de papa et de maman pour l'échange des baisers et des cadeaux. Ils se disent bien d'autres choses encore, les yeux de Rose et de Ninette, en retrouvant au chevet de la couchette paternelle des portraits disparus de la chambre commune au ménage, rue Laffitte, et que le père a emportés en s'en allant. D'abord, le grand pastel de Besnard, où elles se tiennent toutes deux par la main, six ans et dix ans, englouties dans les capotes de mousseline et les hautes manches anglaises de leurs costumes à la Greenaway; puis la bonne-maman de Fagan, sous verre dans un cadre ovale, cette bonne-maman qu'elles n'ont pas connue et dont leur mère leur a toujours parlé comme d'une femme très, oh! mais très sévère.

Que de réflexions traversent ces jeunes têtes, quel désarroi de toutes leurs idées, en même temps que des êtres et des choses, jadis unis, dispersés maintenant, comme au lendemain d'un incendie ou d'un naufrage! Et que tout cela est compliqué, effarant pour elles, dans ce manque de jugement qui caractérise et signifie l'extrême jeunesse! Heureusement qu'on pas-

sait dans la salle à manger, où les fenêtres ouvertes recevaient tout le soleil, toutes les senteurs du jardin. Le couvert était mis, coquet, friand, un bouquet à la place de chacune de ces demoiselles, ceci par une attention de Mme Hulin.

« Mme Hulin?... demanda Ninette dont le petit œil rond flambait tout de suite curieusement.

— Ma propriétaire... Elle habite le rez-de-chaussée et loue le premier étage pour se sentir moins seule dans sa maison, car elle est veuve et vit avec son petit garçon et une vieille gouvernante.

— Un flirt pour papa... dit Rose étourdiment, en train d'arranger ses frisures devant une mirette à main.

De Fagan la regarda avec tristesse. Un de ces mots niais comme en avait la mère. Pourtant de ses deux filles Rose était celle qui physiquement ressemblait le moins à la dame Ravaut; avec sa taille longue, un peu courbée, son teint de bistre créole, la sérieuse et sentimentale expression de ses traits, elle perpétuait le type de son père. Alors lui, d'un ton de doux reproche :

« Je n'ai guère le cœur à flirter, ma chère enfant, et je crois bien que la pauvre Mme Hulin ne s'en soucie pas plus que moi; mais c'est une maman très tendre, et, sachant que mes

filles viendraient ce matin, elle a cueilli ces fleurs à leur intention. »

Le domestique apportant le premier plat, des œufs brouillés aux morilles, la passion de Ninette, fut accueilli d'un cri de joie :

« Tiens, voilà Anthyme... Bonjour, Anthyme. »

Il servait chez les Fagan depuis quelques années, et tout rouge, interloqué lui aussi par l'imprévu de la situation, balbutia :

« Bien le bonjour, mesdemoiselles... »

C'était un Beauceron absolument inculte, des cheveux plats sur un doigt de front; il semblait qu'on lui eût fait l'ablation de tout le haut de la tête et de ce qu'il y avait dedans. Son incomparable bêtise exaspérait Madame; et Régis, au moment du divorce, l'avait conservé, peut-être aussi parce qu'Anthyme ayant gardé des relations avec la cuisine de la rue Laffitte, on aurait des nouvelles chaque jour. Cette figure de connaissance, retrouvée dans toute sa rusticité, faisait aux deux enfants le déjeuner plus familier, plus cordial. Et quelle merveille, ce dejeuner dont chaque plat avait été cherché, discuté entre Fagan et son domestique, pour savoir si Mlle Rose aimait le sucre dans les petits pois, si Nina préférait les pots de crème au chocolat ou à la vanille.

Grisées par la gourmandise de ce joli repas, par leurs toilettes nouvelles de printemps, les

fillettes s'excitaient, oubliaient dans un délicieux bavardage les recommandations maternelles; surtout la grande Rose, à qui Ninette faisait des signes discrets et répétés. Fagan apprit ainsi et sans le vouloir que, vendredi dernier, « cousin » les avait conduites à l'Opéra-Comique. C'était pourtant, ce « cousin », un des noms interdits; mais Rose ne pouvait pas se tenir. Alors, pour éviter de ces indiscrétions involontaires qui leur vaudraient des reproches, le soir en rentrant, le père affectait de leur parler de choses indifférentes, de leur couvent qu'on voyait presque d'ici, de ces beaux jardins de l'Assomption où tant d'années elles avaient vécu si heureuses.

Est-ce qu'elles ne le regrettaient pas un peu? N'y retourneraient-elles pas volontiers?

« Oh! ça, non... répondaient les deux voix en une seule.

— Et pourquoi, mes chéries?... Autrefois, cependant, vous étiez si contentes d'y rentrer... »

Elles hésitaient à répondre, à lui dire ce qu'il devinait si bien. C'est que, depuis le divorce de leurs parents, la maison avait changé pour elles. Vivant dans de perpétuelles disputes, où l'on ne gardait plus de mesure, où parfois même elles étaient obligées à prendre parti : « Vous entendez, mes enfants, comme votre père me parle! — Madame, vous vous oubliez devant

vos filles! » on avait dû les mettre au couvent pour leur épargner ces tristesses. Mais, le père parti, le divorce prononcé, la mère s'était hâtée de les rappeler auprès d'elle, prise tout à coup d'une affectuosité peu compatible avec sa nature dure et capricieuse. Elle semblait vouloir conquérir ses filles; Mademoiselle adoucissait aussi les âpretés, les sévérités de son rôle de duègne et d'éducatrice.

Cette transformation se faisait visible et caressante aux yeux, même dans la toilette des enfants. Jusqu'alors, la mère ne s'était occupée que de la sienne, y sacrifiant le temps et l'argent nécessaires; mais rien qu'à voir entrer chez lui ces deux ravissantes vignettes de mode, au lieu des petites converses aux cheveux plats, aux robes de strict uniforme, que l'Assomption lui renvoyait le samedi soir, Fagan avait compris que cette mère, si peu mère auparavant, allait le devenir férocement, et flatter et gâter ses filles, non dans un aveuglement de tendresse, mais par une basse jalousie, un besoin de taquiner, de torturer son ancien mari. Il entrevoyait toute une suite de chagrins, une guerre de coups d'épingle, mais à quoi bon se tourmenter pour le moment? N'avait-il pas ses filles près de lui, tout contre lui, et jusqu'au soir? Après déjeuner, il devait les conduire à la matinée du Théâtre-Français, où l'on jouait une de ses pièces qu'elles n'avaient pas encore

vue. Et pensez cette joie, cette fierté d'entendre, dans une belle avant-scène, les premiers acteurs de Paris jouer devant la salle comble une pièce dont votre père est l'auteur!

Ce n'est pas Mme Ravaut, même avec la collaboration de Mademoiselle, qui aurait pu leur donner une distraction pareille. Après le théâtre, promenade en voiture au Bois et dîner dans un restaurant à la mode. Encore un plaisir que la mère n'aurait pu leur procurer, à moins d'être accompagnées par « cousin ». Oh! l'ivresse de commander soi-même au garçon des plats extraordinaires et d'entendre aux tables voisines chuchoter curieusement, avec cet attrait de Paris pour l'homme en vedette : « Régis de Fagan et ses deux filles. » Puis, la nuit tombée, par les allées du Bois odorantes et désertes, dans la fraîcheur des lacs blêmis, s'en revenir serrées contre leur père, regagner Passy et le boulevard Beauséjour où les attendrait la voiture de Mademoiselle, voilà ce qu'on pourrait appeler une belle journée!

Le programme étalé de tous ces bonheurs, joint à l'animation du repas, rosait d'une chaude flamme les pommettes de ces petites Parisiennes pâlottes. De la fenêtre entr'ouverte montaient des parfums de muguets et de roses. Un merle s'égosillait à la cime d'un grand vieux orme; et, Ninette s'approchant de la croisée pour essayer de le découvrir dans les branches voisines, une

limpide voix d'enfant gazouillait d'en bas, de la pelouse :

« Descendez jouer avec moi, dites, voulez-vous ? »

C'était le petit Maurice Hulin, un adorable garçonnet de neuf à dix ans, au teint de camélia, aux longues boucles tombantes d'un rouge de henné, et qui, le genou blessé, sautillait en s'aidant d'une courte béquille. Mme Hulin, en train de lire près de son enfant, leva la tête et dit : « pardon » et « merci » avec le sourire d'une bouche très bonne, encore jeune.

« N'oublie pas que nous allons aux Français, Ninette, » cria la grande sœur, comme irritée de voir Nina si facile à une nouvelle relation.

La petite ne l'entendit pas, déjà partie.

« Si nous descendions aussi ? demanda le père... Tu verras : c'est une très charmante femme... »

Mais Rose s'y refusa absolument. Elle ne connaissait pas ces gens-là... Et dans l'intonation de la jeune fille, accoudée près de son père à la fenêtre, perçait une antipathie naissante pour Mme Hulin, ainsi que dans le très expert regard dont elle examinait la tenue, la toilette de la femme assise.

Tenue très simple, toilette d'un demi-deuil à peine éclairci par la capeline de jardin aux blanches dentelles, au nœud mauve, du mauve des iris fleuris sur la pelouse.

II

Une intimité venue de leurs situations pareilles, une sympathie échappant encore à l'analyse s'était nouée entre l'écrivain et sa voisine. Ce soir-là, ils l'avaient passé seuls tous deux dans le petit salon du rez-de-chaussée, l'enfant couché, Paris grondant au loin, et le silence du boulevard solitaire troublé de quelques aboiements de chiens de garde, du brusque passage d'un train dont la secousse ébranlait la maison jusque dans ses caves. Tout à coup la pendule, un antique accessoire de famille, en harmonie avec la console et les sièges Empire, sonna dix heures, et Mme Hulin se mit à rire doucement, en coupant de ses dents blanches le fil de sa broderie.

« Pourquoi riez-vous ? » demanda Régis avec cette perpétuelle inquiétude de l'homme en face

de l'énigme féminine subitement trahie par la raillerie involontaire, ce qui reste de l'enfant mutine chez la mieux équilibrée.

Elle fixa sur lui ses larges yeux bleus au blanc candide et nacré, d'une pureté saisissante dans les beaux traits décidés et pleins d'une femme de bientôt trente ans.

« Je ris, dit-elle, parce qu'il est dix heures, que ce soir encore vous ne sortirez pas, et que, pour Régis de Fagan, voilà une singulière existence ! »

Fagan sourit à son tour :

« Qu'imaginez-vous donc de la vie des artistes ?... Vous les croyez tous mondains à outrance, orgiaques et noctambules ? »

Pauline Hulin hésita un peu, puis :

« Je pense à vos coulisses si remplies de pièges, de tentations... Mariée à l'un de vous, j'aurais eu très peur.

— Peur ?... et de quoi ? des femmes de théâtre ? Ah ! bien... »

Et l'écrivain dramatique, l'homme d'expérience qu'était de Fagan, se mit à analyser le côté factice et fabriqué de ces bizarres personnes, aux phrases toutes faites, aux sentiments convenus, prises par le ronron des pièces qu'elles ont jouées, en gardant l'intonation dans la vie comme des poupées leur mécanisme parlant... Les femmes de théâtre ! mais si par hasard il leur vient un élan de passion vraie, un « je

t'aime » qui ne soit pas du Conservatoire, elles songent aussitôt : « Comme je l'ai bien dit! » et le réservent au public dans la prochaine comédie de mœurs... Et si bonnes camarades, le cœur sur la main, ne refusant rien aux petits amis. Il faut avoir vu les couloirs d'un théâtre, quand les artistes sont entre eux, sans auteur ni directeur, les voisinages des loges, ce qui se crie de l'une à l'autre... une voiture de saltimbanques, l'intérieur d'une vraie roulotte. A moins d'être tout jeunet, quel honnête homme trouverait sa pâture là dedans? »

Mme Hulin très attentive, quoiqu'en apparence toute à l'ouvrage étalé sur ses genoux, reprit de son même ton posé :

« Je vous fais grâce de l'actrice, quoique vous exagériez visiblement un peu; mais pour l'homme célèbre, l'auteur à succès, que d'autres tentations! Admiratrices de salons, bonnes fortunes de la poste restante, tout ce qui vient à vous d'inconnues, vous aimant de loin, vous l'écrivant.

— Oh! pas bien séduisante, pas bien dangereuse non plus cette sorte-là, dit Régis. D'abord, ce sont toujours les mêmes qui écrivent... une demi-douzaine d'hystériques, d'étrangères collectionnant l'autographe... J'en ai fait vingt fois la preuve avec des amis et confrères de lettres... Leurs inconnues étaient les miennes. »

Pauline releva la tête :

« Pourtant, il peut arriver qu'une femme qui sort tout émue d'un beau spectacle, d'une belle lecture, soit tentée de remercier l'auteur.

— Elle écrira, peut-être ; mais, si elle est délicate, elle n'enverra pas la lettre... Je vous défie de me dire le contraire, ajouta-t-il en la regardant bien à fond.

— Oh ! moi, je ne suis pas expansive... »

Une plainte de l'enfant l'interrompit, l'attira dans la chambre voisine, et revenue au bout d'un instant près de sa table à ouvrage : « Il est agité ce soir, » dit-elle la voix baissée.

Sur ce diapason qui faisait leur causerie plus intime, Régis reprit :

« Ainsi vous vous figuriez un Fagan coureur et viveur... Détrompez-vous. La vie que je mène en ce moment, je la rêvais dans le mariage ; et c'est de ma paresse à sortir, de mes habitudes casanières, que ma femme m'en a surtout voulu. Ce fut son premier grief, le motif initial de la rupture... A qui la faute ? Je me marie à vingt-huit ans, joué sur toutes les scènes, gavé de tous les plaisirs que le théâtre peut donner, et je tombe sur une femme raffolant des premières, des bénéfices, des billets d'auteur... On m'a parlé d'un grand-père Ravaut qui avait fait fortune en fabriquant et louant des costumes de théâtre ; et peut-être cet atavisme de clinquant, de paillons, de perruques, de gilets à fleurs, a-t-il agi sur ce

pauvre petit cerveau. Vous voyez le malentendu : l'homme qui se marie pour échapper à la vie factice, se faire un foyer qui ne soit pas celui des Français ou de l'Opéra-Comique; l'épouse au contraire qui n'a cherché qu'un nom bien en vedette, l'occasion d'être de toutes les répétitions générales et à la première page des journaux.

— Cruel malentendu, en effet, » dit Mme Hulin, mais sans conviction.

Quelque chose doutait dans la loyauté de sa voix et de sa physionomie si franche. Fagan, qui le comprenait bien, insista pour la convaincre :

« C'est moi qui cédai, comme le plus épris; car je l'étais éperdument, et non pas de bruit imprimé ni de sotte gloriole, comme elle! Tous les soirs, pendant des années, on m'a traîné dans les spectacles les plus variés; nous faisions partie de ce hideux Tout-Paris qui se montre partout, bien plus cabotin que les cabotins eux-mêmes, et pour qui jamais il n'y a de relâche. Aux premières de n'importe quels théâtres, nous occupions invariablement les mêmes places; je voyais se dégarnir à l'orchestre les crânes de la critique, se creuser les rides de mes voisins ou de mes vis-à-vis toujours invariables eux aussi, et j'entendais ma femme dire : « Tiens, Mme X... a changé les brides de « son chapeau rose pour faire croire qu'il est

« neuf... » ou : « Regarde donc le ménage Z..., « comme il a vieilli ! » Puis sans se lasser, aux entr'actes, promenant sa lorgnette, elle énumérait les noms connus, constatait tous ces menus faits, ces petits scandales que Paris répète tout un hiver, qui pimentent ses plaisirs, en sont la note aiguë et délicieuse. J'ai mené cette existence de Jaquemart de province assez pour m'en fatiguer et m'en écœurer à la fin, si bien que le vrai fond de notre divorce est cela. »

Mme Hulin, avec un petit mouvement de tête incrédule :

« On a cependant parlé d'une certaine histoire...

— Ah ! oui... mon flagrant délit à l'hôtel d'Espagne, raconté par tous les journaux... C'est de là, avouez-le, que vous viennent vos mauvaises idées sur moi ? Mais si je vous disais que ce flagrant délit fut combiné avec ma femme ? »

Il continua, devant la stupéfaction de Pauline :

« Trois personnes, jusqu'à ce jour, sont restées confidentes de cette comédie, l'ancienne Mme de Fagan, moi et le conseiller de Malville... Vous le connaissez ? » fit-il à un geste de Mme Hulin, suivi d'une affirmation sans parole ; et, d'une haleine, il raconta son aventure conjugale :

« Excédés l'un de l'autre, on ne pouvait pas l'être plus que nous deux; mais cela ne suffisait pas. « Il nous faudrait un acte décisif, » disait à ma femme son ami de Malville, musicastre enragé, en lisant avec elle au piano la dernière partition de Wagner; « fournissez-« moi un scandale, un flagrant délit, et je me « charge de votre affaire. » Peut-être, sans chercher bien loin, aurais-je trouvé dans les relations de Mme de Fagan et du cousin La Posterolle les preuves que demandait le conseiller; mais deux raisons m'en empêchaient. D'abord ma facilité à laisser s'installer chez nous l'intimité du cousin, jeune maître des requêtes au Conseil d'État, que moi-même j'autorisais à conduire ma femme et mes filles au théâtre et dans la société, par un dégoût à sortir, ma paresse de plaisirs mondains. Puis, l'autre motif, le vrai : nos deux filles, leur mariage, leur avenir, toute ma raison de vivre désormais. Quand c'est l'homme qui est pris en faute, le monde pardonne; quand c'est la femme, il y a un rejaillissement de honte sur la famille. Les enfants en restent touchés, marqués à jamais. Voilà pourquoi je voulus bien paraître coupable et me faire surprendre dans les conditions que vous savez.

— Et M. de Malville s'est prêté à cette comédie? s'écria Mme Hulin indignée.

— Je vois, madame, que vous ne connaissez

pas bien ce symphoniste égaré dans la magistrature. Tout ce qui n'est pas Beethoven ou Wagner lui reste absolument indifférent. Fort obligeant, du reste, car l'affaire lui a donné du mal autant qu'à nous. Tantôt, le commissaire prévenu n'arrivait pas à temps, ou bien ma complice — il me fallait une complice — manquait le rendez-vous. Alors, tout était à recommencer ; et l'on ne peut rien imaginer de plus bouffon que ce ménage légitime se donnant rendez-vous à un bout de Paris pour combiner de nouveau le jour et l'heure où le précieux flagrant délit serait enfin et dûment constaté. Nous avions choisi l'avenue de l'Observatoire, tout en haut, où l'ombre des marronniers tombe plus fraîche et plus épaisse. Nul danger d'être rencontré si loin, et c'était indispensable : pensez à ce ridicule de gens en instance de divorce, marchant côte à côte, se concertant, combinant leur libération. Moi qui cherche des situations neuves, je crois qu'elle l'était, celle-là ! « Lundi, sans faute, « hôtel d'Espagne, et que votre princesse ne « manque pas, » jetait ma femme en me quittant avec une grande poignée de main. Et moi, non moins cordial et résolu : « Lundi, « ma chère, c'est promis ! » Ce fut en effet le lundi suivant, hôtel d'Espagne, que le commissaire me surprit au matin...

— Avec Amy Férat, du Vaudeville, dit

Mme Hulin en se forçant à sourire. Passez les détails : je suis renseignée.

— Pas complètement; les journaux n'ont pas tout raconté. La pauvre Amy Férat, bien entendu, ne se doutait pas du réveil qui l'attendait; et, si peu rosière qu'elle fût, je m'en voulais un rien de la mêler à cette ennuyeuse affaire dont tout Paris s'occuperait. Voici qu'au brusque et matinal coup de poing frappé dans notre porte avec le « ouvrez, au nom de la « loi, » elle se dresse épouvantée : « Mon « mari!... nous sommes perdus! — Comment « ça, votre mari? — Oui, je suis mariée : par- « don de ne vous l'avoir pas dit... Sauvez- « vous, cachez-vous. » Ma foi, j'ai passé là quelques mauvaises minutes, à ignorer s'il s'agissait de mon adultère ou du sien. Heureusement, mon incertitude ne dura pas. En conséquence de cette aventure, je fus condamné à servir à Mme de Fagan une mensualité de quinze cents francs et à lui laisser mes filles, sous condition qu'elles passeraient tous les quinze jours un dimanche avec moi. C'est peu; mais je suis convaincu que la mère avant longtemps adoucira cette dernière clause et m'enverra mes filles plus souvent, à mesure qu'elles grandiront et chaque fois qu'elle voudra s'en débarrasser.

— Ne me parlez plus du divorce... C'est une farce indigne! et Mme Hulin déposa son ou-

vrage que tenaient mal ses mains, devenues maladroites et tremblantes.

— Je lui dois pourtant mon bonheur, au divorce : il m'a délivré de la plus abominable créature...

— Oh ! monsieur de Fagan... parler ainsi d'une personne qui ne fut coupable que de ne pas vous comprendre tout à fait. Des malentendus, de l'incompatibilité d'humeur.

— Plus que cela, madame, beaucoup plus... Je vous ai dit souvent combien me plaisait en vous cette droiture, cette sincérité de la parole et des yeux. Eh bien, ce qui m'exaspérait dans cette femme, c'était le mensonge, le mensonge par goût, par instinct, chic et vanité, faisant partie de sa tenue, de ses intonations, si bien amalgamé dans tous ses actes en dangereux alliage que je n'y démêlais plus le vrai du faux. « Pourquoi ris-tu si fort ? » lui demandais-je un jour dans le cabinet de restaurant où nous soupions après l'Opéra. — « Pour faire croire à « côté que nous nous amusons beaucoup. » Toute sa nature est là. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendue parler pour la personne en face d'elle, mais pour une autre, là-bas, qui venait d'entrer, pour le domestique qui nous servait ou le passant dont elle voulait l'attention. Tout à coup, devant dix personnes, la voix et les yeux noyés, elle me disait : « O « mon Régis, les îles Borromées !... Nos pre-

« mières semaines de mariage!... » Nous ne connaissions pas ces îles, nous n'y étions jamais allés; figurez-vous mon étonnement! »

Mme Hulin essayait d'atténuer encore :

« Une faiblesse assez inoffensive, en somme.

— Oui, reprit Fagan, mais qui devient si lassante, si déconcertante... Demander à sa compagne de vie : « D'où viens-tu?... Qu'as-tu fait?... » et savoir que rien n'est vrai de ses réponses, que les mille hasards de Paris vous apprendront qu'elle a menti, et sans raison, et avec un entêtement, un acharnement contre lesquels ne prévaudraient ni prières ni preuves. Oh! sa petite voix pointue : « Mais je t'assure... « mais absolument... c'est toi qui te trompes « ou qui me trompes. » Le triste, c'est qu'avec l'âge, avec l'affirmation que prend la femme, le mensonge s'envenimait, devenait dangereux, à moi et aux autres. Sur ses ennemis de société, c'étaient des inventions de toutes pièces, les plus délirantes, les plus abominables, auxquelles elle finissait par croire elle-même. Et cela, de cet air posé, raisonnable, où rien ne trahit la névropathe qu'elle est, sinon un petit geste uniforme, automatique, un ruban, un pli de sa robe qu'elle taquine, qu'elle pince et fronce entre deux doigts pendant des heures... Le monde se prêtant sans contrôle aux infamies qu'on lui apporte, le mal que peut y faire impunément une créature infernale comme

celle-là est incalculable. Que de fois, à des dîners mondains, me suis-je penché pour guetter, surveiller ma femme, par-dessus les corbeilles de fleurs et les guirlandes d'orchidées !... « Que dit-elle ? Qu'invente-t-elle encore ? Quel « poison verse à son voisin ce petit monstre si « bien coiffé, si bien paré ? » Je ne tardai pas à devenir moi-même sa victime. Bientôt circula dans les salons l'histoire d'une Suédoise, perverse créature de seize à dix-sept ans, qui m'avait affolé jusqu'au crime, inspiré le dégoût, la haine de mes enfants, de ma femme. « Si je meurs un de ces jours, » disait à ses amies l'exquise personne qui portait mon nom, « si je meurs, vous saurez qui m'a tuée. »

Pauline Hulin eut un cri de révolte :

« Oh ! c'est affreux.

— Oui, affreux... Vous voyez l'accueil de mes amis, les conseils indirects, les regards navrés ou indignés posés sur nous, sur moi... Me défendre ? Je ne l'essayais même pas. A qui persuader que je ne connaissais aucune Suédoise, perverse ou non, et que tout ce drame conjugal était l'œuvre d'une imagination d'hystérique ? Je me résignai donc, continuant à montrer aux soirs de première et dans le monde mon masque sanguinaire de Barbe-Bleue, tandis qu'à côté de moi la douce victime soupirait, roulait des yeux mourants. Ses amies la savaient si malheureuse que, malgré

les répugnances de la bonne société parisienne pour le divorce, elles le lui conseillaient toutes. « Non, non... Je resterai jusqu'au bout, jusqu'à « la mort, pour mes filles !... » En réalité, elle manquait comme moi de griefs suprêmes, et sans les conseils de Malville... »

Un cri de l'enfant, plus fort que le premier, rompit encore leur conversation d'une brusque sortie de la mère, bientôt rentrée, mais très pâle, un peu d'effroi resté dans ses beaux yeux.

« Qu'est-ce qu'il a ? demanda Fagan.

— Rien, presque rien... Un cauchemar habituel dont il s'éveille en sursaut avec ce cri douloureux, ce cri d'angoisse. »

Son pauvre petit Maurice, si nerveux, si faible ! Elle se mit à parler de lui, de sa santé, de cette blessure au genou...

« Est-ce de naissance ? questionna Fagan, très pris par cette inquiétude maternelle, la plus profonde, la plus étreignante de toutes.

— Non, un accident... quand il était tout petit. »

Et elle ne parla plus, absorbée dans le souvenir cruel.

III

« Non, mes chéries... non, mes petites filles, ce que vous demandez est impossible. N'insistez pas, vous me feriez trop de peine. »

Insister! Elles s'en gardaient bien. Devant le refus du père, Ninette avait pris un livre, Rose un journal de modes, et leurs candides physionomies de fillettes, subitement fermées, comme durcies, s'absorbaient dans une attention silencieuse, par moments traversée d'un regard de malice qui se levait et guettait de coin dans le battement des cils. Ce n'était plus deux enfants que Fagan avait en face de lui, mais deux femmes, avec cet angélique entêtement de la femme, qui amène l'homme à l'exaspération. Et il s'agitait, le pauvre père, il s'efforçait de faire entrer dans ces sacrées

petites têtes les sérieux motifs de son refus, un refus de subvention supplémentaire.

Voyons, depuis sept mois que leur mère et lui s'étaient quittés, avait-il une fois manqué de donner deux mille francs au lieu des quinze cents alloués par le tribunal? Et cela ne suffisait pas; on osait lui demander davantage, alors qu'il ne possédait pour toute fortune que le revenu de son théâtre. Il ne se plaignait pas cette année; son répertoire gardait la vogue, mais ce revenu pouvait diminuer avec les caprices du public. Puis il fallait penser à la dot de Rose.

« Et enfin, mes mignonnes, je trouve que, pour un dimanche où vous venez voir votre père, un de mes pauvres dimanches, vous vous êtes chargées d'une bien vilaine commission. Est-ce qu'on n'aurait pas pu m'envoyer Mademoiselle, ou mieux une lettre à laquelle j'aurais su répondre? »

Il fallait cette attaque directe, leur mère jetée dans le débat, pour rompre le mutisme résigné des jeunes filles.

« Mais, père, dit Ninette sans lever les yeux de son livre, on ne nous a pas donné de commission... et ce petit surcroît que nous t'avions demandé était pour nous seules...

— Pour nos toilettes... » ajouta sans assurance Mlle Rose du fond des grandes images de mode qui l'entouraient en paravent.

Fagan se récria... Leurs toilettes!... mais le surplus de chaque mois était précisément destiné à leurs toilettes, pas à celles de Mme Ravaut, bien sûr; et des jeunes filles de leur âge, de leur monde, devaient se contenter de cela. Il se laissait aller à des détails de dépenses, robes, linge, chaussures, refaisant sans s'en douter une de ses ennuyeuses scènes de ménage d'autrefois; seulement c'est à deux femmes au lieu d'une qu'il avait à tenir tête à présent; les répliques se suivaient, fines et portant juste chez la cadette, plus troublantes encore dans la douceur et l'inconscience de l'aînée. N'invoquait-elle pas tout à coup un mariage de leur monde qui les obligerait, sans doute...

« Quel mariage?... » dit Fagan vivement redressé.

Si prompt qu'eût été le coup d'œil de Ninette à sa grande étourdie de sœur, il le saisissait au passage, pâlissait jusqu'aux lèvres, jusqu'au fond des yeux, et d'une voix stridente et dure : « Compris!... si, si, parfaitement... J'ai compris... Mme Ravaut se remarie... C'est son droit... Et avec qui? Peut-on savoir?... Cousin, n'est-ce pas? »

Les joues embrasées des fillettes, leurs gestes évasifs, décontenancés, lui répondaient mieux que des paroles et redoublaient son emportement. Non certes qu'il fût jaloux de son an-

cienne femme; mais de ses filles, oh! il l'était, à souffrir autrefois de leur intimité avec ce La Posterolle, des gâteries, des cadeaux dont il savait les conquérir, attirer à lui leurs gentillesses de petites perruches coquettes et gourmandes. Que serait-ce maintenant qu'il habiterait la même maison, avec l'autorité et les privautés d'un beau-père, et bientôt, par la suite des choses, par l'assiduité, la présence réelle et continuelle, plus leur père que lui-même. Cette idée l'enrageait, surtout de se dire qu'on lui emmènerait peut-être ses enfants loin de Paris.

« Ça, par exemple!... ça, par exemple!... »

Il bégayait de fureur, agitait ses longs bras, ses poings crispés, pleins de menaces brutales.

Mais les colères de Fagan, créole de l'Ile-Bourbon, passaient en cyclone, courtes et violentes. Le temps de bousculer quelques chaises, de jeter deux ou trois portes sur de fausses sorties, il s'apaisa, s'allongea dans son grand fauteuil américain, et, comme toutes les quinzaines, demanda à Rose d'ouvrir le piano acheté exprès pour elle.

Rose, malheureusement, avait la migraine, oh! si fort la migraine...

« Voyons, Rosette... presque rien... quelques mesures de Chopin ou de Mendelssohn...

— Je regrette beaucoup, père... impossible... »

Et devant l'intonation morne, implacable, le père n'insistait plus; on ne discute pas avec la migraine. Se tournant vers Ninette :

« Tu ne descends pas jouer avec Maurice?

— Non, pas aujourd'hui... Je suis trop fatiguée. »

Cramponnée des deux mains à son livre, le front têtu, le menton volontaire sur son petit col garçonnier, on sentait que ni les tendres reproches du père, ni les regards implorants que levait vers la fenêtre le petit infirme traînant sa béquille dans le jardin, navré et désœuvré, rien ne viendrait à bout de sa résolution.

Tout le jour, Fagan se heurta ainsi contre une mauvaise humeur qui n'était pas seulement celle de ses filles, mais l'œuvre de l'absente, invisible et d'autant plus forte. Vraiment, était-ce la peine de divorcer, s'il lui fallait subir les mêmes scènes de ménage, suivies de mutismes dont il connaissait bien l'énervante persistance?

Dans ce long et lamentable après-midi, il écrivit à Mme Ravaut plusieurs lettres qu'il déchirait aussitôt, trop modérées ou trop mordantes à son gré. Enfin, comme les petites le quittaient sur un baiser très froid, allaient rejoindre Mademoiselle en bas devant la porte, il remit à Rose deux lignes adressées à sa mère et qui lui demandaient un rendez-vous pour le lendemain matin.

Sur cette même avenue de l'Observatoire, où ils combinaient quelques mois auparavant leur divorce, Fagan attendait son ex-épouse, non sans une certaine curiosité. Bien souvent, pensant à elle dans des soirées solitaires, il avait essayé de se la représenter; mais, n'ayant plus aucun portrait, son souvenir parfois brouillait les lignes du visage, agrandissait les unes aux dépens des autres. L'image de la femme n'était plus en lui.

Quand il l'aperçut de loin, sur l'avenue, frôlant de sa jupe brune les feuilles mortes entassées, elle lui parut plus grande qu'il ne l'imaginait; et tandis qu'avec intérêt elle remarquait elle-même qu'il avait engraissé, le teint plus posé, plus rose, avec la note adoucie de la fine moustache et des tempes qui s'argentaient, lui restait saisi surtout du changement que des cheveux, passés d'un indécis blond cendré au roux le plus vénitien, apportaient à un visage féminin : le reflet plus chaud d'une belle toile italienne, la nuance des yeux accentuée, la peau éclaircie, — une beauté nouvelle, retouchée et flattée, complétée peut-être par un invisible maquillage.

La mise, parfaite comme autrefois, se relevait encore de ce bouquet de coquetterie spécial à la femme qui aime et veut être aimée, et d'une certaine allure assurée, indépendante, que Mme Ravaut, seule responsable de ses actes

depuis des mois, avait acquise en même temps qu'une autorité sans contrôle.

« Le divorce lui va bigrement bien... » pensa de Fagan, et tout de suite il attaqua, très résolu :

« Pourquoi ne m'avoir pas prévenu de ce mariage?... Nous en étions convenus, cependant. »

Elle accentua son joli sourire fourbe d'autrefois, son regard en coin sous la paupière entrelevée, comme les « espions » des croisées de Berne... Mon Dieu! rien n'était décidé... elle hésitait encore... Croyait-il cela raisonnable?...

« Vous me connaissez, mon petit Fagan, vous connaissez La Posterolle... Que me conseillez-vous? »

Elle parlait d'un ton de sincère amitié; et même, marchant à côté de lui sur le trottoir de l'avenue, instinctivement elle allait lui prendre le bras. Mais d'un mouvement presque inconscient aussi Fagan s'écarta, et pour échapper à ces questions qu'il trouvait déplacées, inopportunes, il lui rappela les conditions de leur divorce : « Ne jamais quitter Paris, ne jamais emmener les enfants loin de Paris... » Les mots tremblaient de colère dans sa moustache fauve.

Elle le rassura bien vite... Ses filles, quitter Paris! toujours pas avec leur mère, ni à l'occasion de ce mariage!... La Posterolle, maître

des requêtes au Conseil d'État, à la veille de passer conseiller, avait tous ses intérêts à Paris... Elle-même était bien trop Parisienne... et ceci tranquillisa Fagan plus que tout. Il ne se l'imaginait pas, en effet, vivant en province, exilée des premières, de l'hippique, des expositions de tout genre, celles où l'on va pour voir, ou pour être vu. Et comme elle en revenait à son La Posterolle, aux avantages du mariage projeté, il l'écoutait sans déplaisir, lui donnait presque son avis.

Mais la pluie, qui menaçait depuis le matin, commença à tomber, pluie d'automne, menue, pénétrante. De gros nuages s'effrangeaient au-dessus du Luxembourg. Ils ouvrirent leurs parapluies; puis au bout d'un moment, trop loin de lui pour causer, elle ferma le sien, marcha tout à son côté en l'entretenant de leurs filles. Sa situation nouvelle, si elle s'y décidait, leur procurerait des relations dans le monde officiel, des partis avantageux. L'aînée venait d'avoir seize ans... Que pouvait pour la marier une femme seule, divorcée, gênée dans ses sorties, dans ses réceptions? Rose et Ninette à la longue souffriraient de cet isolement.

« Mais, vous-même, Régis, ne vous trouvez-vous pas bien seul? »

Elle disait ces choses tout bas, serrée contre lui pour s'abriter de l'averse qui redoublait. Une brume d'eau noyait l'avenue, ses arbres

rouillés, et le beau groupe de Carpeaux avec sa mappemonde que soutiennent dans un mouvement tournant les quatre femmes de bronze aux jambes élancées et nerveuses. Parfois un couple, chassé par l'ondée, se levait de quelque banc, passait à côté d'eux, les frôlant d'un sourire furtif et complice; car comment supposer ce qu'ils venaient faire là, ce qu'ils étaient l'un pour l'autre?

Et peu à peu la douceur de ce matin d'automne, l'imprévu d'une causerie dont il rêvait déjà vaguement pour le théâtre, rendaient Fagan attentif à cette voix qu'il savait cependant astucieuse et menteuse. Après avoir dit: « Conseillez-moi... » c'est elle qui le conseillait, et si sagement! l'engageait à se remarier lui aussi, à ne pas finir sa vie dans l'abandon, convenant qu'il ferait un excellent mari avec une autre mieux docile à ses goûts, à ses idées. Amusé du tour que prenait la conversation, il ripostait, affectueux, presque gaîment, quand elle l'interrompit :

« Quel dommage que Mme Hulin...

— Mme Hulin?

— Oui, votre propriétaire... »

De nouveau frémissait au coin des lèvres fines un petit accent de fourberie. Il tressaillit :

« Vous la connaissez donc?

— Assez pour savoir qu'elle est le type absolu qui vous convenait...

— Alors, que signifie : quel dommage!

— Eh! oui, quel dommage que Mme Hulin ne soit pas veuve! »

Et devant son air stupéfait elle reprit :

« Vous avez dit aux enfants qu'elle était veuve : elle est seulement séparée de son mari.

— Qu'en savez-vous?

— Ma police! »

Elle riait si mauvaisement que d'un haussement d'épaules il sembla rejeter bien loin, comme détails de peu d'importance, Mme Hulin et son veuvage. Ils continuèrent à marcher sans une parole; mais la pluie qui augmentait, la sortie bruyante d'une salle d'armes d'étudiants remplissant tout à coup l'avenue déserte de rires et de bousculades et rompant définitivement le charme de l'original rendez-vous, ils se séparèrent à une prochaine station de fiacres.

Pourquoi revenait-il le cœur serré de cette entrevue? Il avait la certitude que ses filles ne s'éloigneraient pas de Paris, que ce mariage ne changerait rien à son existence si calme, si heureuse. Est-ce que des souvenirs, des regrets informulés remueraient en lui, au rajeunissement de cette blonde devenue rousse, à son délicat parfum de verveine longtemps aimé? Non, mille fois non. La première surprise passée, l'astucieux sourire avait suffi pour lui rappeler des années d'énervement et de souffrance.

Alors, quoi ? Quelle angoisse l'étouffait ? Après mille détours et subterfuges, il fut bien obligé de convenir que sa tristesse venait de savoir son amie mariée. Et tout au fond de lui, loin comme au bout d'une allée, apparaissait Pauline Hulin, sa taille un peu courte, ses beaux yeux large ouverts, aimantés, et cet air de franchise, de bonté rassurante enveloppant tout son être, d'un si absolu contraste avec celle qu'il venait de quitter. Évidemment, sans qu'il s'en doutât, des projets indécis s'ébauchaient dans son cœur depuis des semaines, qu'avait dispersés cette révélation en coup de foudre : Mme Hulin est mariée !

Était-ce vrai, d'abord ? N'y aurait-il pas là un de ces commérages romanesques dont Mme Ravaut était coutumière ? En y songeant bien, cependant, la singulière réserve de sa voisine au sujet de ce mari défunt ou non, alors que sur tant d'autres points ils vivaient dans une complète intimité d'âme, certains mots échappés au petit Maurice, l'avaient fait souvent réfléchir. Mais dans quel but ce mensonge qui ôtait à cette créature toute de loyauté, d'honnêteté, une grande partie de son charme ? Lui qui se livrait avec tant d'abandon...

Toutes les femmes étaient donc menteuses ; il n'en fallait croire aucune, n'attacher même pas à leurs paroles la valeur d'un témoignage d'enfant devant les tribunaux !...

Dans cet ouragan de pensées furieuses et contradictoires, il arrivait chez lui, bien décidé à une immédiate explication, quand on lui apprit que, le genou du petit s'étant enflammé depuis quelques jours, Mme Hulin avait fait venir un grand chirurgien, en consultation à cette heure même.

Après son déjeuner, Fagan descendit prendre des nouvelles; il ne fut pas reçu. Entre deux portes, Annette, la femme de chambre qui avait élevé Maurice, raconta, les yeux rouges, qu'on venait de décider pour le lendemain une opération très grave, que la maison était toute en préparatifs, que Madame ne voulait voir personne. Il demandait alors s'il pourrait être utile le lendemain, pour tenir l'enfant ou pour le veiller. Madame fit répondre qu'elle remerciait bien Monsieur, mais qu'elle n'avait besoin de rien.

Comme elle était loin de lui en ce moment, la charmante femme! L'enfant en danger, comme il comptait peu dans le cœur de la mère!

IV

S'il eût gardé quelque doute sur son amour pour Pauline Hulin, l'état d'incertitude et de fièvre où le tenait, toute la matinée du lendemain, l'opération du petit Maurice, aurait achevé de convaincre Régis de Fagan. La grâce affectueuse et maladive de l'enfant, ses mots adorables comme en trouvent les petits, à faire croire qu'ils arrivent d'une magique planète au langage naïf, mais à la précoce expérience; non, sans la mère et l'angoisse de la mère qu'il se figurait tout le temps, cela n'eût pas suffi à donner au pauvre Régis les grands, les profonds coups au cœur qui le secouaient de plus en plus fort devant l'imminence d'un danger possible. Par Anthyme, il savait la chose grave, très grave, une suture des fragments de la rotule; et, l'instant décisif arrivé, il parcourait

avec précaution son appartement, dans l'impossibilité de tout travail, tendait une oreille anxieuse aux bruits du rez-de-chaussée, guettait une plainte, un cri, comme s'il s'agissait d'une de ses filles.

Parfois, son angoisse s'attardait à une fenêtre et au tambourinement machinal des vitres sous ses doigts crispés ; et tout à coup voici que dans une bourrasque d'automne qui échevelait les nuages et tordait les vieux ormes du jardin avec des craquements, des sifflements de mâts, il aperçut par les allées un homme de trente-cinq à quarante ans, trapu, le teint de feu, la moustache en brosse, la taille sanglée dans une redingote militaire, et qui, paraissant inquiet et désœuvré comme lui-même, surveillait de regards douloureux la haute chambre du rez-de-chaussée où travaillaient les chirurgiens.

Fut-ce un de ces regards dont Régis surprit la détresse, ou l'aspect de cet homme, tête nue malgré la tempête, l'air chez lui ? Il songea soudainement : « C'est le père... c'est le mari, » et n'en douta plus quand Mme Hulin, en long peignoir, ses cheveux défaits, les quatre marches du perron franchies d'un élan, courut vers l'homme, rayonnante. Elle lui parlait très vite, sans doute l'opération finie, réussie, et tout en parlant élevait les mains, retenait l'envolement de ses cheveux en boucles fines. Alors, d'un geste fougueux, l'homme voulut saisir la taille

pleine et souple, dégagée par ce mouvement de femme; mais elle se déroba, fit deux ou trois fois avec colère « Non... non... » en secouant la tête, et s'enfuit sans se retourner.

Oh! oui, le mari, bien sûrement; et, rien qu'à sa façon de prendre et d'envelopper la femme, un mari encore jeune, passionné comme au jour des noces. Fagan ne cessa plus d'y penser. Pendant qu'Anthyme le servait, il essayait d'avoir des renseignements; mais l'autre, comme toujours, était incapable de répondre... Des cheveux rouges? la moustache en brosse?... non, il n'avait pas entendu parler de ce particulier-là. En revanche, les moindres détails de l'opération, le nombre de trocarts et d'éponges, la peur qu'on avait eue un moment de manquer de chloroforme, et, quand chacun perdait la tête, le sang-froid de la mère encourageant tout le monde autour d'elle, là-dessus Anthyme ne tarissait pas.

« Tout de même, si Monsieur voulait, on n'aurait qu'à demander à Annette ou à la cuisinière...

— Je te le défends bien, malheureux! » dit Fagan épouvanté des profondeurs d'abîme où pourrait le jeter cet imbécile.

Donc, gardant pour lui ses réflexions et ses tristesses, il s'en alla au Vaudeville, où sa pièce se répétait, et sa joie fut grande, en prenant une voiture à la station de Passy, de voir celui qu'il

appelait déjà « le mari » grimper d'un jarret de jeune homme l'impériale du tramway. Il ne passait donc pas l'après-midi chez Mme Hulin. Aussi les comédiens du Vaudeville se dirent-ils ce jour-là en répétant : « Notre auteur est de belle humeur aujourd'hui », tandis que Régis, amusé par sa prose autant que si elle lui était toute neuve, songeait dans le *guignol* de l'avant-scène : « Mes comédiens jouent comme des anges. »

Mais, au retour, quel désenchantement lorsque Anthyme lui dit, tout béat et fier d'être renseigné :

« A propos, cette personne dont Monsieur s'informait, qui se promenait tête nue dans le jardin...

— Oui, eh bien?

— Ce doit être quelque proche parent à Mme Hulin : voilà qu'il vient de revenir et qu'il y dîne... Même ça ne m'étonnerait pas qu'il reste coucher, parce qu'Annette...

— Eh! que veux-tu que ça me fiche, que cet homme dîne, qu'il couche... »

Pauvre Fagan, cela lui « fichait » si peu qu'il ne put toucher à son dîner et que, de tout le soir, encore incapable de travail, même de lecture, il ne pensa qu'à une chose : « L'homme restera-t-il cette nuit?... » Et, s'il restait, comment supposer que le mari de cette splendide créature — car Fagan ne doutait plus que ce

fût le mari — pourrait veiller tranquillement tout près d'elle, et qu'elle-même, dans la joie de l'enfant opéré, sauvé, ne pardonnerait pas au père toutes ses fautes?

Il en pâlissait de colère, lui que le mariage de sa femme avec La Posterolle avait laissé si calme. C'est qu'il ne l'aimait plus, sa femme, et qu'il adorait Mme Hulin. Plus de doute, maintenant.

Que devait-il faire? Rester dans cette maison? Garder leurs relations d'intimité?... Il serait trop malheureux; les battements précipités de son cœur lui en étaient la preuve. Il faudrait donc s'en aller, quitter ce petit hôtel si calme, si commode au travail, avec ses soirées longues et le voisinage doucement animé de la mère et de l'enfant!...

Il fut distrait de ses réflexions par un mouvement inaccoutumé au rez-de-chaussée, des pas précipités, une sourde dispute, puis des coups de sonnette et la bousculade d'une lutte aux meubles renversés, aux imprécations d'une colère d'homme. Fagan, debout dès le premier éveil, s'élança dans l'escalier éteint. Presque aussitôt s'ouvrait l'étage au-dessous; l'homme sortit, furieux, éclairé par Annette, dont les mains tremblaient en tenant la lampe. Sur le seuil, il se retourna, vomit, les poings brandis en menace, d'effroyables injures, et s'élança sur le boulevard, jetant violemment la porte que

la femme de chambre derrière lui verrouillait, cadenassait avec le plus grand soin.

Immobile, Fagan se tenait dans l'escalier, témoin muet de cette scène et se demandant quel parti prendre, quand d'un élan irrésistible il franchit les marches, arriva droit dans le salon, où Mme Hulin, affaissée au bord d'un divan, les cheveux dénoués, le regard perdu, se remettait à peine de son drame. Un grand feu de bois l'éclairait seulement, par saccades.

« Entrez, entrez, » dit-elle les mains tendues.

Ces mains étaient glacées et grelottantes.

Il murmura :

« Vous appeliez... Je suis venu. »

Et elle, plus bas encore :

« Oh! oui, j'ai eu bien peur. »

Sans l'embarrasser de quelque indiscrète question, il se contenta de dire :

« Comment va Maurice?

— Il dort... il dort, le cher petit. Heureusement il ne s'est pas réveillé : on lui a tant donné de chloroforme!

— Alors, l'opération a réussi?

— Au delà de toute espérance. »

Annette rentrait, inondant le salon de la lumière joyeuse de sa lampe :

« Pas de danger qu'il revienne : j'ai mis la chaîne et la barre. »

Puis apercevant leur voisin :

« Tiens, M. de Fagan... Oh ! alors nous voilà tranquilles... »

Quand elle fut partie, Pauline Hulin approcha son fauteuil du guéridon, fit signe à Fagan de s'asseoir de l'autre côté et, ayant repris possession d'elle-même, remis en place d'un tour de main ses cheveux voletants et les honnêtes plis de son peignoir de laine aux dentelles floconneuses :

« Vous ne devineriez jamais qui est cet homme... oui, l'homme qui sort d'ici...

— Votre mari, je suppose.

— Vous le saviez?

— Mais j'aurais mieux aimé l'apprendre de vous.

— Écoutez-moi, » dit-elle.

Et à cette même place, avec les mêmes abois lointains des chiens de garde, la même trépidation grondante des trains de ceinture, dans ce cher petit salon où il lui avait conté son triste ménage, Fagan écouta les détresses du sien.

Mariée au Havre, il y a dix ans, avec un commissaire de marine, après quatre ans à peine elle avait dû se séparer; et combien de patience encore pour vivre ces quatre années à côté d'un homme pareil. Pas méchant, mon Dieu! ni débauché, ni joueur comme tant d'autres autour de lui, en cette frénétique existence des ports de mer; mais si jaloux, tellement brutal

et déchaîné dans des crises qui revenaient journellement et que rien ne pouvait atténuer ni prévenir, même les précautions de la femme la plus prudente, la moins coquette. Au bal, si elle dansait, scène au retour, et quelle scène! Pour sa toilette, toujours pourtant contrôlée par lui au départ, — les fichus remontés jusqu'au menton, les manches allongées jusqu'aux coudes, — pour sa tenue, sa façon de valser, de saluer... Si elle ne dansait pas, autre querelle. En voilà une tête de Bartholo qu'on s'amusait à lui donner, tandis qu'on posait soi-même en victime sur les banquettes, parmi les tapisseries.

Ah! la pauvre femme, comme elle les voyait venir avec angoisse, ces fêtes officielles où son mari la traînait. Et cette surveillance ne s'exerçait pas seulement dans le monde, en soirée; le jour, elle devait rendre compte des visites faites, et dans l'ordre exact, avec des détails, le nom des gens rencontrés. Ce contrôle la poursuivait jusque dans l'intime de son être, la retraite cachée des idées ou des sentiments. « A quoi penses-tu? Vite, réponds, » jusque dans son sommeil. Et ses rêves même muets, il fallait les dire au réveil, au risque de le rendre furieux s'il n'y figurait pas, car elle n'aurait su mentir.

Pendant les quatre ans vécus près de cet homme, elle ne se souvenait pas d'une seule

nuit passée sans larmes, sans cris, injures et violences où le malheureux s'échappait emporté par son délire; après quoi il se roulait à ses pieds, sanglotait, demandait pardon.

« J'ai pardonné quatre ans; et peut-être, par dignité, par pitié ou par honte, aussi pour notre enfant, aurais-je patienté encore; mais un soir, — ici sa voix sombra, devint plus dure, la voix d'une autre femme, — un soir, le misérable, dans une de ses colères, finissant par douter que notre petit Maurice fût son fils, m'arracha l'enfant des bras et le jeta par terre si violemment... Ah! mon pauvre petit...

« Dès ce jour, il put prier, pleurer, menacer de mourir et de me tuer aussi, je cessai d'être sa femme, je demandai la séparation et je l'obtins. Quittant aussitôt le Havre avec mon enfant, je suis venue vivre à Paris près de ma mère veuve, qui depuis quelques années habitait cette maison. C'est pour lui plaire, c'est sur son conseil que dans ce quartier, dans le monde où nous vivions, je me fis moi aussi passer pour veuve. La vieille société parisienne garde une prévention, une défiance de la femme séparée; d'autant que rien n'indique, à moins de recherches spéciales, au profit de qui la séparation a été prononcée. Aux yeux de ma chère maman, cette précaution me servirait surtout quand elle ne serait plus là, que je resterais seule. Et je dois dire qu'en effet mon pseudo-

veuvage, en plusieurs circonstances, m'a été utile... »

Fagan eut un mouvement de tête comme pour protester; et venant tout de suite à ce qui le tourmentait :

« Vous n'avez donc pas profité des bénéfices que vous accordait la loi, puisque votre mari revient chez vous?

— Il y est rentré aujourd'hui pour la première fois, répondit Mme Hulin, le regard limpide... Annette, chaque premier de l'an, lui écrit de nos nouvelles; mais jamais avant ce matin nous ne nous étions revus... Et je l'ai appelé, moins à cause de cette opération qui pouvait être grave, qu'au sujet de certaine clause de notre séparation. Oui, le conseiller de Malville...

— Malville?... le wagnérien de ma femme?

— Le même... Il était alors président du tribunal au Havre et, musicien forcené comme mon mari, faisait partie du même quatuor. Aussi, tout en prononçant la séparation à mon profit, — et comment aurait-il pu juger autrement? — il réserva au père le droit de diriger l'instruction de l'enfant, depuis l'âge de dix ans jusqu'à la fin de ses études... Maurice est près de les avoir, ses dix ans; et à l'idée que j'allais le perdre, qu'on l'enfermerait loin de moi dans quelque lycée, mon cœur se déchirait... Et lui, le pauvre chéri, il en rêve, il en

rêve de peur, toutes les nuits!... J'avais fait demander mon mari, avec l'espoir qu'il aurait pitié de notre petit martyr et me le laisserait à soigner, au delà du temps convenu. D'abord, j'ai cru réussir quand j'ai vu son émotion, ce matin, osant à peine embrasser l'enfant, qui dormait à demi-mort, tout blanc de son chloroforme... Le soir, il est revenu, il désirait passer la nuit dans le salon, pour garder Maurice, disait-il, au cas où je serais trop lasse. Il parlait si tendrement, jurait de me laisser mon fils aussi longtemps que je voudrais... C'était si bien rien qu'une voix de père... On lui a fait un lit ici, vous voyez: moi, près de mon petit, la porte entr'ouverte... Et tout à coup voilà que le misérable voulait... et que sans mon refus, ma résistance furieuse...

— Lâche! » s'écria Fagan les lèvres blêmes.

Mais son indignation à elle le rassura.

« Ah! J'ai senti remonter toute ma haine, et je ne sais avec quelle force j'ai pu le repousser, le chasser, en le menaçant d'appeler toute la maison à l'aide. Je jure bien que cet homme ne s'approchera plus jamais de moi ni de son enfant!

— Vous, la loi vous autorise, mais l'enfant?

— Avant ses dix ans, j'ai encore trois mois... Si dans trois mois son genou est toujours malade, j'espère avoir du tribunal un sursis. S'il est guéri, au contraire, ou si le père a recours

à la partialité de son Malville, j'emporte mon petit et je vais me cacher avec lui au bout du monde. »

Un silence ému, un long silence suivit cette menace de fuite et de séparation où leurs idées semblaient déjà s'espacer, en détresse. Soudain Régis de Fagan, comme s'il pensait tout haut :

« Au fait, pourquoi ne pas divorcer? Après ce premier jugement en votre faveur, rien ne vous sera plus facile...

— Et quel avantage? »

Il devint très pâle :

« L'avantage de pouvoir vous remarier et, dans l'homme qui vous aimerait, de trouver un défenseur naturel pour Maurice et pour vous.

— Me remarier!... Oh! je crois bien que mon expérience du mariage est faite... D'ailleurs j'ai toute une famille très catholique... Ma chère mère appelait le divorce un sacrilège, et moi-même, élevée dans ses idées... »

Elle s'interrompit vivement :

« A propos... et votre femme, l'avez-vous vue? j'oubliais de vous en parler.

— Je l'ai vue.

— Sans émotion?

— Aucune. Une ancienne maîtresse rencontrée par hasard à un tournant de rue.

— Voilà ce que le divorce a fait du mariage, murmura Pauline Hulin devenue toute rose en

apprenant que Régis avait retrouvé sa femme sans aucun plaisir. Mais elle, êtes-vous bien sûr de ne pas l'avoir impressionnée? Ses nouveaux projets tiennent-ils toujours?

— Plus que jamais. Seulement, comme j'ai l'assurance que mes filles ne sortiront pas de Paris, je suis ravi d'un mariage qui met cette femme encore plus loin que moi, rend tout rapprochement impossible... Et voyez combien ma position est meilleure que la vôtre. Supposez-vous divorcée : Hulin pourrait se remarier, se refaire un intérieur, une famille, et vraisemblablement vous laisserait tranquilles tous les deux.

— Oui, vous avez raison, dit-elle, doucement songeuse, vous avez raison... mais je ne divorcerai jamais, c'est impossible, impossible. »

V

Depuis quelques jours déjà, les affiches du Vaudeville annonçaient très prochaine la pièce de Fagan. On en parlait dans les théâtres, les cercles, aux jours des femmes qui reçoivent, dans les bureaux des ministères, les cafés du boulevard, et déjà pleuvaient sur la table de l'auteur en vogue des demandes de places pour sa première, innombrables, à remplir la salle plusieurs fois.

Un dimanche que ses filles venaient d'arriver et qu'il leur montrait en riant son courrier, le tas extravagant des solliciteurs :

« Tu sais, père, dit Nina vivement, maman désirerait une loge pour ta répétition générale.

— Volontiers, répondit Fagan, s'assombrissant un peu comme chaque fois qu'elles parlaient de leur mère... A une condition cepen-

dant, c'est que, ce soir-là, je vous veux avec moi et pas avec elle. »

Rose, toujours bonne fille, allait répondre « Rien de plus simple... » mais elle s'arrêta sur un coup d'œil de sa sœur. En même temps, le petit nez en l'air de Ninette objecta :

« Mais, cher père, tu ne songes pas qu'à chaque instant de ta répétition tu seras appelé sur la scène, dans les coulisses ; et nous, alors, nous resterons toutes seules...

— J'y ai pensé, répondit Fagan... Nous emmènerons Mme Hulin.

— Mme Hulin ?... Jamais de la vie ! »

Debout, presque sans voix, Rose, la douce et jolie Rose, avait, en proférant ces mots, les traits bouleversés... Non, cela, non ! il n'y fallait pas compter... Pour rien au monde elle ne se montrerait en public avec cette personne.

Le père ne se fâcha pas, retenant plutôt une envie de sourire, car il reconnaissait son sang et sa race et toute son île dans cet orage des colonies :

« Cette personne, comme tu dis, ma chère enfant, est une femme digne de tout respect, et je ne sais par qui ni dans quel but tu as été ainsi montée contre elle. D'ailleurs, comment peux-tu penser, toi, ma grande, ma Rose bien-aimée, que votre père vous donnerait, en public ou non, la compagnie d'une femme qui ne serait pas l'honnêteté même ? »

Rose ne faiblit pas :

« Tout ce que tu voudras; mais j'aimerais mieux, et ma sœur aussi, nous priver de cette répétition que d'y assister avec... »

Il ne la laissa pas finir :

« Entendu, mes enfants. Ma répétition se passera de vous. Et, n'ayant aucun motif pour inviter la future Mme La Posterolle, je vous prie de l'avertir qu'elle ne compte pas sur sa loge. »

C'est à la mère, surtout, qu'il en voulait, se doutant bien que la jalousie de Rose trouvait là un aliment perpétuel. En effet, tenue au courant par Nina, dont les yeux fureteurs, toujours en chasse, notaient soigneusement les progrès de l'intimité entre Fagan et sa voisine, Mme Ravaut tirait parti des moindres détails. Ainsi on condamnait encore le petit Maurice à l'immobilité la plus complète; il fallait le promener dans la voiture où il se tenait allongé, — et Fagan la roulait souvent, cette voiture, de la place sablée devant la maison au rond-point ombreux sous les grands arbres, — ou le porter à bras, et Fagan seul pouvait le faire, enlevant avec précaution le pauvre petit infirme grandi par la maladie, dans son jersey au col blanc, appuyant sa tête toute blonde et pâle à l'épaule de son grand ami. Quand Ninette décrivait de ces scènes intimes, la mère, qui connaissait les faiblesses de ses deux filles, se tour-

nait vers Mademoiselle, l'éternelle confidente, et assez haut pour être entendue :

« Vous verrez qu'il adoptera cet enfant et ne laissera à mes pauvres petites que ce qu'il ne pourra pas leur ôter. »

Dès lors, Mlle Ninette, jeune personne déjà très intéressée, eut en horreur le petit Maurice, et si visiblement que l'enfant n'osait plus lui demander à jouer, ni même lever les yeux vers la fenêtre où il la guettait autrefois. Avec Rose, que les questions d'intérêt ne touchaient guère, c'était d'autres procédés; passionnée sous sa mollesse et surtout très jalouse, elle s'emportait à l'idée qu'une étrangère tenait autant de place qu'elle dans le cœur de son père. Une chose lui plaisait, pourtant, chez Mme Hulin, son côté religieux qui l'empêchait de divorcer, quoique très malheureuse en ménage. La jeune fille, conservant de son séjour à l'Assomption un fond de religiosité, trouvait cela très bien et le disait devant sa mère.

« Allons donc... ricanait Mme Ravaut, et Mademoiselle, Anglaise protestante, ricanait avec elle... on les connaît, ces dévotes... leur religion les empêche de divorcer, mais c'est tout ce qu'elle empêche. »

Or, Mlle Rose, Parisienne moderne, à l'ignorance avertie, savait bien ce que les mots veulent dire et gardait la conviction que Pauline Hulin était la maîtresse de son père,

d'où son indignation à partager la même loge.

Encore un dimanche gâté, un de ces bons dimanches où le père apportait des friandises de tous les coins de Paris, se rappelait des menus de soupers fins pour fêter ses filles, et fleurissait la table de bouquets rares en même temps qu'il l'amusait d'une coquetterie d'esprit et de parole à l'adresse des chères petites qu'on lui laissait si peu connaître.

Cette fois, il leur en voulait, et sa rancune si extraordinaire semblait justifier les calomnies de Mme Ravaut. Fallait-il que sa voisine eût pris du pouvoir sur ce père, si vite soumis et conquis d'habitude! Lui regardait les délicieuses toilettes encadrant de furieuses petites moues; il se rappelait ses nombreux sacrifices, surtout le dernier, cette augmentation de rente accordée sans calcul. Et en même temps montait du jardin le grincement de la petite voiture sur le sable, avec la voix de cette douce et parfaite Pauline Hulin, dont il connaissait les transes, les détresses, et envers qui ses filles se montraient si cruelles.

Pour la première fois depuis l'institution des dimanches de quinzaine, Régis et ses enfants ne sachant comment finir leur journée ensemble, Anthyme reconduisait Rose et Ninette en voiture, avant l'heure convenue.

« Voulez-vous de moi pour dîner? » demanda le pauvre père à Mme Hulin; et, quand il eut

conté le motif de sa brouille avec ses filles, en guise de remercîments il ne reçut que des reproches :

« Comment pouvez-vous leur en vouloir d'être jalouses de votre amitié pour Maurice et pour moi? Rien de plus naturel, cependant, mon ami... D'abord, je n'irai pas à votre répétition. Est-ce que je peux quitter mon petit malade? Si dévouée que soit Annette, pourrais-je le lui confier pour tout un soir? Et puis j'ai le cœur si gros, tant de chagrins en perspective! Songez que j'en suis presque à désirer que mon enfant reste infirme... C'est affreux! mais s'il guérit le père va venir me le prendre... Et vous voulez que j'aille à ce théâtre essayer de me distraire? Oh! non... Gardez vos filles près de vous, dans votre loge; et venez me dire en rentrant si vous êtes satisfait, si votre pièce a réussi. Je vous attendrai, je vous le promets. »

Comme tout ce qu'elle disait était sincère, montait de l'intime de son être, avec l'impétuosité tranquille et irrésistible d'une lame de fond, son ami crut en elle et lui obéit de tout point.

Le soir de la répétition générale, pendant que Mme Ravaut, accompagnée de son fiancé La Posterolle et d'un ami, se faisait ouvrir, en femme qui a l'habitude de ces solennités, une

avant-scène des premières, l'auteur de la pièce installait dans une baignoire ses deux filles, chaperonnées de leur Anglaise en bois peint. La salle avait un aspect fantomatique, sous la lumière à demi-lustre laissant voir çà et là, aux divers étages, des groupes d'ombres chuchoteuses, critiques, amis de l'auteur et du théâtre, modistes, couturières, habilleuses; et de temps en temps, par l'entre-bâillure d'une porte, flottaient les rubans roses des ouvreuses dans les corridors flamboyants.

« Eh bien! ça marche, il me semble, » murmurait de Fagan, avançant entre ses deux filles rayonnantes une tête de condamné à mort, aux yeux sans regard, aux lèvres décolorées, comme s'il en était à sa première pièce.

« Si ça marche!... mais écoute donc, » répondait Ninette, sans s'interrompre d'applaudir ce second acte, à la fin duquel tous les groupes épars dans la salle s'unissaient pour une véritable ovation. Rose en avait des larmes dans ses yeux purs, et là-haut Mme Ravaut, éclairée par la rampe, toute penchée hors de sa loge, sans la moindre gêne de sa fausse situation, se pâmait, poussait des cris connaisseurs, aux claquements de son éventail : « Ah! très bien... ça, c'est gentil! » et des sourires d'intelligence, d'approbation aux artistes en scène, à croire qu'elle était encore la femme de l'auteur.

Femme de l'auteur un soir de succès, voilà

qui chauffe une vanité féminine! Bien sûr que son La Posterolle ne lui procurerait jamais cette satisfaction-là, non plus qu'à ses filles... Ainsi pensait Régis de Fagan, et rien n'eût manqué à son triomphe s'il avait deviné, dans l'ombre de sa baignoire, le sourire rassurant, la grâce paisible de Pauline Hulin.

Après le troisième acte, la pièce, qui en avait quatre en tout, ne fit plus que monter. Fagan, ivre de cette joie dont les hommes ne se blasent jamais, voulut y mêler ses filles pour donner à leur vanité une jouissance inoubliable; et, la porte de sa baignoire ouverte, il reçut devant elles les amis, les solliciteurs aussi, directeurs de province ou de tournées, correspondants étrangers, s'empressant pour traduire et transporter sur des scènes lointaines la nouvelle œuvre de l'auteur acclamé. Entre temps, arrivaient des boîtes de fondants, des fleurs pour ces demoiselles, et des mains se tendaient, des félicitations se criaient du couloir, pendant que Rose et Ninette, absolument étourdies du succès paternel, avaient leur part de ces hommages, si jolies toutes deux et d'une grâce différente, la petite aux yeux rieurs et futés dans un teint d'églantine, la grande, indolente et penchée, mate sous les lumières comme une créole.

« Mes filles! » disait Régis fièrement.

Et devant ces deux Parisiennettes, habillées

et chapeautées à miracle, tous ces boulevardiers, journalistes et gens de bourse à tempéraments de joueurs, se disaient entre eux avec envie : « Des fétiches pareils... pas étonnant qu'il ait la veine ! »

Soudain, le groupe enthousiaste autour du triomphant auteur s'écarta devant une toilette à effet ; c'était Mme Ravaut, précipitée en avant, la main tendue et secouant celle de Régis, en camarade, virilement : « Bien, ça, mon petit Fagan, très bien. » Puis un sourire radieux à ses filles, et elle passa, laissant une certaine stupeur après son acte si direct, si imprévu, et diversement jugé par les couloirs. D'aucuns y voyaient un coup de tête, un enthousiasme irréfléchi, l'amour de l'Art au-dessus des conventions gênantes ; d'autres, et Régis était du nombre, reconnaissaient bien là cette race de mondaines à réclame, voulant « en être » à tout prix, et se taillant un rôle dans n'importe quelle pièce où elles ne jouent pas.

« Bien ça, mon petit Fagan !... » Il en riait tout seul après avoir mis ses filles et leur gouvernante en voiture, et regagnant à pied son logis lointain pour calmer sa fièvre et ses nerfs au froid hivernal d'une belle nuit claire.

Par contraste, des souvenirs lui revenaient de rentrées avec sa femme, certains soirs où sa pièce n'avait pas réussi. Comme elle lui en voulait alors, de quel mauvais rire elle souffle-

tait l'œuvre et l'auteur! Et ses méprisants haussements d'épaules pour l'espoir qu'il gardait encore! Ensuite, au matin, quand les journaux arrivaient, dans ce tas de feuilles informées, hargneuses et perfides, comme elle allait à la pire pour lui signaler la ligne incisive, le passage blessant. Ah! le mauvais compagnon de vie! Elle pouvait bien s'enlever aujourd'hui, applaudir son petit Fagan; il se réjouissait de rentrer tout seul, son Fagan, libre sous les étoiles, et de penser qu'elle rageait sans doute du succès qui se préparait, incontesté, fructueux, tel qu'il n'en avait jamais eu de son temps.

Quelques semaines après la représentation du Vaudeville, quand le nom de l'auteur s'étalait encore sur les porte-affiches et son portrait aux vitrines, les journaux annoncèrent le mariage en grande pompe à la mairie de la rue Drouot de M. La Posterolle, maître des requêtes au Conseil d'État, avec Mme Ravaut. Deux ministres assistaient le mari; la femme, deux académiciens, dont l'un lui avait déjà servi de témoin à son premier mariage, quelque dix-huit ans auparavant. Toilettes et jolies femmes. Après la cérémonie, les mariés recevaient dans leur appartement de la rue Laffitte.

« Sans mentir, demandait Mme Hulin à son locataire en visite chez elle ce soir-là, ce qui

s'est passé aujourd'hui ne vous a pas un peu serré le cœur? »

Il lui jura que non, puis avec des yeux très tendres :

« Ah! que je voudrais vous voir libérée aussi... Je sais bien que je suis encore privé de mes filles; mais vous allez voir que Mme La Posterolle sera moins stricte que Mme Ravaut aux jugements du tribunal et que mes enfants viendront chez moi plus souvent... Le divorce, voyez-vous, le divorce, il n'y a pas d'autre solution. »

Mais elle secouait la tête, avec le sourire triste des convictions qu'on n'atteint pas.

Les faits semblaient pourtant donnner raison à Régis. Rose et Ninette accouraient plus souvent au boulevard Beauséjour et ne s'en tenaient pas aux dimanches de quinzaine. Tantôt la grande sœur, tantôt la plus jeune, en course avec Mademoiselle, tombait à l'improviste et s'installait une heure ou deux; et, si Rose continuait à bouder les voisins, maintenant Ninette était la première à vouloir descendre au jardin et courir avec le petit Maurice qui commençait à ne plus se servir de béquilles.

« C'est drôle, disait ce jocrisse d'Anthyme à la vieille servante du dessous, on ne m'ôtera pas de l'idée que l'ancienne Madame à Monsieur le fait moucharder par ses filles, par rapport à votre patronne. »

Pour s'en apercevoir il ne fallait pas grande finesse. Mais ce Régis de Fagan, subtil regardeur et peintre d'humanité, mettait, comme beaucoup de ses confrères, tout ce qu'il avait d'observation aiguë, de complication d'esprit, au service de son œuvre, et n'en gardait que tout juste pour la conduite ordinaire de l'existence. Donc il ne remarquait pas la surveillance exercée sur lui et Pauline Hulin, sur le genre, la suite de leurs relations, et cela dans un but qui devait lui être bientôt révélé.

Un matin qu'il s'attablait de bonne heure au travail, il vit entrer Ninette, la voilette bien serrée sur ses yeux futés, son petit nez rougi par l'air vif, une main dans la poche de son veston, l'autre brandissant son en-cas; et dans toute sa personne quelque chose de déterminé et de finaud qui la vieillissait, accentuait sa ressemblance avec la mère. Un regard autour du cabinet; puis, sûre qu'ils étaient bien seuls, elle commença :

« Un grand ennui nous arrive, mon cher père. Figure-toi que cousin — elles avaient laissé ce nom à La Posterolle — est nommé préfet en Corse.

— Et il accepte? » cria de Fagan, qui, d'une poussée violente de ses longues jambes, rejeta son fauteuil à deux mètres de la table.

Le petit chapeau à plumes de lophophore s'inclina, fit signe que « oui », que cousin acceptait.

« Et votre mère y consent? Elle ne se rappelle donc plus nos conditions? »

Oh! la dignité, le sérieux de Ninette pour répondre :

« Notre mère a dû se sacrifier à l'avenir de son mari... Ajaccio n'est que de seconde classe comme préfecture, mais passe de première à cause de cousin. A son âge, c'est une superbe position. »

Elle était à peindre, assise au bord d'un fauteuil bas, suivant du bout de son en-cas les dessins du tapis, ses paupières guetteuses relevées de temps en temps pour mieux juger l'effet des paroles. Il comprit qu'on la lui envoyait au lieu de sa sœur aînée trop simple, trop naturelle, parce qu'on voulait obtenir de lui une chose très importante; et tout à coup, devant cette astucieuse petite commère, de la colère lui montait aux joues comme s'il se fût trouvé en présence de son ancienne femme.

« Que Mme La Posterolle suive son mari jusqu'au bout du monde, peu m'importe!... Mais on m'a promis, juré, que mes filles ne sortiraient pas de Paris... Ça, jamais on ne l'obtiendra de moi, jamais. »

Il assura sa volonté d'un formidable coup de poing sur son bureau, une de ces démonstrations où s'indiquent le plus souvent la faiblesse d'un homme, son incapacité de résistance. Très calme, Mlle Ninette lui faisait remarquer que

sa mère, loin de les emmener, les avait prévenues au contraire, elle et sa sœur, qu'elles resteraient chez les dames de l'Assomption, avec deux dimanches de sortie par mois.

« Seulement, vois-tu, mon père chéri, — ici battement de cils et regard en dessous, — l'idée de quitter maman toutes les deux nous fait beaucoup de peine; et nous venons te demander de lui laisser l'une de nous, ou Rose ou moi, comme tu voudras, d'autant que le séjour de cousin à Ajaccio n'est que momentané et qu'il a promesse du ministre... »

La petite voix allait, allait, montait en cri d'alouette de plus en plus haut et vite; et Régis, les yeux fermés, aurait pu se croire à dix ans en arrière, discutant avec Mme de Fagan, vaincu d'avance par la volubilité, l'inlassable entêtement de sa femme.

« Je verrai, je réfléchirai, » dit-il en se levant.

C'est que le temps pressait; la nomination de cousin serait à l'*Officiel* avant trois jours.

« Eh bien! mon enfant, demain matin, ta sœur et toi, vous aurez ma réponse. »

VI

La Posterolle, en Corse depuis trois mois, passait pour un des meilleurs préfets que le gouvernement de la République eût encore envoyés à Ajaccio, et cette excellente réputation, il la devait moins à ses qualités administratives qu'au délicieux trio de Parisiennes, sa femme et ses deux belles-filles, installées avec lui à la préfecture. Le joli sourire de ces dames qu'on rencontrait toujours ensemble, leurs toilettes assorties, promenées à pied, à cheval, en voiture, avaient ensorcelé la ville. Pour les voir passer, les cigarières de la grand'rue venaient sur le pas des portes, avec des cris, des yeux d'extase, luisants et bruns dans leurs fichus clairs. Ces peuples du Midi sentent si vivement la beauté, la grâce! Puis le préfet recevait beaucoup; et ses soirées du samedi aux-

quelles la présence de l'escadre dans la rade prêtait encore plus d'éclat, ces fêtes perpétuelles, en même temps qu'elles réveillaient la société assez casanière d'Ajaccio, amenaient des invités des villes voisines, Bonifacio, Porto-Vecchio, Sartène, donnaient de la vie aux hôtels, du travail aux couturières, aux fleuristes, répandant et faisant aimer jusqu'aux extrémités de l'île le nom continental et encore nouveau là-bas des La Posterolle.

Un beau samedi soir, un de ces soirs de l'hiver corse comparable pour la douceur de l'air à nos mai de France, à l'heure où le jardin de la préfecture s'illuminait de lanternes multicolores, où la musique du vaisseau-amiral s'installait pour l'habituelle sauterie sur le sable des allées, dans l'odeur des orangers et des magnolias, Mlle Rose, toute longue et très pâle dans sa blanche robe de bal, courant çà et là en quête de Mme La Posterolle, finit par la trouver au petit salon avec les invités du dîner qui achevaient de prendre le café. Elle l'appela d'un signe frémissant :

« Lis ça, » dit-elle en lui tendant bien vite une lettre ouverte, dont l'écriture seule fit passer un frisson sur le décolletage satiné de Mme la préfète.

Tout bas, en lisant, la mère demanda :

« Ça vient d'arriver ?

— A l'instant même... par un garçon d'hôtel... Il attend dehors la réponse. »

Volontairement très calme, la mère continuait à lire, à lire en s'éventant, et pourtant il n'y en avait pas bien long :

« J'attends à l'hôtel de France, place du Diamant, que mes filles viennent embrasser leur père. Si je ne les vois pas avant une demi-heure, j'irai les chercher moi-même, à la préfecture.

« RÉGIS DE FAGAN. »

Un « Que faire? » anéanti passa sur les lèvres au carmin de la préfète. En même temps, Rose murmurait :

« Pauvre papa...

— Je t'engage à le plaindre! » dit la mère sur un ton de haine strident qui arrêta net au passage La Posterolle sorti du petit salon pour aller au-devant de l'amiral annoncé. Il lut le billet par-dessus l'épaule de sa femme, et, gardant son beau sang-froid d'administrateur, à peine un léger énervement au bout des longs doigts pâles qui caressaient ses favoris, il commanda à mi-voix :

« Que Mademoiselle les conduise bien vite, le plus discrètement possible. Pour ce qu'elles ont à dire, vous le savez aussi bien que moi; la présence de M. de Fagan à Ajaccio nous rend la situation intolérable. »

Comme il achevait, chapeaux brodés et ga-

lons d'or étincelèrent sur le perron du jardin. La Posterolle prit son élan : « Ah ! mon amiral... » Et les modulations de sa voix d'estradier, d'homme du monde, furent couvertes par la fanfare du *Redoutable* attaquant la *Marseillaise* au déchirement de tous ses cuivres. Bientôt le bal commençait, et, tandis que des salons aveuglants de lumières la valse allait se perdre en tournant dans les ombrages parfumés du jardin, Mlles de Fagan, des pelisses sombres sur leurs robes ouvertes, s'évadant furtivement avec leur Anglaise, gagnaient, le long des hautes maisons noires, la place du Diamant, qui méritait bien son nom, ce soir-là, sous l'éblouissante clarté de la pleine lune et la réverbération métallique et mouvante de la mer étalée au loin.

Dans cet éclairage de féerie, une silhouette découpée en noir arpentait frénétiquement l'asphalte désert de la place.

Comment Régis de Fagan s'était-il résigné à laisser partir ses filles ? Et pourquoi toutes deux, lorsqu'on ne lui en demandait qu'une ? Cela résultait d'un conseil de Mme Hulin, après la visite de Ninette.

« Supposez, lui disait-elle, que vous gardiez, comme on vous le propose, une de vos filles à l'Assomption, loin de sa sœur et de sa mère, avec l'unique distraction des deux dimanches passés auprès de vous. Votre enfant se croira

victime et vous semblerez son bourreau. Non, puisque cette femme, en dépit de toutes ses promesses, quitte Paris en vous enlevant ou Rose ou Ninette, laissez-les-lui toutes les deux. Soyez pour vos enfants celui qui souffre loin d'elles, gardez les avantages de la séparation, le mirage de l'absence. Leur tendresse pour vous grandira; et Mme La Posterolle, encore coquette et jolie, maintenant que la voilà dans un nouveau ménage, avec un mari plus jeune qu'elle, sera peut-être la première à vous dire : « Débarrassez-m'en, » et vos filles derrière elle : « Reprends-nous bien vite. »

Là-dessus, les petites étaient parties, promettant d'écrire chacune une fois par semaine. Au commencement, les lettres arrivèrent très ponctuelles, tendres, imprégnées de ces lointaines effusions qui coûtent si peu, apportant aussi la chronique détaillée des fêtes dont Rose et Ninette prenaient leur part, arrivée de l'escadre, visite du *Redoutable*. De vrais morceaux de style que le père, tout heureux, promenait dans Paris, montrait à son cercle, aux foyers de théâtre. Puis Ninette écrivit seule, Rose accompagnait alors son beau-père en tournée de révision; la semaine suivante, le courrier manqua tout à fait, remplacé par une dépêche annonçant que Ninette s'était foulé le pied dans la visite d'un cuirassé. Un autre mois, ni dépêche ni lettre, un simple billet de Mademoi-

selle portant que Nina faisait un petit voyage en Sardaigne et que Rose avait pris les fièvres. A la fin, le père se fâchait, menaçait de partir si l'on n'écrivait tout de suite; et, comme on n'avait pas répondu, il était là, maintenant, tremblant de colère, les poings fermés et brandis, roulant des projets de vendetta folle si à dix heures précises ses filles n'arrivaient pas...

« Bonsoir, père chéri...

— Ah! mes petites, que je suis content! »

Et le pauvre homme, les bras ouverts, les mains désarmées, serrait ses enfants sur son cœur, sur ses joues moites de larmes... Sa Ninette, sa Rose! il les avait, les tenait là, tout contre... A quoi bon des plaintes, des reproches? elles ont de si bonnes excuses : « Si tu savais... — Tu n'imagines pas... — Demande à Rose... — Ninette peut te dire... » Elles l'ont pris chacune par un bras, et, serré entre elles deux, il se laisse emmener hors de la ville, sur une large corniche déserte, bordée d'un côté par l'éblouissement de la mer, de l'autre par des jardins, des villas, des tombeaux de famille dont les maçonneries blanches s'espacent sur la pente sombre des collines. Derrière eux sonne le pas hommasse de Mademoiselle, qui se tient à bonne distance pour ne rien perdre de tout ce qu'échangent le père et ses enfants.

A présent, c'est Ninette qui le gronde dou-

cement de l'imprudence qu'il a commise en débarquant ainsi à l'improviste. Quel scandale quand on saura la présence en ville du premier mari de Mme la préfète.

« Songes-y, petit père, vois la situation que tu fais à maman... »

L'accent de Ninette — pas encore quinze ans — a tant d'autorité, son bras presse si vivement le bras de petit père, que celui-ci commence à se sentir coupable.

« Et pour nous, pour ma sœur et moi, continue la rusée s'enhardissant à mesure que le père faiblit, quelle attitude impossible! Personne ici, ou presque personne, ne savait la vérité; on croyait maman veuve et nous autres orphelines. »

Fagan veut protester; cette perspective d'être porté comme disparu l'offense et le navre. Mais Ninette a réponse à tout :

« Tu comprends, dans ce pays-ci ils ne sont pas au courant de nos célébrités théâtrales... si arriérés en toutes choses... Tu penses si le divorce est mal vu! Il y aurait là de quoi empêcher le mariage de Rose. »

Cette fois, le père se révolte. Comment! Rose se marie et il n'en savait rien? Mais d'une pesée tendre à son bras sa grande fille le calme vite. Mariée, elle ne l'est pas encore. Un M. Rémory, substitut à Bastia, lui fait la cour; le fils d'un président de chambre, de

Paris, ce qu'on peut désirer de mieux comme famille. Ce mariage sourit à La Posterolle, pour la raison surtout qu'il mettrait fin probablement à l'hostilité qui divise Bastia et Ajaccio, la magistrature et l'administration. Pourtant rien n'est encore décidé, et M. Rémory père, qui habite Paris, doit tenter une prochaine démarche officielle auprès de Fagan, à moins que le scandale de sa présence en Corse n'amène une éclatante rupture.

« Mais il n'y aura pas de scandale... dit le père, ému de sentir trembler sa grande Rose... Voyons, c'est donc qu'il t'a déjà pris le cœur, M. le substitut ? »

Et comme au lieu de répondre Rose semble prête à pleurer il la rassure doucement, la fait asseoir sur un murtin de pierre sèche au bord du chemin, lui tout près d'elle, Nina de l'autre côté, et Mademoiselle en faction quelques pas plus loin, droite comme un gabelou sous la lune.

« Écoutez-moi, mes mignonnes, — en parlant, il caresse entre ses mains les mains de ses fillettes, — j'avoue ma démarche imprudente. Mais tout peut se réparer. On ne me connaît pas encore à l'hôtel de France, on ne sait pas mon nom, je puis en prendre un supposé, rester là cinq à six jours sans voir personne, à la condition que tous les soirs je ferai avec vous deux, sous la surveillance de Mademoiselle,

une promenade mystérieuse comme celle-ci.

— Mais, le jour, que deviendras-tu? dit Rose touchée de cette grande affection sans ombre d'égoïsme. Encore si je pouvais venir m'enfermer avec toi. »

Et Ninette, vivement :

« Tu n'y songes pas, ma sœur! Qu'on voie l'une de nous entrer à l'hôtel, connues comme nous sommes!...

— Non, non, mes enfants, ne vous occupez pas de mes journées; je chercherai un dénouement qui me manque, ou j'irai pêcher au large avec les sardiniers. Je serai toujours content pourvu que le soir je retrouve mes filles et que nous causions ensemble devant ce magique horizon... Il fait si bon, on est si bien... Ah! mes chéries... »

C'est vrai qu'une soirée pareille lui payait bien des mois de tristesse et de solitude. Ninette sur ses genoux, Rose appuyée à son épaule, devant eux la mer argentée, la mer immense, s'étalant le long du rivage en lourdes secouées de bruit et d'écume. Au large, sur la droite, le clignotement du phare des Sanguinaires dont la prunelle est tour à tour verte ou rouge; et, remuées par la tiède haleine de la nuit, des ombres de branchages légères et frémissantes, des odeurs d'orangers, de citronniers venues des jardins de Barbicaglia ou des chutes mates de fruits mûrs sur la terre, font

tressaillir les causeurs. « Écoutez... on dirait quelqu'un qui marche... par là, non, par là... » Et tous trois de rire, en se rapprochant les uns des autres.

Le père, inscrit sous un faux nom à l'hôtel de France, passa toute la journée du lendemain dans sa chambre et n'en descendit que pour aller au bain. Sur la porte de cet établissement, fort peu fréquenté à Ajaccio comme dans la plupart des villes du Midi, il heurta un jeune gommeux, armé d'un parasol de soie tendre et tenant en laisse un chien griffon de la taille d'un rat.

« Diable m'écrase! mais c'est de Fagan... Hé! comment va, mon petit trognon, mon vieux célèbre?... Qu'on se rencontre ici, celle-là est d'un caviar!... »

Gêné de s'entendre interpeller ainsi, lui qui se cachait, Fagan entraîna plus loin le jeune sot faisant partie de son cercle des « Hannetons » et qui avait tenu un bout de rôle dans une de ses pièces, jouée un soir de gratin. De là, l'intimité, les « mon petit trognon, mon vieux célèbre, » qui, dans les circonstances actuelles, si loin de l'argot des boulevards, semblèrent à Régis pitoyablement ridicules.

« Je vous en prie, baron, — le père du petit Rouchouze était baron et son fils lui empruntait ce titre volontiers avec bien d'autres

choses, — je suis ici dans le plus grand incognito, et vous m'obligeriez...

— Silence et discrétion, ma vieille branche. Tiens! mais j'y pense. Mme La Posterolle est votre... Alors les demoiselles de la préfecture, ces jolies manolas... Mon compliment, très cher, vos filles sont tout à fait girondes... et, si la dame de pique ne m'avait pas nettoyé jusqu'à l'os, je vous aurais demandé la plus jeune... Un peu verduron, mais j'adore les cerneaux. »

Oh! l'inexprimable regard dont le père toisa ce baronnet trapu, lippu, dont les trente ans en paraissaient cinquante, avec son teint foie de poisson, sa tenue de cocher anglais, une énorme hure de porc en cornaline épinglant sa lavallière sang-de-bœuf. Un mari pour Ninette, ça! Il se contint pourtant, ayant besoin de la discrétion du gentilhomme, et s'informa de ce qu'il était venu faire en Corse.

« Me mettre au vert, mon bon... A la suite d'une culotte dans les grands prix, mon dab m'a forcé à reprendre les eaux et forêts lâchées à la mort de maman, et me voilà pour un temps indéfini dans ce pays de brigands avec cent francs par mois que me donne l'État et ce que je décroche, le soir, à un cercle de pannés où ce n'est pas commode de trouver sa matérielle... Heureusement il me reste encore les diamants de la bonne femme, puis j'ai amené Firmin, l'ancien chasseur du cercle, et c'est un

père La Ressource qui ne laissera jamais son patron mourir de faim... Venez donc déjeuner chez nous, un de ces matins, là-bas, tenez, cette grande baraque... — il désignait de la pointe de son parasol une haute maison italienne à pic sur l'eau noire, au fond du port, — cinq pièces au second, avec des plafonds comme place Vendôme; pour me servir, Firmin, déjà nommé, et ma cuisinière Séraphine, la très belle femme d'un muletier de l'Ile-Rousse, qui passe pour la meilleure vocératrice d'Ajaccio. Entre nous... » Ici le baron baissa la voix et, de l'air le plus abominablement niais, avoua que Séraphine allait bientôt lui accorder ses faveurs, dont la première, la plus précieuse de toutes, avait été de se laisser conduire au bain par son heureux maître et seigneur qui l'attendait.

« ... Inutile de vous dire si je vais tenir à distance ce fantoche, » écrivait de Fagan rentré à l'hôtel et mettant la chère Mme Hulin au courant de son voyage. Mais comme il s'illusionnait, le pauvre homme!

Dans cette chambre où le confinait la volonté de ses filles, plutôt de leur mère, exigeant qu'il ne se montrât jamais en plein jour, un ennui profond le gagna vite, le pénétra comme une brume étouffante, lui ôtant toute idée, toute possibilité même de travail. Il se le-

vait tard, guettait par l'entre-bâillure de ses persiennes ensoleillées l'entrée d'un navire, d'un corailleur napolitain, sa haute voile ouverte de biais comme une aile, lisait sans regarder son livre, et, après trois maigres repas expédiés sans appétit, atteignait enfin neuf heures du soir, l'instant où ses filles viendraient le rejoindre sur la route des Sanguinaires.

Aussi, quand, le surlendemain de leur rencontre, le baron Rouchouze apparut, un jeu tout neuf dans sa poche, et lui offrit un joli cinq sec, à un louis la fiche, l'ancien batteur de cartons qu'avait été de Fagan en sa jeunesse surgit de l'ennui de cette chambre d'hôtel, et la partie commença... Faire trois cents lieues, passer la mer, habiter cette île parfumée et pittoresque de roches et de maquis, et s'enfermer à volets clos pour des parties interminables avec le petit Rouchouze, quand on est Régis de Fagan, l'écrivain dramatique des Français et du Vaudeville!...

Vers six heures, Firmin rasé, correct, en noir de la tête aux pieds, apportait un verre d'eau de Vichy à son maître, qui ne manquait jamais, en remettant le verre vide sur le plateau, de faire au majestueux larbin, de son pouce frotté vivement contre l'index, une expressive demande : « Passe-moi quelques louis... » car la malechance s'acharnait au baron, malechance dont il se consolait en songeant à l'honneur

d'être battu par un auteur célèbre, et comptant sur le *baccara* plus productif de son cercle de pannés.

Le soir aussi, Fagan, au bras de ses deux filles, dans le décor magique dont ses yeux ne se lassaient pas, oubliait l'abrutissement de ses journées. Toujours le premier arrivé, assis en quelque abri de roche au bord de l'eau, il entendait venir de loin le craquement des petites bottines sur la route, des rires étouffés, le clair chuchotis de ses fillettes qu'amusaient le romanesque, le mystère de leurs rencontres.

« Un vrai rendez-vous d'amoureux, » murmurait Ninette.

Et Rose :

« Un amoureux pour deux, alors?

— Même pour trois : nous avons Mademoiselle. »

Subitement le père se montrait, et c'était un décliquement de jolis petits cris de peur, puis de longs baisers, et du caquetage à voix basse sur l'emploi de leur journée, les visites reçues et rendues, l'essayage de leurs costumes pour le grand bal paré et travesti qui devait se donner à la préfecture la nuit du mardi gras. Ninette en infante de Velasquez aux jupes raides, aux clairs satins; Rose en noble vénitienne, ses cheveux passés au henné.

« Et dire que je ne pourrai pas vous voir!... ronchonnait le pauvre Fagan, obligé de s'em-

barquer dans huit jours, le matin même du mardi gras. J'ai bien envie de retarder encore d'un paquebot. »

Il proposait cela timidement, ayant déjà remis son départ. Mais Ninette, toujours armée de la consigne maternelle, le détournait doucement de son projet. A quoi ce retard lui servirait-il, puisqu'il ne pouvait venir au bal, ni elles monter jusqu'à sa chambre dans leurs costumes? et pour achever de le décider :

« D'ailleurs, un jour ou l'autre, ta présence connue ici nous causerait de vrais ennuis. Il faut que tu partes, petit père : le président Rémory doit venir te demander la main de ta fille, et ce n'est pas Anthyme...

— Bien, bien, je partirai, » disait le père dont l'accent bourru s'attendrissait au contact d'une bouche fraîche sur sa main, un muet remerciement de sa grande Rose.

Oh ! oui, celle-là l'aimait bien, sans pose ni grimaces ; Ninette l'aimait aussi, mais trop gamine encore, toujours en puissance de la mère et de cet implacable Anglaise, cette salutiste enragée, qui, du premier jour de son entrée chez les Fagan, s'était montrée méprisante du mari, créole parisien indolent et spectique, travaillant à la perdition des âmes par le théâtre. Sur la tendresse de sa Rose, ni le venin saluliste, ni les calomnies de la mère, rien n'avait pu mordre ; il la sentait à lui pour toujours, et

certaines choses de son cœur, il les gardait pour elle seule.

C'est ainsi qu'un soir, Ninette et la gouvernante restées en arrière, il essayait de lui parler de Pauline Hulin, de la solide et noble amitié qu'il trouvait chez cette femme :

« Tu l'as mal jugée, ma fille, mais tu verras, un jour tu la connaîtras mieux... »

Rose ne répondait pas, les yeux au large, comme absorbée par les feux changeants du phare, son clignement lumineux.

« Sais-tu, continua Fagan, que, si elle avait été veuve comme je le croyais d'abord, je l'aurais épousée problablement... Cela t'aurait-il fait de la peine ?

— Oh! oui, murmura la jeune fille avec une violence contenue.

— Et pourquoi ?

— Parce que sentir une femme nouvelle entre mon père et moi, une autre femme que maman dans la maison...

— Pourtant, ta mère s'est remariée... Il y a un autre homme que ton père, chez vous, auprès d'elle.

— Oh ! ce n'est pas la même chose... ou, du moins, cela ne me fait pas la même chose. »

Fagan rit, à demi fâché :

« Alors ta mère avait le droit de se marier et moi pas ? Tu me condamnes à rester veuf, à vivre seul, tandis que tu te marieras, toi aussi,

puis ta sœur... Vous aurez toutes un foyer, excepté moi... Voilà bien un raisonnement féminin. »

Rose se serra contre lui :

« Que veux-tu ? je suis jalouse... Cette Mme Hulin, du premier jour je l'ai détestée... Oui, je la détestais comme ta... comme ton amie. Pense, si elle devenait ta femme ! »

Il allait répondre ; mais, Ninette s'approchant, ils causèrent d'autre chose.

VII

Le vent soufflait en tempête sur la route des Sanguinaires, où s'écrasaient les lames écumeuses, faisant une mouvante et large bordure blanche au chemin noir comme la nuit et plus désert encore que d'habitude. Pas une étoile en haut ; le tumulte de la mer invisible et grondante ne se devinait qu'à la lueur du phare, montant ou s'enfonçant, pareille à une allumette jetée sur la crête des vagues et qui s'y tiendrait, par miracle, enflammée.

« Est-ce toi, père ? appelait à mi-voix une des filles de Régis, au bruit rapproché des cailloux sous un pas qui se hâtait.

— Oui, mes enfants. »

Il s'étonna de les trouver avant lui au rendez-vous, attribuant cette précipitation à leur

désir de rester plus longtemps ensemble le dernier soir, car il partait le lendemain, à une heure, par le *Général-Sebastiani.*

« Quel mauvais temps tu vas avoir! » dit Rose toute frissonnante.

Mais la jeune sœur ne voulait pas qu'on s'attendrît :

« Qui sait?... d'ici demain... » Et sautant au bras de son père : « Galopons un peu... Avec ce mistral on ne peut pas rester en place. »

La tempête la grisait. Elle forçait son père et sa sœur à courir comme elle tête au vent, riait des embruns qui l'éclaboussaient; puis, s'arrêtant tout à coup :

« N'allons pas trop loin, tu sais, Rose, il faut rentrer de bonne heure. »

Fagan s'inquiétait :

« De bonne heure, et pourquoi?

— Notre charade que nous répétons... généralement... en costumes. C'est demain notre première. »

Il lui vint une bouffée de colère, bientôt rentrée, contenue, parce qu'il voulait laisser à ses filles un souvenir tendre, sans alliage. Il balbutia seulement, tout navré :

« Ce n'est pas gentil, juste le dernier soir... »

Rose dit :

« Pauvre père! »

Et Ninette :

« Écoute donc, nous sommes arrivées avant

toi, ma sœur peut te le dire... Nous t'attendions depuis vingt bonnes minutes. »

La grande sœur ne répondit pas, pénétrée de ce que ce marchandage de minutes avait d'absurde et de cruel. Tous trois restèrent immobiles et transis, ne trouvant plus une parole. Jamais, comme en cet instant, sur ce rivage obscur et tourmenté, Régis de Fagan ne s'était senti si las de vivre et de lutter, de disputer ses enfants à cette femme. Tout renonçait en lui, et sa haine pour la mère, et sa passion pour ses bien-aimées. Son cœur de père cessait momentanément de battre; et ce fut une minute mortelle, l'angoisse et le détachement suprême de l'agonie. Une caresse de Rose qui semblait le deviner, quelques phrases adroites de Ninette, le tirèrent de cette syncope morale, dont il garda désormais le souvenir et la crainte.

« C'est vrai, ma grande, ce que me dit Nina? N'imaginez-vous pas cela pour rendre nos adieux moins pénibles?

— Rien de plus vrai, mon père... M. Rémory a promesse d'un poste de substitut à Versailles. Alors, le mariage se ferait à Paris et tu aurais ta fille tout près de toi.

— Sans compter, ajouta Ninette, qu'avant peu cousin sera nommé conseiller d'État, et nous irons tous habiter là-bas... On se verra souvent... Hein! nos bons déjeuners du di-

manche... Tu crois que ce ne sera pas gentil de les reprendre ?

— Oh ! si... » soupira Fagan ; et, menteuses ou réelles, ces espérances adoucirent la séparation, les adieux dans la nuit profonde où il embrassait ses filles sans les voir.

Rose avait dit vrai. Quand il s'embarqua le lendemain sous une fine pluie mêlée à la poussière humide des embruns, la mer était énorme, démontée même au fond du port, la jetée disparue sous les lames, les quais inondés à tout moment de lourds paquets d'eau étalés jusqu'aux maisons où se réfugiait la foule en courant et riant. Des navires entraient, s'abritaient, voiliers, vapeurs, corailleurs, barques de pêche, quelques-uns avariés, tous fuyant le temps, l'horrible bataille des vents et des flots dont au loin s'entendait la continuelle canonnade ; et là-bas dans la rade ou voyait s'avancer lentement un immense transatlantique qui, porté par les vagues grossies, semblait plus haut que les toits, comme en l'air.

Lorsqu'un paquebot de cette taille se détournait de sa route pour chercher un refuge, le *Genéral-Sebastiani* pouvait sans honte remettre son départ au lendemain; mais pour cela il l'eût fallu commandé par un autre que ce petit homme noir et sec, à profil de dindon, arpentant sa passerelle de rageuses enjambées, les

dents serrées sur le roseau de sa grosse pipe rouge dont le tuyau faisait plus de bruit que la cheminée du bateau, et ne répondant qu'une chose aux voyageurs effarés qui venaient à lui : « Embarque qui veut, moi *ze pars avé li civaux...* » une quarantaine de petits chevaux corses qu'il emmenait à Marseille, entravés dans l'entrepont découvert et déjà hennissants d'épouvante.

Fagan, qui savait la mer, ayant fait maintes fois la traversée de Bourbon, s'amusa de ce voyage de goéland, une aile en l'air et l'autre dans l'écume; et puis sa tristesse, le mal de solitude dont il souffrait ce jour-là plus que jamais, une de ces heures où on aime le danger, où on le cherche, surtout le danger de l'élément qui fait la mort plus grandiose, comme impersonnelle, l'engloutissement de la bouche d'ombre, dans une vision d'apocalypse. Aussi, tandis que la plupart des passagers inscrits remettaient leur voyage, il s'installait dans la meilleure cabine des premières, et comme la cloche de l'avant sonnait, lointaine, éparpillée par l'ouragan, il monta sur le pont.

Les quais tout grouillants, les vieilles maisons sombres, la guérite blanche de la jetée, tout fuyait, se rapetissait par soubresauts, et, à mesure qu'on avançait dans la rade élargie, la lame devenait haute et lourde, la canonnade des brisants se rapprochait. Bientôt le rocher

rouge des Sanguinaires se dressa dans le ciel noir, le phare à une pointe, à l'autre la tour génoise; et là-bas, sous les sombres verdures de Barbicaglia, une route en ruban dessinait la côte, réveillant au cœur de Régis la pensée tendre de ses filles, les bonnes soirées vécues si vite.

Songeaient-elles à leur père en ce moment, ou seulement aux costumes pour la charade du soir?... Comme Rose serait jolie dans sa robe vénitienne, et le minois de Ninette parmi les satins de l'infante! Quel malheur de n'avoir pu entrevoir cela d'un coin obscur, aussi peu même, aussi vite que le passant qui regarde les femmes, encapuchonnées pour le bal, descendre des voitures, et les admire dans leur rapide passage à la lueur des torches de fête...

Un formidable coup de mer interrompit brusquement sa rêverie, couvrant le pont de bout en bout, arrachant les banquettes, les coursives, et, tandis que Régis s'accrochait à la rampe sous le tambour des premières, le culbutant tête arrière dans l'escalier. Un prêtre et deux officiers, avec lui tout le personnel de l'avant, l'aidèrent à se relever, à se sécher; puis, l'ordre donné de fermer les écoutilles, ils restèrent tous les quatre à se regarder dans le salon obscur et moisi où traînaient les cuvettes çà et là sur les divans. La trépidation de l'hélice avait cessé. Le navire roulait d'un bord sur l'autre,

avec un balancement long, un silence qui faisait peur. Un cuisinier aussi blanc que sa barrette entr'ouvrit la porte et dit, en se cramponnant à la main courante : « L'arbre de couche est cassé. On va essayer de la voile pour retourner à Ajaccio. » Et le tragique de la situation se complétait du couronnement, par la violence du coup de mer, de presque tous les chevaux embarqués, que l'on avait dû jeter pardessus bord et qui, hennissant et se débattant, les jambes en l'air, les sabots entravés, formaient dans le sillage écumeux du navire un Montfaucon houleux, gluant et noir.

La nuit tombait, quand, par un miracle d'adresse et de chance, le *Général-Sebastiani,* sorti vapeur du port d'Ajaccio, y rentra navire à voile. Un crépuscule lilas noyé d'embruns enveloppait la ville où s'agitaient des lumières et des chants, des cris, des tambours, pétards, cornets à bouquins, cors de chasse, tout le tintamarre carnavalesque d'un soir de mardi gras italien, auquel la grande colère de la mer faisait une basse profonde et continuelle. Fagan ne savait quel parti prendre. Rester à bord dans le gâchis, la mouillure, les coups de marteau du radoubage; ou bien dîner et coucher à terre par une nuit de mascarade et de vacarme populaciers, quand on a le cœur plein encore de la tristesse des adieux. L'un ne valait pas mieux que l'autre. Ce qui le décida, ce fut la pensée

de se rapprocher de ses filles, l'espérance de voir de loin les lumières de leur bal, ou même, quelque chance aidant, de les embrasser une fois de plus.

Il pataugeait dans la boue des quais balayés encore de temps en temps par les lames livides sous les réverbères, quand il se heurta contre un homme qui courait, un paquet dans les bras.

« Tiens! Fagan... D'où sortez-vous donc, mon vieux célèbre? Je vous croyais parti.

— Vous voyez, j'arrive. »

Et, son aventure rapidement contée, Fagan demanda :

« Mais vous-même, baron, où courez-vous si vite avec ce chargement de garçon tailleur? »

C'est vrai que pour un gentleman qui avait, à l'entendre, monté en course je ne sais combien de fois, porter ce gros paquet enveloppé de lustrine, cela manquait de caviar. Pour achever de se déconcerter, subitement le baron se rappelait qu'il avait laissé partir son vieux célèbre sans lui régler un petit solde de cinquante à soixante louis, reliquat d'une dernière séance d'écarté.

« Au fait, mon cher Fagan, puisque votre soirée est libre, montez donc dîner chez moi. Après dîner, nous pourrons cartonner une couple d'heures, car la bande ne viendra me prendre que fort tard. »

La bande, c'était huit à dix jeunes gens du cercle, qui, déguisés et masqués, devaient courir et intriguer les salons d'Ajaccio, comme il est d'usage là-bas, les nuits de carnaval.

« Justement, je viens de chercher mon costume de Méphisto... Prenez garde aux deux marches, mon bon, nous voici chez nous. »

Tandis qu'ils montaient l'escalier d'une antique maison dont la rampe et les murs ruisselaient, Fagan, qui suivait et écoutait sans rien dire, interrogea vivement le petit Rouchouze :

« Entrerez-vous à la préfecture, dans vos courses de cette nuit ?

— A la préfecture? Je crois bien... Il y a bal et comédie.

— En ce cas, mon cher baron, tâchez de m'avoir un déguisement quelconque, et emmenez-moi.

— Rien de plus facile... » dit l'autre, que ce service mettait à l'aise avec son créancier. La troupe italienne du Grand-Théâtre était toute à sa disposition; et l'on pouvait demander à la basse Deodato... Non... plutôt au baryton Paganetti, un grand, long comme Fagan, n'importe quel costume au choix... « Ah! voilà Firmin... Firmin, un couvert... Monsieur dîne avec moi. »

La moisissure de l'escalier semblait avoir gagné l'appartement, haut de plafond, d'un mobilier rare et sévère, que la veuve Limpe-

rani, mère d'un aumônier de la marine absent pour plusieurs années, louait au baron Rouchouze. Des coquillages, des plantes exotiques, des coraux séchés, une frégate en miniature sur la cheminée, des images de sainteté à la muraille, et partout, au dos des fauteuils fanés, sur le marbre fêlé de la console, des ouvrages au crochet, des tapis de pied devant les sièges, dissimulant mal le carreau dérougi, tout cela froid, mal éclairé, inconfortable, appauvri encore d'une odeur d'oignon frit venant de la cuisine. Le contraste était comique de cette installation aux chiqueuses façons du locataire et de son majestueux Firmin.

Celui-ci paraissait plus gêné que son maître d'initier un Parisien aux misères de leur intérieur ; pour les dissimuler, il redoublait de tenue, de correction, lançait un « Monsieur le baron est servi », d'une solennité bien inutile, quand on entrait dans la salle à manger sans feu, sans rideaux aux fenêtres, noires et hautes, étoilées des fanaux tremblotants du port, à la table mélancolique où fumait la soupe à l'oignon entre un plat de poisson bouilli et le caillé traditionnel, le *bruccio* sans lequel il n'y a pas de dîner corse.

Ah ! oui, M. le baron était servi, mais bien piteusement ; ce qui ne l'empêchait pas d'enfler son jabot, de cligner des petits yeux coquins en narrant, d'un bout à l'autre du dîner, ses

innombrables bonnes fortunes dans l'île, à tous les étages de la société.

« A propos, et Séraphine? demanda Fagan en passant dans le salon où le café les attendait sur la table à jeu, entre les jetons et un paquet de cartes neuves.

— Séraphine? Oh! plus que jamais... Une femme idéale, vous savez... Il faut venir en Corse... Poète, cuisinière, les jambes de Diane et ne me coûtant pas un radis... Mais attendez, mon petit trognon, vous allez juger vous-même. »

Elle vint à l'appel du maître, grande et forte fille, à la taille massive, aux jambes robustes mais de lignes élégantes sous le mince placage de la jupe.

« Ote donc ça, dit le baron, levant le fichu jeté sur ses cheveux et qui lui cachait la figure, un front bas, zébré d'une longue cicatrice, des yeux bruns, de grands traits durs et réguliers.

— Mon compliment, cher ami, répondit Fagan aux « hein? » significatifs de son hôte. Mais d'où lui vient la belle estafilade qu'elle porte au-dessous des yeux? »

La femme avait compris. Elle dit fièrement :

« U cultellu di u maritu.

— Oui, mon bon, ce brutal muletier, dans une scène de jalousie... d'un grand coup de couteau. Pauvre vieille bique, va! »

Le baron lui tapotait les hanches d'une main

et de l'autre coupait les cartes, impatient de commencer cette revanche pour laquelle il avait attiré Fagan dans son taudis.

On sonna violemment :

« Votre costume, sans doute... » dit Rouchouze; mais il devint soudain très pâle aux pas balourds, au gros rire d'ogre dont s'emplit le corridor, puis la cuisine où Firmin avait fait entrer le nouveau venu.

« U maritu! » murmura la Séraphine pressée de retourner à son fourneau, pendant que le baron lui jetait en sourdine : « Fais-le bien dîner... ».

« Vous paraissez troublé?... demanda Régis à son hôte. Est-ce l'arrivée d'Othello?

— Non... mais cet animal-là, quand il vient, réclame toujours quelque chose. »

Des souliers à gros clous avançaient dans le corridor, une main rude heurta la porte :

« Entrez, » fit le baron presque aphone.

Un géant rasé, le *pelone* aux épaules, un foulard écarlate noué lâchement sur un cou robuste et rond que le cuisant soleil des montagnes ne semblait pas avoir bruni, la poitrine large et dure comme une table de marbre, et des mains énormes, ce qui ressortait surtout de sa personne, des mains couleur de terre, tortillant une vieille casquette qui sentait le fauve et le maquis.

« Quoi de neuf, maître Palombo?

— Rien de bon, moussu le baron... »

Et, très calme, le mari de Séraphine raconta que dans le Monte Rotondo deux de ses mules, des bêtes magnifiques, avaient attrapé une grosse pluie d'orage, un coup de froid par là-dessus, et couic! mortes toutes deux d'une *pountoura;* il fallait les remplacer tout de suite, ou c'était le commerce arrêté, dans la saison, sa ruine et celle de ses frères. Mais où trouver tant d'argent que ça, *pechère?* Alors il s'était pensé... Séraphine disait que *Moussou* était si bon pour elle!...

Pendant que l'homme parlait, ses petits yeux d'éléphant, perdus dans des plis de peau, fixaient sur le bras du fauteuil, où s'étalait le baron Rouchouze, le fichu de tête oublié par Séraphine. A mesure sa voix devenait plus âpre, presque insolente, malgré le doucereux des paroles; et le baron, qui suivait ces regards et cette progression de menace, aussi ému par la présence de ce chiffon de soie que si le mari l'avait surpris avec sa femme sur les genoux, perdait la tête, bégayait de peur, s'informant de ce qu'il faudrait à son brave, à son excellent Palombo pour remplacer sa paire de mules.

« *Houit* cents francs, pas une *escoude* de moins. »

Ici le muletier, qui réservait son effet pour le grand moment, jeta la main en avant, et d'un ton sévère :

« *Ma,* c'est à Séraphine, ça. »

Les traits du baron se décomposèrent, et, tourné vers Fagan, à voix très basse :

« Au nom de la pitié, mon vieil ami, avancez-moi quarante louis, vous me sauvez d'une catastrophe. »

Il prit le large billet bleu que Fagan lui passait et, le donnant à Palombo avec une aisance rassurée, épanouie :

« Huit cents francs pour tes mules, mon garçon, et le restant pour ta femme. »

Le rufian empocha, rendit grâces, et rentra dans la cuisine où l'on entendit longtemps de grands éclats de rire et le grésillement de la friture.

Après cet assaut le baron voulait continuer le jeu ; mais son partenaire, jetant les cartes, lui prit les mains par-dessus la table, et cordial, presque paternel :

« Non, mon enfant, restons-en là, je vous en prie.

— Pourtant, mon bon...

— Je sais, vous voulez votre revanche, mais j'ai mieux à vous proposer. L'argent que je vous gagne depuis dix jours pèse à ma poche ; voilà pourquoi vous m'avez vu tout à l'heure si content de vous venir en aide. Laissez-moi joindre à cela quelques billets de mille que votre enragée déveine...

— Oh ! monsieur de Fagan... balbutia le

pauvre diable, les lèvres gonflées d'émotion... Quel service, si vous saviez... »

Sans achever sa phrase, laissant tomber son masque de gandin, il se mit à pleurer tout haut, la tête dans les poings, comme un gros enfant qu'il était. Soudainement des sonneries de trompe éclatèrent sous les fenêtres.

« Les voilà! cria le baron sur pied tout de suite et les yeux secs... Vite, habillons-nous. »

Et les jambes fourrées dans le collant de Méphisto, ajustant la petite coiffure dantesque, il murmurait, très sincère :

« Ce vieux Fagan, tout de même, quel bon zig! »

Mais Fagan ne répondait pas, très occupé d'entrer dans la souquenille mi-partie et le bonnet de fou à grelots prêtés par le baryton Paganetti.

Dans l'ombre et le brouillard du quai s'agitaient de jeunes masques aux couleurs variées, ayant tous le parler veule, l'argot boulevardier de cercle et d'écurie du petit Rouchouze, leur modèle et leur instructeur. Zézayé par l'accent du cru, ce langage faisait l'effet des modes parisiennes ajustées aux femmes de Tahiti.

« Mon ami Rigoletto, dit le baron présentant son invité...

— A la recherche de sa fille, » ajouta Fagan pour dire quelque chose.

Et l'autre, près de son oreille :

« De ses filles...

— Tiens ! c'est vrai, je n'y pensais pas. »

Et le père sourit à cette coïncidence de théâtre l'affublant d'un rôle en rapport avec sa situation.

« Par où commençons-nous ? » s'informa quelqu'un.

Fagan, qui ne tenait pas à passer la nuit dehors, répondit :

« Par la préfecture. »

Le temps de traverser deux ou trois ruelles étroites, très animées malgré le noir, la bande escortée de gamins, de lanternes multicolores et du refrain cent fois répété d'une scie locale : « *O Ragani ! O cho dotto !... O Ragani ! O cho dotto !...* » arriva chez La Posterolle, comme la charade venait de finir. Ce fut dans le grand salon une entrée joyeuse au milieu du brouhaha, de l'allégement bavard de gens qui s'étirent et circulent après être restés deux heures assis.

On accueillit de cris et de rires le cliquetis des costumes, ce tapage de couleurs, d'aigrettes, de panaches ; et, pendant que l'on prévenait les maîtres de maison, Fagan s'assurait, devant une haute glace en panneau, de la transformation de sa personne, de son incognito certain sous le loup de velours à barbe de dentelle et l'énorme fraise lui montant dans

le cou. Non, son ex-femme elle-même ne le reconnaîtrait pas. Dès lors, il fut tout à la joie gamine de son aventure, au plaisir de surprendre ses filles dans cette part de leur vie mondaine dont l'entrée lui était interdite.

Un par un, le baron en tête, la bande défila devant M. et Mme La Posterolle, puis commença le tour des salons entre deux rangées d'invités.

Lorsque Régis, le dernier, arriva devant cette femme, sienne pendant tant d'années, il eut quelque peine à la reconnaître. Elle était engraissée depuis leur dernière rencontre, les cheveux changés de nuance encore une fois, poudrés à blanc, d'un contraste joli avec les épaules, les bras restés jeunes, et l'expression enfantine du visage dans la bouffissure envahissante. Mais il la retrouva bien elle-même à son sourire toujours fourbe, répondant des yeux à la bouche par un trait si menu, si aigu ; et ce sourire lui donnait un involontaire frisson de peur. Elle lui avait fait tant de mal, elle pouvait tant lui en faire encore! L'ayant saluée jusqu'à terre sans oser la regarder, il passa vite au mari, cette figure hautaine d'imbécile, cette courge vide et sonore qui l'avait remplacé sur l'oreiller de Mme Ravaut.

« Je connais ces yeux-là... » pensa Mme la préfète pendant que la bande s'éloignait, et se tournant vers La Posterolle : « Qui est-ce?

— Sais pas... » répondit-il évasivement.

Entre deux haies d'épaules nues, de fleurs, de plumes, d'habits noirs, de galons d'or, d'aiguillettes, Fagan n'entendait que cette interrogation murmurée et courante sur son passage : « Qui est-ce?... qui est-ce?... »

Malgré leur adresse à se travestir, à dissimuler leur voix et leur démarche, on reconnaissait tous les autres; ils avaient beau nier de la tête en riant, on forçait leur masque d'un nom : « O Tché!... O Pé!... Hé! Forcioli... Bonsoir, baron... » Mais le grand, le dernier, qui se gardait bien de parler, agitant seulement sa marotte à grelots sous le nez des gens, qui diable pouvait-il être?

Lui ne songeait qu'à ses filles, s'étonnait de ne pas les voir. Où étaient-elles? Peut-être à changer de costume après la charade. Il se demandait comment les attendre, gêné par cette curiosité environnante, quand tout à coup elles apparurent à l'entrée du second salon, toutes deux, sa Rose et sa Ninette, et combien délicieuses! Toujours conduit par ce défilé qu'il ne pouvait hâter ni rompre, il jeta en passant aux oreilles de la plus jeune un « Bonsoir, jolie infante... » si doux que la fillette en trembla sous les nœuds de satin de son long corsage et, pressentant la vérité, chercha les yeux de son père, déjà dérobés, en quête de la grande sœur.

Les cheveux dorés et flottants jusqu'à sa jupe d'épais damas, Rose regardait passer les masques, au bras d'un beau garçon très jeune de visage et solennellement chauve, vraie tête de chat-fourré en bas âge; et voilà que sur sa main haut gantée elle sent la caresse d'un masque de velours, tandis qu'une voix amie, la voix de quelqu'un qu'elle sait parti, embarqué de la veille, murmure : « Bonne nuit, belle dogaresse. » Tout émue, elle veut répondre un mot; mais la marotte de Rigoletto, tintant un moment tout près d'elle, plus agitée d'un geste frénétique au-dessus de la foule, a disparu du côté du jardin. Elle veut savoir, cherche partout Ninette et la trouve dans le premier salon, en grande conférence avec Mme La Posterolle, celle-ci très pâle sous son rouge. De son plus mauvais sourire, son sourire en flèche, la préfète dit tout bas, comme parlant aux plumes de son éventail : « Je me vengerai, mes petites... je vous jure qu'il me paiera ça! »

La musique entame une valse, il se fait un mouvement d'invitations, de mise en place, et les trois femmes, mère et filles, diversement impressionnées, tourbillonnent en cadence dans le bal.

VIII

Régis de Fagan eut à son retour à Paris la plus cruelle déconvenue en trouvant closes toutes les persiennes du rez-de-chaussée et le jardin vide. Pauline Hulin était partie, emmenant son monde, sans qu'Anthyme, témoin pourtant de ce départ, pût donner à son maître la moindre indication. Annette, la femme de chambre, lui avait dit :

« Nous filons.

— Où donc ça ?

— Au Havre. »

Et pas d'autre renseignement.

Fagan ne pouvait y croire. Le Havre ? Que serait-elle allée faire au Havre, puisque son mari habitait là ?

« Mais il est venu, le mari, objectait ce bon jobard d'Anthyme... Même qu'Annette croyait

que c'était pour emmener le petit garçon... Puis il s'en est allé tout seul, et Madame deux jours après. »

Que supposer ?

Dans son angoisse, Fagan passa tous ces premiers jours sans sortir, avec l'attente d'une lettre ou le vague espoir qu'en ouvrant sa fenêtre, un matin, il apercevrait le petit Maurice dans le jardin, les yeux levés vers la chambre de son ami. Mais non, toujours déserte des jeux de l'enfant, la pelouse lui semblait plus grande chaque fois; et dans l'allée circulaire, cette allée où sa chère Pauline et lui avaient promené tant de douces causeries sans fin, des pousses vertes pointaient du sable, sentant le départ et l'abandon.

Une fois cependant, à la brusque et prompte façon dont son domestique entra dans la chambre, Régis eut un coup au cœur. Il crut qu'Anthyme lui apportait des nouvelles.

« Non, monsieur; mais voilà quelque chose de bien plus drôle : les journaux de ce matin qui racontent que Monsieur est devenu fou. »

Cela dit avec l'accent très spécial de mauvaise humeur dont il parlait à Fagan de ses pièces qui ne réussissaient pas, le domestique ouvrit grands les rideaux des fenêtres et tendit à son maître l'entrefilet reproduit dans les deux feuilles les plus lues de Paris. On y annonçait, en termes presque identiques, qu'à la

suite de fièvres paludéennes prises en Corse le célébre écrivain dramatique, Régis de Fagan, venait d'être frappé d'aliénation mentale; c'est dans un bal, à Ajaccio, que les premiers symptômes se seraient déclarés.

« Ah! la garce... » cria Régis.

Il avait reconnu la touche et l'invention de sa femme; et tout de suite, exaspéré, donnant à Anthyme une série d'ordres contradictoires et d'un ton de brutalité qui ne lui était pas habituel, il surprit dans les yeux effarés du pauvre garçon cette pensée très nette : « Est-ce que vraiment Monsieur serait devenu fou? » Ce lui fut une prompte leçon, ce regard de domestique, et qui décida de son attitude devant le public. Cédant à sa nature emportée, il fût allé demander une rectification aux journaux, furieux, la canne haute, de façon à justifier l'abomination imprimée. Il ne fallait pas exagérer non plus le calme, l'indifférence, dont on ne manquerait pas de faire un état comateux.

Aux deux journaux, quand il se présenta, on lui fit de plates excuses; la nouvelle leur avait été envoyée par câble, d'Ajaccio même. Une rectification paraîtrait dès le lendemain, et, pour peu qu'il le désirât, l'enquête serait facile à faire... Une enquête, à quoi bon?... Ce serait attacher trop d'importance à une gaminerie, à une mystification. Et dans les bureaux

du journal on répétait ces mots autour de lui, « gaminerie, mystification », en le scrutant jusqu'au fond des yeux, en auscultant sa parole et ses gestes. Ah! la gueuse s'y entendait à empoisonner son monde. Contre toute autre calomnie on pouvait se défendre, produire des preuves, mais celle-là!

Tout le jour, Fagan se montra au boulevard, soulevant une curiosité étonnée qu'il circulât, qu'il fût dehors, au soleil des libres et des vivants. Il avait donc pu s'échapper!... A son cercle, on lui fit un accueil trop cordial, trop empressé, comme à l'ami qu'on n'espérait presque plus revoir. Il dîna, eut de l'esprit, promit une pièce pour la prochaine fête annuelle; puis, ayant passé sa soirée dans deux ou trois foyers de théâtre, il revint au cercle, à l'heure où de jeunes gommeux, émules du baron Rouchouze, y cherchent leur matérielle, et s'assit jusqu'au matin à une table de jeu, pour bien prouver qu'il n'était pas fou.

Rentré chez lui, il ouvrit sa fenêtre sur le jardin. Le jour venait. En haut du grand bouquet d'ormes à peine visible, un merle sifflait dans la brume où la pointe effilée de son bec semblait tracer les arabesques de sa chanson. Fagan songea longtemps, pénétré d'une tristesse, d'une défaillance. Ce Paris, qu'il avait battu tout le jour, comme il s'y était senti seul! Tant de visages d'hommes et de femmes,

et pas un être à lui là dedans! Était-ce cet infini découragement, ou le brouillard du matin dont le drap fin de son habit s'imprégnait? Il grelottait, refermait la fenêtre, souffrant d'un malaise inexplicable qui, loin de l'affaisser dans un besoin de repos et de sommeil, surexcitait son cerveau, lui faisait commencer une longue lettre à sa fille aînée, le seul cœur où il pût s'épancher, se reprendre au goût de la vie.

« Je ne veux pas, ma Rose aimée, te laisser plus d'un jour sur l'horrible nouvelle que les journaux ont dû vous apporter. Non, grâce à Dieu! ni folie ni menace de folie; ton père est tel que tu l'as toujours connu, l'esprit libre et les yeux clairs, une pièce en train, d'autres en rumeur dans sa tête. J'en suis pour un jour et une nuit perdus, passés à me montrer au Paris de toutes les heures et de tous les endroits, à faire la preuve de mon équilibre d'esprit. Les journaux rectifieront ce matin, et demain on n'en parlera plus. L'erreur de ceux qui ont essayé de me noyer dans cette perfidie a été de croire possible, en ce temps-ci, avec une personnalité répandue comme la mienne, l'aventure du malheureux Sandon, cet avocat qu'on a fait passer pour fou, sous le second empire, et qui fut séquestré dix ans. Ah! si j'avais voulu me venger, faire suivre l'enquête qu'on me proposait, quel piège pour ces méchants et

ces imbéciles! Mais ça prend trop de temps, la haine... J'ai donné toute ma vie au travail, et c'est une grâce, vois-tu. Je suis si seul; je n'ai même plus ce voisinage qui, jusqu'ici, m'épargnait le navrement de la maison vide. Mme Hulin est partie, enlevant son enfant, sans doute pour échapper aux effets de l'inique loi qui le réclamait, qui voulait le rendre au père. Ce conseiller de Malville est pourtant un honnête homme. Comment l'idée a-t-elle pu lui venir, à lui et à ses assesseurs, lorsqu'ils ont prononcé le jugement de séparation, d'y joindre cette clause épouvantable qu'à l'âge de dix ans et jusqu'à la fin de ses études l'enfant serait sous la direction paternelle. Quelle perspective pour la pauvre femme! penser qu'on pouvait mettre son petit infirme pensionnaire dans quelque lycée lointain, choisir des institutions spéciales, très rigides, à l'abri de la surveillance et des gâteries de la mère... Qui sait même si on ne lui découvrirait pas des instincts de méchanceté et de révolte nécessitant son internement à Mettray, dans ce bagne qu'on appelle la maison de famille, ou encore son entrée à l'école des mousses, et alors le départ, l'exil... Pauvre Mme Hulin, comme je comprends qu'elle l'ait emporté, son enfant, qu'elle l'ait terré dans quelque trou!

« En attendant, me voilà privé d'une délicate amitié de femme, qui me devenait chaque

jour plus précieuse. Jusqu'à Maurice dont l'affectueux babillage m'amusait. Avec sa précocité de petit malade, ses câlineries, sa grâce de fillette, il me rappelait toi à cet âge-là, les jours où, toussant un peu, tu gardais la maison et venais lire auprès de ma table; ta fierté de m'apporter de gros livres trop lourds qui t'entraînaient, de m'aider à travailler en me tendant un crayon, une boîte de plumes. Et Ninette, te souviens-tu, quand, assise sur le tapis, pas plus haute qu'un chou, elle « rangeait la bibliothèque de papa », laissant mes livres tout par travers, les titres en bas, les auteurs confondus, dépareillés, dans un fouillis attendrissant que je faisais respecter par Anthyme... Eh bien, ces niaiseries divines, ces souvenirs gardés dans un coin de mon cœur, la voix de ce petit Maurice en était comme l'écho; je n'aurais jamais cru qu'il me manquerait à ce point.

« Signe de vieillesse, ma chérie. Eh! oui, de vieillesse. Je vais sur mes quarante-cinq ans, l'âge où physiquement l'homme ne vit plus de ses rentes, commence à attaquer son capital de jours et de santé. Les forces ne se renouvellent plus; chaque chagrin creuse sa ride, chaque émotion émousse et détend la force nerveuse. C'est triste, ma mignonne, mais le meilleur de mon existence est fait, mes plus grands succès acquis; ce ne sera plus maintenant que le dé-

clin des forces et des chances, et derrière moi la talonnade d'une jeunesse férocement pressée et gloutonne. Ah! l'on est vite passé vieille bête, de nos jours; et quand on est la vieille bête, n'avoir ni foyer ni famille, c'est dur. A l'heure où je t'écris, tout brisé de ma nuit au cercle, ce jardin au petit jour dans le brouillard, si tu savais que mon *home* me semble triste, et que ce serait bon du sommeil aimé dans la pièce voisine, du sommeil de femme et d'enfant qu'on craindrait de déranger en marchant trop fort. Rien, personne; pas même au dessous.

« Tu me diras que je les ai eus, ce foyer, cette famille, et que je n'ai pas su les conserver. Mais à qui la faute? Jamais je ne me suis plaint, jamais je ne t'ai rien dit contre ta mère, qui n'a pas gardé la même réserve. Il faudra bien pourtant que tu saches comment je me suis sacrifié, et qu'il n'est pas équitable, quoi qu'en ait pensé un juge idiot, que je reste seul, toujours seul, lorsque ma femme... Ah! mon Dieu, je te parle des magistrats sur un ton, ma grande Rose, à toi qui vas en épouser un, et de fort bonne tournure, autant qu'il m'a paru, la nuit du mardi gras, dans vos salons officiels.

« Le père, dont j'ai eu la visite avant-hier, m'a plu aussi beaucoup; un gros homme, point trop majestueux pour un président, de l'esprit, les yeux finassiers, une longue barbe blanche

qui scandalise fort le Palais, et des opinions démocratiques auxquelles il doit son extraordinaire avancement. Pas le sou, par exemple. Il est heureux que j'aie songé depuis longtemps à la dot de ma grande Rose. Sans entrer dans le menu des affaires, je peux te dire que je t'abandonne les revenus de mes deux plus fructueux succès, les *Jardins enchantés*, à l'Opéra-Comique, et *Monsieur et Madame Dacier*, à la Comédie-Française; au bas mot vingt mille francs par an. Le père de ton Gaston a semblé satisfait. Je lui ai montré l'album où j'ai ton portrait et celui de ta sœur à différents âges; il en était ravi et déjà parle de Ninette pour son cadet qui prépare Saint-Cyr. Sois donc tout à fait heureuse, l'affaire est conclue, à moins qu'on m'apprenne chez Garin de Malville, avec qui j'ai rendez-vous, que M. Rémory père est un échappé de Nouméa, bombardé président pour services exceptionnels. J'aurais dû commencer par me renseigner; mais ce Malville, le seul magistrat de la cour de Paris que je connaisse, organise à Lille un grand festival wagnérien dont il ne reviendra que dans quelques jours. Et alors, tout convenu, mes enfants mariés le plus tôt possible, je leur parlerai d'un projet, d'un rêve qui me hante... Au fait, pourquoi ne pas te le dire tout de suite, à condition de garder la chose entre nous si elle te semble irréalisable?

« Que penserais-tu d'habiter Versailles tous les trois? La nomination de Gaston Rémory n'est, paraît-il, qu'une affaire de semaines, le temps de vous marier et de louer, non loin du parc, un délicieux hôtel, deux étages entre cour et jardin. Je m'installe au second, vous au premier, chacun chez soi, cuisine à part, avec faculté de manger ensemble dans la grande salle du bas. Vois-tu l'heureuse vie pour moi? Ma fille, là, tout près; entendre son pas, son rire, racheter tant de mauvais jours passés loin d'elle. Et pour vous ce serait si commode!

« Pas gênant, le pauvre père. On veut l'avoir, toc toc au plafond; il se sent de trop, vite il remonte. Et, quand bébé viendra, quel agrément, les soirs où vous voudrez sortir! Qui garde et surveille la maison, l'enfant, les gens? Grand-père... Et pendant ce temps, loin des gêneurs, des emprunteurs, loin des acteurs en quémande d'un rôle, des directeurs qui hâtent et enfièvrent l'œuvre en train, l'heureux grand-père travaille dans le silence, dans la sécurité, pour gagner la dot de Ninette. Non, je n'aurais jamais eu tant de joie et, connaissant ton cœur de brave fille, je crois que tu serais heureuse par contre-coup. »

A la lettre de son père, courrier par courrier, Rose de Fagan répondait :

« Nous avons été bien ravies, mon cher

père, d'apprendre cette méprise des journaux, et que tu n'as jamais été cérébralement malade; mais laisse ta grande fille te gronder un peu, et conviens avec elle que, si ta raison reste intacte, ta conduite n'est pas toujours d'un homme sérieux. Ton apparition à la préfecture la nuit du mardi gras, avec ces jeunes gens, blessait les convenances, avoue-le; et maman et cousin, que tu mettais dans une situation si gênante, avaient de quoi t'en vouloir. Pardonne-moi de te le dire; à ton âge, c'est mener ta vie un peu trop comme un vaudeville. Le mot est de Gaston, qui t'aime pourtant de tout son cœur et fait grand cas de ton théâtre. Mais, là, vraiment, t'en aller courir les rues en masque avec ce petit Rouchouze, pénétrer dans une demeure dont tant de motifs t'interdisaient l'approche!... Écoute, petit père... Et puis qu'a-t-on dit à M. La Posterolle, que tu allais faire une comédie avec son mariage et ton divorce? Est-ce croyable?

« Après cette gronderie bien méritée, venons à des sujets plus riants. J'ai été bien touchée de tes intentions pour ma dot; avec les émoluments de Gaston, nous serons de vrais seigneurs. Mais quel dommage que ton idée de vie en commun ne soit pas pratique! Ce serait délicieux, nous aimant comme nous nous aimons; seulement, mille choses auxquelles tu n'as pas songé s'opposent à cette réunion. Mon

Dieu, la vie n'est-elle pas agitée de mille privations et contrariances! Toi toujours au milieu de nous, comment ferait maman pour me voir, sans être à chaque instant exposée à te rencontrer? et ces rencontres ne vous seraient pas plus agréables qu'elles ne seraient convenables aux yeux du monde, même des domestiques. Pareillement pour cousin, obligé de s'abstenir de toute visite, à moins de te forcer à remonter chez toi sitôt qu'il paraîtrait; et, sans parler de mes sentiments personnels, Gaston est destiné à voir beaucoup M. La Posterolle. C'est à lui que nous devons l'avancement, le mariage; quand il va passer conseiller d'État, que maman et lui habiteront Paris avec Ninette, nous serons constamment les uns chez les autres. Mon père aimé, ton rêve était un rêve, souffle dessus, n'y pense plus, et console-toi en te disant que tes filles te verront tout de même beaucoup, pas seulement de deux dimanches l'un, comme l'ordonnait la loi.

« Bien entendu, Gaston ne sait rien de ton projet; il aurait eu trop de peine à dire non, si reconnaissant de toutes tes bontés, et m'ayant chargée de te demander un petit service en surcroît. Il s'agirait de savoir le prix des perles, pour la corbeille. Je voudrais trois rangs fermés par un rubis. Vois, cher père, cherche, informe-toi. Tu trouveras à la fin de cette lettre une liste de plusieurs autres petites com-

missions; et je m'excuse à peine, habituée à être gâtée par le meilleur et le plus tendre papa... »

Il lut mal les dernières lignes, confuses sous les larmes qui lui brouillaient les yeux. Pauvre petite, ce n'était pas d'elle, cette lettre sans cœur, aux sentences morales. On la lui avait dictée, on lui avait tenu la main, et derrière Rose, assise à son pupitre de soie bleue, il voyait le sourire traître de Mme La Posterolle, il entendait sa voix sèche commentant et corrigeant...

Nom de Dieu! oui, une belle pièce à faire avec son histoire... Une pièce où pleureraient tous les pères, peut-être aussi quelques mamans, et qui s'appellerait : *le Divorce du père Goriot.*

IX

« Je ne sais pas, monsieur, je vais voir. »

Fagan ne pouvait s'empêcher d'admirer l'imperturbable aplomb du domestique qui n'osait affirmer que son maître était là, alors que de l'entrée, dans l'écroulement de toutes les notes d'un piano-forte, s'entendait la voix, l'inoubliable voix du conseiller de Malville hurlant, jappant, miaulant, hennissant la dernière partition de son musicien bien-aimé. L'homme revint et dit, impassible, dans le fracas musical qui faisait grelotter les vitraux de l'antichambre :

« Si Monsieur veut se donner la peine... »

Le conseiller Garin de Malville, assis au clavier, tourna vers l'arrivant une longue figure nerveuse, sans âge, comme toutes celles dont la douleur a creusé, travaillé l'empreinte, des

yeux déteints, une bouche que Wagner en ce moment ouvrait jusqu'au fond, tordue et noire, dans un désordre comparable à celui de ce grand cabinet de travail où les partitions de musique et les livres de droit s'effondraient par piles sur tous les meubles, encombrants et poudreux à ne savoir comment circuler.

« Régis, mon ami, écoutez-moi ça... le deuxième acte de Tristan et Iseult... la scène d'amour... *Isolde... Geliebte...* »

Assis sur un tas de livres, Fagan subissait résigné cette douche harmonique, sachant que rien n'empêcherait le maniaque d'aller jusqu'au bout du morceau, interrompu à toutes mesures de cris d'extases, de voluptueuses pâmoisons : « La piqûre, mon cher... la piqûre de morphine qui grise et qui berce... *Endlich... Endlich...* »

Enfin, quand Iseult et Tristan épuisés eurent dénoué leur étreinte, le magistrat mélomane, pivotant sur son tabouret, demanda à Régis des nouvelles de ses travaux, de sa santé :

« Pas très bonne, hein?... Oui, je vois ça... la vie de garçon, la vie d'artiste... Pourquoi n'avoir pas imité votre femme? elle s'est remariée, elle... la mâtine! En voilà une qui le tripote, son Wagner... A propos, et vos filles? parlez-moi donc de vos filles.

— Justement, monsieur le conseiller. »

Sa grande allait se marier, entrer dans une

famille de magistrats, les Rémory, et il avait compté que M. de Malville le renseignerait sur l'honorabilité de ces gens-là. Le conseiller fit claquer sa longue lèvre rase :

« Honorable, le Rémory?... Oui, si vous voulez... mais magistrat nouvelles couches, n'ayant passé par aucune hiérarchie... enfin le seul de nos présidents qui porte la barbe, quand M. le Premier, arrivé dans les mêmes conditions, a fait couper la sienne par respect pour la maison... Vous le voyez, maintenant, votre Rémory; et si le fils ressemble au père... »

Ici un tableau de la cour de Paris au point de vue des anciennes et nouvelles couches, tellement compendieux et détaillé que Fagan, déjà mal en train, un peu fiévreux, se fût brusquement retiré sans une question qui lui tremblait aux lèvres, vrai *post-scriptum* de sa visite et qu'il parvint à placer presque en partant. Il s'agissait d'une certaine affaire... Hulin... oui, c'était bien cela, Hulin... un jugement de séparation que le conseiller se rappelait peut-être.

« Si je me rappelle!... Hulin, du Havre... un alto de premier ordre, l'homme de France qui connaissait le mieux son Bach... Il mordait moins à Wagner; pourtant il m'avait bien promis de venir cette année à Bayreuth, le pauvre diable...

— Quoi donc? que lui est-il arrivé?

— Mais qu'il est mort, tout simplement.

— Mort! et... et depuis quand? bégaya la voix de Fagan tout à coup descendue aux cordes graves.

— Un mois, à peu près; il m'écrivait le 4 au matin, et se tuait le soir du même jour, dans son lit, avec un revolver d'ordonnance... Ah! un passionné, un délirant de l'amour, celui-là... »

Et, ramené à son tic, le conseiller, tordant la bouche, la prunelle renversée, se reprit à miauler : « *Iso..o..olde! Geli..i..iebte!...* » pendant que Régis ébloui, assommé, gagnait la porte en butant contre les partitions et les dictionnaires.

Mort! Alors tout s'expliquait, le départ de Pauline, et bien réellement pour le Havre, son absence nécessitée par le règlement de la succession... Quelques mois d'un deuil de convenance, et cette adorable femme pourrait devenir la sienne. Plus rien ne s'y opposait. La jalousie de Rose? un enfantillage dont de bons baisers, un bracelet de plus dans la corbeille, auraient facilement raison. Mort! mort!... Était-ce possible que d'un mot si noir pût jaillir une telle joie? Il délirait, parlait tout haut en sortant de chez le conseiller, descendant la rue des Saints-Pères, vers les quais. Ce n'est donc rien que l'âge, et les dents qui manquent, et les tempes éclaircies! Vingt ans auparavant, il ne marchait pas avec plus d'allégresse, en quit-

tant sa fiancée, le jour où les parents lui avaient dit : « Elle veut bien, et nous aussi. » Le ciel ne lui paraissait pas plus beau alors qu'en cette fin de journée d'avril, rose et grise, aux trottoirs mouillés, aux premiers chants d'oiseaux, aux premières cendres vertes sur les arbres des Tuileries.

En tout son être aussi montait la poussée printanière, mais brusque, avec des coups au cœur, une oppression dont il cherchait la cause depuis quelques jours et qui venait sans doute de l'air plus tiède, du renouveau plus proche, surtout de l'inespéré bonheur maintenant en perspective. Déjà il voyait les larges yeux bleus se noyer de tendresse pour un aveu, et la robe qu'elle aurait ce soir-là; il prenait le thé dans le petit salon avec le sentiment intime et rassuré qu'il était chez lui, qu'il ne s'en irait plus. Et de ces jolis rêves qu'il faisait en marchant, tant de joie se reflétait sur sa figure qu'à deux ou trois reprises il crut s'apercevoir qu'on le remarquait, que son sourire au passage en éveillait d'autres.

Arrêté à une vitrine, rue de la Paix, moins pour regarder les bijoux que pour songer à son aise, un « Pardon, cher maître, » à deux voix, l'une robuste, l'autre féminine, le fit se retourner vivement. Il avait devant lui un ménage de comédiens, les Couverchel, mariés depuis vingt ans, légendaires sur le boulevard par leur

tendresse et leur admiration réciproques. La femme, engagée au Vaudeville, venait d'être malade deux ans, oubliée, remplacée à son théâtre; et la façon dont le mari quêtait un rôle pour elle à de Fagan, parlait de sa beauté, de son génie, les regards d'adoration, d'illusion, qu'il coulait vers ce pauvre visage meurtri, stigmatisé, dont les yeux lui disaient si doucement merci avec le double orgueil reconnaissant de la femme et de l'artiste, il ne se pouvait rien voir de plus touchant.

Le rôle accordé, un autre promis au mari, Fagan les regardait s'en aller d'un même pas joyeux, non comme un couple chic, séparés, les bras ballants, mais bras dessus bras dessous, bien crochés, bien serrés l'un contre l'autre; on sentait que la mort seule pourrait les découpler. Et c'était des comédiens, de ces âmes futiles et vaniteuses dont tant de fois il avait raillé la sottise et l'enfantillage; oui, chez d'humbles cabots, c'est là qu'il trouvait le mariage rêvé, idéal. Ah! si Pauline voulait, que de belles années à vivre ainsi, tous deux, unis en dépit de la vie et du monde...

« Monsieur n'est pas malade? » Ce fut le premier mot d'Anthyme devant l'étrange physionomie de son maître rentrant le soir au lointain logis. Non, non, pas du tout malade. Seulement, toujours cette ardeur fébrile, cette chaude et surabondante expansion de vie gon-

flant sa poitrine trop étroite. Et voilà qu'en allant se mettre à table il voit la nappe, les assiettes tournoyer dans leur blancheur; ses oreilles tintent, il suffoque, veut s'approcher de la fenêtre pour l'ouvrir, et le bruit sourd d'une chute appelle Anthyme, qui trouve son maître à terre, comme foudroyé.

Régis se réveilla dans son lit, par un après-midi limpide et blond, sans pouvoir apprécier depuis combien de temps il subissait l'anéantissement dont il sortait à peine, anéantissement traversé de fièvre, de visions délirantes, d'horribles cauchemars, rouges d'incendie et de sang versé, ou décolorés en des noyades, à même l'eau glauque, tiède ou glacée selon la brûlure de ses membres. Deux images nettes dans la confusion de ses idées : ses filles tour à tour affectueuses et jolies, puis le visage dur, les yeux secs, le regardant souffrir et mourir, sans une petite main tendue, sans une goutte d'eau à sa soif. Enfin, il revenait au monde réel, clignotant un peu devant la longue barre de soleil qui dorait en écharpe le tapis clair de sa chambre au calme rangement, à la fenêtre entr'ouverte sous les rideaux tombés et laissant voir derrière leur ramage des vols d'oiseaux, des mouvements de hautes branches.

Tout près de la fenêtre une femme assise, en noir sévère, penchée vers le jour, les yeux sur

son ouvrage. De son lit Fagan ne voit qu'une nuque blanche inclinée, une torsade à reflets fauves, mais il a reconnu Pauline Hulin et Maurice lisant sur un tabouret à ses pieds. Après tant de visions agitantes et sinistres, celle-ci lui cause un tel enchantement qu'il craint de la voir s'effacer, s'évanouir comme les autres dans le vague de la fièvre. Il ferme les yeux, les rouvre et retrouve le même tableau, poudré d'un rayon filtrant sous les rideaux; seulement, cette fois, Maurice a levé la tête, et, leurs regards se croisant, se souriant, tout seul, sans béquille, l'enfant s'élance dans les bras de son ami.

Pauline s'approche aussi, les mains ouvertes, et dans le rapide examen que fait Régis il la revoit un peu pâlie, les contours du visage amincis en leur cadre de deuil, avec une expression nouvelle de tristesse sur la bonté, la loyauté des traits. Affaibli, il pleure, baise ses doigts :

« Mon amie... mon amie... »

Puis l'attirant, la voix baissée à cause de l'enfant tout près d'eux :

« Et libre... libre enfin! »

Mais elle, se dégageant :

« Oh! non, Régis, pas ça... Ne parlons jamais de ça. »

Il est vrai que le drame tout récent motivait une pudeur, une réserve, compréhensibles; et,

parlant tout de suite d'autre chose, il voulait savoir depuis quand son retour. Une semaine, vraiment? toute une semaine près de lui, sans qu'il l'ait reconnue, pressentie dans le délire! Le soir de son arrivée, elle avait trouvé le pauvre Anthyme éperdu, à la recherche d'une garde; et alors, se souvenant des heures passées par Régis auprès de son enfant, elle s'était elle-même installée sœur de charité de l'écrivain, jusqu'à ce que Mlles de Fagan, prévenues, vinssent le remplacer.

« Ah! oui, mes filles... Où sont-elles donc, mes filles? »

Il s'animait, les joues brûlantes. Mme Hulin essaya de le calmer... Anthyme avait envoyé une dépêche dès les premiers jours. Mais c'était loin, la Corse; peut-être la mer trop mauvaise... personne pour les accompagner... Puis qui sait? parmi les lettres arrivées pendant sa maladie, il se trouvait sans doute une réponse de ses filles.

Et le courrier éparpillé sur le lit, deux petits billets au timbre de Corse, signés Ninette, furent lus tout haut par Mme Hulin au père impatient et trop faible pour les déchiffrer lui-même. Navrée, cette pauvre Nina, navrée dans sa première lettre de la subite maladie de son père, aussi du départ de l'escadre, mais gardant l'espoir que son père serait vite guéri et que l'escadre ne tarderait pas à revenir. Rose était

à Bastia avec cousin pour faire ses adieux au jeune Rémory prêt à passer sur le continent. La seconde lettre annonçait comme prochaine l'arrivée à Paris de Rose et de Ninette accompagnées de M. et de Mme La Posterolle; aussitôt, ces demoiselles accourraient voir leur cher petit père. Suivaient des recommandations hygiéniques, des conseils pour le frais du soir, la brume du jardin, l'emploi d'une certaine flanelle de mouflon avec l'adresse du fabricant.

« C'est très gentil, murmura de Fagan qui écoutait en caressant la blonde tête soyeuse du petit Maurice, très gentil, mais j'aurais eu le temps de mourir plusieurs fois sans les voir. »

Mme Hulin n'insista pas, de peur d'accroître une peine qu'elle sentait profonde, et, le laissant seul avec l'enfant, elle passa dans la pièce à côté, où des gestes énergiques d'Anthyme l'appelaient depuis un moment.

Mademoiselle était là, une longue fille sèche, à lunettes, qui demandait des nouvelles de M. de Fagan.

« De la part?... » interrogea Mme Hulin.

L'Anglaise répondit avec arrogance :

« De la part de ses filles.

— Elles sont donc à Paris?

— Probable... »

Pauline baissa la voix, craignant que le père entendît :

« M. de Fagan va mieux, mais, s'il apprenait

par d'autres que par elles que ses filles sont à Paris, il y aurait de quoi le tuer. Vous pouvez le dire à ces demoiselles. »

La gouvernante toisa Pauline Hulin, qui lui répondit d'un clair regard, et, faisant demi-tour sur ses souliers carrés, elle se retira sans un mot, sans un salut. . . . .
. . . .

Depuis trois jours, les La Posterolle étaient installés dans un *family* du Cours-la-Reine, en attendant le mariage de leur fille et la nomination du chef de famille au conseil d'État. La première pensée de Rose, sitôt débarquée, fut pour son père ; elle eût couru vers lui tout de suite avec Ninette, sans les objections de la mère, que cet empressement rendait jalouse. La maladie pouvait être contagieuse, surtout pour des personnes arrivées de loin, du bon air. Il faudrait voir, s'informer.

« Mais nous sommes informées, maman... Ça ne se gagne pas, une congestion pulmonaire. »

Alors Mme La Posterolle, pinçant majestueusement les lèvres, fit allusion à une certaine personne que ses filles seraient exposées à rencontrer chez M. de Fagan au mépris de toutes les convenances. Rose protesta :

« Mme Hulin ?... Oh ! c'est fini depuis longtemps... Je crois même qu'elle n'est plus à Paris. »

Pour s'en assurer, la mère envoya Mademoiselle boulevard Beauséjour; elle en revint si satisfaite que, de loin, sur le Cours-la-Reine, elle faisait des signes avec son ombrelle à ces dames, qui l'attendaient au balcon du *family*.

« Mme Hulin m'a reçue elle-même, » dit-elle en triomphant.

Et la mère :

« Je savais bien que ce n'était pas fini. »

La jeune fille, touchée au cœur, répondit d'un ton d'indifférence :

« Puisqu'il a cette dame pour le soigner, il n'a pas besoin de nous.

— D'autant qu'il va beaucoup mieux, » ajouta Mademoiselle.

Inquiète, Ninette demanda à sa sœur :

« Nous n'irons donc pas le voir?

— Toi, si tu veux... moi, non.

— Tu as tort... » fit la petite qui pensait à une foule d'intérêts dont la sœur aînée n'avait pas le moindre souci; mais elle ne parvint pas à changer sa résolution.

Des jours s'écoulèrent. Régis ne se levait pas encore; pourtant sa convalescence s'aidait de la douceur du printemps, de la force des premières sèves. Il commençait à recevoir quelques visites, assis sur son lit; mais, le docteur lui défendant de parler, il passait de longues journées en parties de dominos avec Maurice, ou bien à écouter de belles lectures que lui

faisait Pauline Hulin, dans le demi-jour de la chambre fraîche et reposée, lectures souvent accompagnées et rythmées du voluptueux rauquement de quelque ramier piétant sur le zinc de la fenêtre. Parfois, interrompant la partie ou la page commencée, le malade songeait tout haut, les sourcils froncés : « Enfin, qu'y a-t-il donc?... Pourquoi ne m'écrivent-elles plus? » Le souvenir de ses filles le torturait; mais quelques mots de son amie, de vagues explications qu'elle jetait un peu au hasard, dissipaient vite ses inquiétudes, moins par les prétextes qu'elle inventait que par la caresse de sa voix et de ses yeux au charme correspondant.

Depuis qu'ils se connaissaient, jamais il n'avait été à ce point séduit, envoûté, quoique Pauline ne fît rien pour cela, au contraire dégageant ses mains dès qu'il voulait les prendre, évitant leurs anciennes conversations sur la passion et le mariage, surtout la moindre allusion aux derniers événements, la mort d'Hulin, son voyage, toutes choses dont Régis s'inquiétait sans oser savoir.

Un jour cependant qu'ils étaient seuls, elle en train de broder près de la fenêtre ouverte, penchée à chaque instant sur le jardin que la joie de l'enfant remplissait de galopades et de cris, Fagan de son lit soupira :

« Ah! ce jardin... Quand je suis revenu de

Corse, quelle émotion de le retrouver désert! »

Et comme elle ne répondait pas :

« Pourquoi ne m'avoir pas prévenu, d'une ligne, d'un mot?

— J'étais partie si bouleversée... »

Mme Hulin parlait devant elle, sans détourner les yeux :

« Cette dépêche de mon beau-père m'avait tellement saisie : « Hulin va mourir, venez vite. » D'abord, je ne pouvais y croire, je pensais à quelque piège... Aussi, pendant que j'allais seule au Havre, Annette emmenait l'enfant chez elle, au fond des Vosges. Pourtant la dépêche n'avait pas menti, il était mort quand j'arrivai. »

Jamais encore elle n'en avait tant dit. Mais ce qu'il tenait surtout à apprendre, pourquoi son mari était revenu chez elle après l'horrible scène, voilà ce dont elle ne soufflait mot; et lui, traversé de soupçons, d'idées bizarres, se contentait de demander, embarrassé de sa question :

« Pourquoi s'est-il tué, savez-vous? »

Elle, avec effort :

« Non... Je ne sais pas... Peut-être las de cette vie de haine, de l'impasse où nous nous trouvions enfermés. Ah! le malheureux... »

Fagan murmura, les lèvres amincies :

« Comme vous en parlez avec pitié!... Est-ce donc que vous l'aimiez encore? »

Pauline, toujours sans le regarder :

« Croyez-vous qu'il serait mort si je l'avais encore aimé?... Non, non... mais le voir là, sur ce lit, la bouche toute noire de poudre, lorsque deux jours avant...

— Deux jours avant?... »

Sans finir sa phrase, elle s'était levée, penchée une minute vers les jeux du petit.

« Et le père, le pauvre père, dit-elle en se rasseyant, si vous l'aviez vu devant ce lit de mort, devant ce qui avait été son fils, vous vous seriez apitoyé autant que moi... Ces quelques jours au Havre, je les ai passés auprès de lui, sans le quitter, sans prendre même le temps d'une lettre. D'ailleurs je ne vous savais pas de retour; et puis... »

Elle regarda dehors encore une fois :

« Tiens, je ne vois plus Maurice... »

Un timbre sonna dans l'escalier, annonçant une visite pour Fagan. Mme Hulin, en pareil cas, passait dans une autre pièce, pour éviter tout commentaire sur la familiarité de sa présence; elle se préparait à disparaître, ramassant à la hâte les menus objets de sa corbeille, mais il lui fit signe : « Non, restez... » La conversation l'intéressait trop, il voulait aller jusqu'au bout.

Une porte qui bat, des pas légers qui se précipitent, et dans la chambre ouverte violemment Maurice annonce d'un cri de triomphe :

« Les voilà... voilà Rose et Ninette. »

Il les a vues, par le vitrage, sonner à la porte d'entrée; et tout heureux, autant pour son propre compte que de la joie qu'il apporte à Régis, l'enfant bat des mains, jette un baiser à sa mère et s'élance au-devant de Ninette, qui paraît la première, la tête haute, la voilette au menton, écartant le petit d'un geste indifférent et distrait.

« C'est nous, père. »

Elle s'est arrêtée au milieu de la pièce, dévisageant Mme Hulin comme si elle ne s'attendait pas à la trouver là.

« Mes filles!... mes filles!... » crie Fagan bouleversé, les bras ouverts.

Mais Rose, qui vient d'entrer, reste immobile, en arrêt comme sa sœur devant la même apparition. Il s'émeut :

« Eh bien, mes enfants? Qu'y a-t-il?

— Il y a, mon père, — c'est la grande Rose qui parle, une main sur l'épaule de la petite sœur, l'autre tendue d'un geste de mélodrame, vibrant et convenu comme le tremolo de sa voix, — il y a que nous ne resterons pas une minute de plus ici, Ninette et moi, si tu n'ordonnes pas à cette femme de sortir. »

Prenant son petit garçon déjà réfugié dans ses jupes, Pauline Hulin allait l'emmener, mais Fagan la retint vivement par le bras, et dressé sur son lit :

« Sortir, vous, la dévouée, l'infatigable, vous

qui m'avez soigné, sauvé, quand j'étais abandonné de tous!... C'est elles qui s'en iront plutôt, les mauvaises filles, elles qui m'auraient laissé mourir sans un mot, sans un regard... »

Pauline essaya de l'interrompre :

« Oui, je sais, vous les défendez toujours... L'âge, la faiblesse, les conseils de ces gueuses là-bas... Je l'ai cru longtemps, mais c'est fini... De méchantes filles, je vous dis, des filles sans pitié. Ah! ce qu'elles m'ont fait... Les tas de coups de couteau que j'ai reçus d'elles, en plein cœur!... »

Puis brusquement redevenu tendre, l'expression de ses yeux, de sa voix, transformée :

« Rose, ma grande, je t'en prie, demande pardon à l'honnête femme que tu viens d'outrager si injustement... Fais cela, ma Rose... »

Mme Hulin protesta dignement, fièrement. Mais lui :

« Si, si, il faut, je veux... Ce sont mes enfants, elles doivent m'obéir. Tu entends, Rose... Ninette, je t'ordonne... »

L'hésitation de l'aînée se devinait à l'oscillation de son long corps frêle; mais la jalousie l'emporta :

« Non, pas cela... Jamais.

— Et toi, Ninette, ma chérie?...

— Oh! moi, comme ma sœur. »

Alors il éclata :

« Allez-vous-en, méchantes, ingrates... Al-

lez-vous-en, vilaines filles... Que je ne vous revoie plus jamais... Je suis divorcé d'avec ma femme, je le serai aussi d'avec mes enfants. Dites-le bien à votre mère... Jamais plus... vous entendez... jamais plus... »

Sa figure se ravinait de grandes rides, sa parole devenait rauque, et retombant épuisé sur l'oreiller, la main de Pauline toujours dans les siennes, il râla encore deux ou trois « Jamais plus, » pendant que Rose sortait en sanglotant, suivie de Ninette, les yeux secs, la mine révoltée.

X

Avenue de l'Observatoire, tout au fond, sous les marronniers en dôme d'épaisses verdures, un après-midi de juin, Mme La Posterolle battait d'un talon nerveux l'asphalte espacé de bancs où traînaient des loques désœuvrées, des songeries patibulaires. En mauve toute, depuis les bas jusqu'à l'ombrelle, et sur ce mauve le blanc poudré de sa perruque d'aïeule, la dame paraissait peu sensible au flatteur étonnement du rapin ou de l'étudiant qui, avant d'entrer chez le maître d'armes voisin, se retournait pour voir cette vieille personne aux yeux d'une jeunesse si provocante, à la démarche autoritaire et solide d'un commandant de bord sur sa passerelle. A chaque instant elle regardait l'heure à la montre microscopique épanouie dans le cuir de son bra-

celet et, rageuse, mâchonnait : « Cinq heures... cinq heures dix... cinq heures vingt... » se demandant combien elle allait encore attendre, quand Fagan se montra au bout de l'avenue, du pas lent et vacillant des premières sorties.

Comme il refusait obstinément de voir ses filles depuis l'éclat de leur visite, son ex-épouse avait obtenu de lui ce rendez-vous pour régler certains détails du mariage de Rose; et Pauline Hulin, toujours bonne et raisonnable, cherchant à le rapprocher de ses enfants, s'était décidée à l'accompagner jusqu'au Luxembourg, où Maurice et elle l'attendaient.

Du plus loin que Mme La Posterollé l'aperçut, maigri et pâle, sa fine moustache blonde presque toute blanchie, elle accourut au-devant de lui, soulignant d'un petit rire la cruauté de sa pensée : « Vanné, mon ancien mari, » et tout de même l'abordant avec des mines d'intérêt, ses chatteries doucereuses et frôleuses. Lui, songeant à ses abominables trahisons, jusqu'à la dernière, la plus cruelle, la brisure avec ses filles, il se sentait du mépris, de la colère, et aussi — parce qu'il était faible — de la crainte, comme en face du mauvais génie de son existence, quelque maléficieux kobold niché dans le fond de cette sombre allée d'arbres.

« Bien cela, d'être venu... » commença-t-elle, marchant près de lui, son pas mesuré sur le sien.

Ne pouvant aller chez Fagan par convenance, ni Fagan chez elle, elle avait songé à leur vieille avenue pour régler des intérêts communs.

Il l'interrompit vivement :

« Pourquoi ne pas vous adresser à mon notaire? Tout est entendu avec lui.

— Et j'ai bien reconnu là le gentilhomme que vous êtes... »

Mais ce n'était pas seulement d'argent qu'il s'agissait, surtout de savoir comment ordonner le repas, le défilé, et où se signerait le contrat... Chez lui? chez elle? mêmes inconvénients des deux côtés. C'est pourquoi elle avait pensé aux Rémory, les parents du jeune homme. Cela lui convenait? bon... Autre chose, maintenant. Le mariage — bien entendu un mariage religieux — aurait lieu à la Madeleine. Rose, par-dessus tout, désirait entrer à l'église au bras de son père.

« Elle sait ce qu'elle doit faire pour cela... » dit Fagan subitement en arrêt, le geste dictant et commandant.

Les yeux de la dame clignèrent :

« Une petite lettre d'excuse à Mme Hulin, je suppose?

— Absolument.

— Oh! elle se décidera volontiers. On y tient tant à ce bras de père célèbre... »

Ceci bien appuyé pour faire entendre que c'était une question de vanité et non d'affection.

Elle ajouta en souriant :

« Moins favorisée que ma fille, je donnerai le bras au président Rémory.

— Ainsi nous serons là tous les deux? demanda Fagan stupéfait.

— Dame! puisque nous marions notre enfant... »

Ils marchèrent un instant sans parler, puis il murmura :

« Bizarre, tout de même... Et votre mari, et La Posterolle? »

Son intonation restait ironique.

« Justement. La Posterolle... Je voulais vous en parler... Bien difficile de l'exclure... mon mari... le beau-père de Rose... et puis c'est lui qui a fait le mariage. Avant d'entrer dans la magistrature, Gaston Rémory était attaché à son cabinet... Ne trouvez-vous pas qu'il doit figurer dans le cortège?

— Je n'y vois aucun inconvénient... »

Et, plongé tout à coup dans des réflexions infinies, Fagan la laissa ramager à côté de lui, agiter ses bracelets, son ombrelle, en célébrant la famille Rémory, le président, la présidente et ce délicieux Saint-Cyrien rôdant autour de Ninette :

« Encore un mariage qui chauffe, mon cher ami; une occasion de nouveaux rendez-vous sous nos grands arbres... Je les aime, moi, ces grands arbres... et vous? »

Il ne répondit pas, rêvant aux choses qu'elle évoquait, une succession sans fin de ces lugubre rencontres, et tout au bout de ces larges allées son ancienne femme, chaque fois vieillie et transformée, de plus en plus chevrotante et méchante. Elle le réveilla par cette demande à l'improviste :

« Et vous, mon petit Fagan, quand comptez-vous vous marier ? Plus rien ne s'y oppose, j'imagine, à présent que M. Hulin est mort. »

Il tressaillit, la scruta jusqu'au fond :

« Ah ! vous savez donc ?

— Bien des choses que vous ignorez, je parie. »

Au frisson de sa bouche, à son regard en coin, il comprit qu'elle allait lui faire du mal, beaucoup de mal. Mais une curiosité mauvaise l'excitait.

« Quoi, voyons... Qu'est-ce que j'ignore ?

— Mais par exemple pourquoi le mari de cette belle Pauline s'est tué... Je suis sûre que vous ne vous en doutez pas... Eh bien, il s'est tué — ce sont ses expressions mêmes dans une lettre d'adieu à un ami — parce qu'il ne pouvait survivre à un bonheur sans lendemain... Avez-vous compris ?... Non, n'est-ce pas ? »

Si bien compris ou cru comprendre, le malheureux Fagan, que pris d'une subite faiblesse il s'assit sur le prochain banc.

« C'est tout naturel... une première sortie...

On a les jambes un peu molles... » faisait Mme La Posterolle empressée; puis répondant au geste de Fagan qui lui montrait une place à son côté : « Non, merci, je préfère... » dit la Parisienne d'une petite moue dégoûtée.

Et debout, s'équilibrant à son élégante ombrelle, avec un balancement de tout le corps, elle continua :

« Alors, voici... Le moment approchait, comme vous savez, où l'enfant devait passer de par la loi dans les pattes brutales du mari, au grand désespoir de la mère. Subitement Hulin, plus que jamais épris, se présente chez sa femme, ceci pendant votre voyage en Corse, et... je vous répète à peu près ses paroles : « Si vous « consentez à ce que je désire, ma chère, je « m'embarque, vous n'entendez plus parler de « moi; en outre, je renonce par un acte laissé « entre vos mains à tous mes droits légaux sur « notre enfant. »

Fagan bondit :

« Mais c'est absurde... Un acte pareil est sans valeur. Pas un tribunal au monde...

— Je sais, je sais... mais Mme Hulin ne savait pas, ni son mari non plus, problablement. Je tiens du conseiller de Malville... Bon! voilà que je livre mon auteur; après tout, l'histoire n'en aura que plus d'authenticité... Malville donc me disait que ces sortes d'engagements, ces conventions à l'amiable se passent entre

gens du monde aussi fréquemment qu'entre paysans, et qu'en définitive, dans ce pays où personne n'est censé ignorer la loi, bien peu en connaissent le premier mot. Pour en revenir à nos Hulin, la malheureuse, s'épouvantant à l'idée de n'avoir plus son fils, consentit à ce que cet homme lui demandait, ses droits de mari pour une nuit, et sacrifia la femme à la mère. C'est dur, mais avouez que les détails de cette nuit seraient intéressants pour des casuistes. Horreur de son mari, sans aucun doute. Seulement, ce n'était plus son mari... séparés de corps et de biens... elle-même vivait comme une veuve depuis quatre ou cinq ans... de plus, elle arrivait à l'âge où la femme de nos pays comprend l'amour et ne fait pas que le subir... »

Oh! l'empoisonneuse! avec quel art son venin se distillait; et comme elle en suivait les effets incisifs sur ce visage creusé, pâli, qui à tout autre eût inspiré de la pitié!

« Aussi, voyez, sa nuit lui a semblé si belle, à ce mari en bonne fortune, que, retourné au Havre, il n'a pas eu le courage de s'embarquer, préférant mourir que survivre à cette joie sans lendemain, ainsi que le dit sa lettre à Malville. »

Fagan s'était dressé, grondant entre ses dents serrées :

« C'est égal, pour un dépositaire de su-

prêmes confidences, je le retiens, votre Malville.

— Ça oui, dit-elle avec son mauvais rire... On n'a qu'à lui jouer du Wagner, il se livre du haut en bas. »

Quelques pas en silence, l'un contre l'autre; enfin, le voyant songeur :

« Allons, il faut se séparer. »

Elle lui prit la main :

« Les petites sont là, tout près; vous ne voulez pas les voir? »

Il hésita, et d'un ton de colère :

« Non... un autre jour.

— Parfait... A bientôt, mon petit Fagan. »

Elle le quitta dans l'encombrement du carrefour, gagna légère et joyeuse le coin du boulevard de Port-Royal où l'attendait un grand landau découvert, fleuri d'ombrelles éclatantes.

« Toute seule? questionna Rose désappointée de ne pas voir son père.

— N'importe! tout est convenu... » répondit Mme La Posterolle du bout des lèvres.

Elle prenait la large main en battoir que lui tendait Mademoiselle pour remonter :

« Ah! le brave garçon, il n'a pas de rancune... il signe au contrat, il vient à la noce...

— Et ma dot, dit Ninette, a-t-on parlé de ma dot?

— Entendu... Mais, ce qui vaut mieux que

tout, je lui ai rendu, je crois bien, son mariage impossible avec Mme Hulin. »

La petite eut un rire clair sous sa voilette :

« Oh ! alors, si la concurrence est par terre... »

Et, pendant que le landau s'ébranlait, Rose, sans prétexte à présent pour sa jalousie, murmurait, abandonnant sa longue taille :

« Ce pauvre papa !... »

Lui, pendant ce temps, par les squares fleuris et verts où le couchant promenait comme un grand réseau de lumière blonde, allait retrouver Mme Hulin et son enfant au Luxembourg. En marchant, les yeux vers la haute grille du jardin allongeant ses barreaux en longues ombres violettes indéfiniment, il songeait à l'amie qui l'attendait derrière cette barrière si largement tendue, mais illusoire, un peu l'image des obstacles de leur destinée à tous deux. Il s'expliquait maintenant par quels scrupules cette charmante et délicate Pauline, qui paraissait l'aimer alors qu'elle n'était pas libre, se refusait brusquement une fois veuve et maîtresse de sa volonté. Scrupules exagérés, sans doute, qu'il saurait dissiper avec le temps et l'assiduité de son amour.

Là-dessus, il se hâtait, en rayonnant, aspirait de tous ses sens subtils de convalescent cette journée tiède, les parfums variés des parterres, rafraîchis de légers panaches d'arrosage

qui retombaient avec des bruits de source. Mais, deux pas plus loin, des phrases de Mme La Posterolle lui revenaient. Le poison opérait, passait d'une veine à l'autre... Une nuit, toute une nuit aux bras de cet homme! Sûrement ç'avait dû être un sacrifice puisqu'elle l'aimait, lui, Fagan. Elle l'aimait, c'était visible. En se donnant à un autre, elle mentait donc, de toute son âme, de toute sa personne; et cela volontairement, puisque l'homme n'avait plus aucun droit sur elle, que de fait, depuis des années, il n'était plus son mari...

Plus son mari!... Rien qu'avec ces trois mots, que cette gueuse là-bas venait de lui injecter sous l'épiderme, comme elle avait trouvé moyen de le faire souffrir!... Plus son mari, c'est-à-dire plus celui qui lui répugnait, qui révoltait en elle cœur et chair. Du nouveau, de l'inconnu dans ce lit d'austère veuvage, et, selon la judicieuse remarque de Mme La Posterolle, juste à l'âge où la femme de nos contrées...

Oh! les grands yeux bleus pâmés sous les caresses d'un autre, les blanches épaules d'un grain si pur frissonnantes et comme moirées par le désir, — malgré lui, il se représentait cela, il se le représenterait toujours. Et son amie le savait bien; elle savait que s'ils se mariaient cette hantise douloureuse les poursuivrait tous deux, gênerait, souillerait leur bonheur. Oui,

c'est Pauline qui avait raison, et maintenant il partageait tous ses scrupules.

Pourtant il hésitait encore à s'en expliquer avec elle... Car enfin ce sentiment pouvait se modifier dans leurs deux âmes, s'atténuer au courant des jours, au contact assidu de leur tendresse; qui sait même si, par une belle journée de renouveau comme celle-ci, la passion victorieuse n'emporterait pas tout, n'effacerait pas tout, d'un grand élan de flamme saine et réparatrice!...

Il arrivait à la porte du Luxembourg, où l'avait amené lentement sa discutante et cruelle songerie. Avant d'entrer, il se retourna, et le poing tendu vers les allées de l'avenue, dont la sombre verdure laissait vaguement deviner les sveltes et voluptueuses figures de Carpeaux tenant le monde à bras levé et résumant à elles quatre toute l'embûche féminine de la terre :

« Vermine, va!... gronda le pauvre Fagan, tu t'y entends à faire saigner la chair de l'homme... »

Une petite main de garçonnet glissée dans la sienne l'entraîna vers le jardin, comme si son amie, du banc très lointain où elle était assise, avait deviné ce qu'il souffrait et lui envoyait Maurice pour l'arracher à la cruauté de ses réflexions.

« Dieu! que vous êtes pâle, » lui dit Mme Hu-

lin quand il arriva près d'elle; et, tout en s'informant s'il n'avait pas eu froid, sa voix trahissait une inquiétude inexprimée, cette peur instinctive de la femme devant un danger qu'on lui cache et qu'elle devine. Qu'était-ce? Que venait-il d'apprendre qui lui torturait les traits à ce point?

« Si vous vous asseyiez un moment... peut-être n'est-ce qu'un peu de fatigue.

— Marchons, au contraire. J'ai besoin de sentir votre bras sous le mien. »

Il s'aperçut qu'elle tremblait, aussi mal à l'aise et troublée que lui. Fallait-il, malgré sa résolution de tout à l'heure, s'expliquer franchement et tout de suite, délier cette incertitude qui leur étreignait le cœur?... L'enfant courant devant eux, ils avaient suivi machinalement la terrasse de gauche; celle de droite, à cette heure, débordant de promeneurs jusque sur les balustres, à cause de la musique dont les accords leur arrivaient, brisés, entrecoupés, à travers les feuilles, avec les cris aigus des enfants, des hirondelles, cette vie frénétique et tourbillonnante des petits qui s'exaspère à mesure que la lumière s'en va. Et la promenade lui semblait si douce dans l'accalmie de cette fin de jour, la femme à côté de lui si fraîche sous son deuil, le teint limpide comme celui de son enfant, que Fagan n'eut pas le courage de troubler ces harmonies reposantes et se con-

tenta de raconter l'entrevue, ce qui regardait du moins le mariage de sa fille.

« Ah! mon amie, comme vous aviez raison!... Quel méli-mélo que le divorce, et les bizarres combinaisons qu'il amène!... Rose se mariera dans quelques jours, et son mariage est tout ce qu'il y a de plus régulier, mais, ses parents étant divorcés, voici l'étrange spectacle que la noce présentera... »

Il s'amusait à détailler le cortège : lui en tête, le père menant la mariée... Derrière eux Mme La Posterolle, la maman, mais ne portant plus le même nom que sa fille... Enfin La Posterolle, l'homme de toutes les convenances, figurant aussi dans le défilé et s'y trouvant très bien à sa place.

« Vous représentez-vous ça montant l'interminable escalier de la Madeleine, l'entrée de ça par le grand portail, et toutes les flammes des cierges, toutes les ondes de l'orgue pour accueillir cette cacophonie... Ah! si Paris savait rire encore... »

Lui, Fagan, ne riait pas, blessé dans son amour paternel, ses filles définitivement perdues. Et, comme Pauline essayait de protester une fois de plus en leur faveur, Régis eut un sourire rapide et grimaçant, désillusionné jusqu'aux larmes :

« Non, mon amie, vous vous trompez : mes enfants ne sont plus à moi; cette méchante

femme les a accaparées. Mon avocat me l'avait bien prédit. Ç'a été un travail de fourmi, de taret, lentement, par petits coups et jour à jour... Et dire que jusqu'à la fin de ma vie je suis lié à cette créature, qu'elle ne me lâchera jamais! Après le mariage de Rose, nous nous retrouverons au mariage de Ninette; plus tard, devenus grands-parents, nous nous rencontrerons à des baptêmes. Je l'aurai pour commère, vous verrez, une commère qui apprendra à mes petits-enfants à me détester, ainsi qu'elle l'a appris à mes filles... Ah! le divorce, ce tranchement du lien, que je célébrais comme une délivrance, vous rappelez-vous... dont j'étais si joyeux, si fier... Mais, quand on a des enfants, le divorce n'est même pas une solution. »

Mme Hulin secoua doucement la tête :

« Avec des enfants, la séparation ne vaut guère mieux... Elle n'est qu'apparente, fictive... L'enfant reste toujours entre le père et la mère. »

Ce fut exprimé de cette voix profonde, sombrée, dont elle confessait ses vrais chagrins; car son timbre habituel était de cristal vibrant et limpide comme tout son être.

« Alors, quoi?... que faire? » murmura Fagan.

Après un long silence où mouraient les dernières mesures d'une marche de *Lohengrin*, il acheva tout haut le muet conciliabule de leurs deux pensées :

« Oui, l'intégrité du mariage, tout le bonheur serait là... Se dire en choisissant sa femme : Quand je mourrai, voici l'épaule où j'appuierai ma tête pour dormir, les lèvres qui fermeront mes yeux. Aussi je veux cette épaule très douce, très pure, ces lèvres fraîches et rien que pour moi... C'est ainsi que j'avais compris le mariage. »

Pauline soupira tristement. Ce fut sa seule réponse, conforme et approbative.

Ils venaient de descendre le large perron arrondi de la terrasse, erraient autour du grand bassin, tout frissonnant sous le ciel rose et l'angoisse du soir qui tombait. Ce frisson les gagnait, jusqu'à l'enfant qui ne courait plus, serré dans la robe noire de sa mère.

« Si nous rentrions, dit-elle au bout d'un instant... En voilà bien long pour une première journée dehors...

— Eh bien! rentrons... » fit Régis sur le même ton découragé.

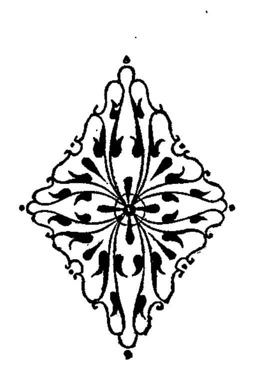
A la sortie, dans le bruissement de la foule qui s'écoulait, il cherchait une voiture, quand, à quelques pas plus loin, il aperçut Mme La Posterolle et ses filles, qui s'étaient sans doute attardées à la musique et remontaient dans leur landau. Les toilettes claquantes de ces dames, l'équipage un peu voyant, rassemblaient des curieux dont Rose et Ninette paraissaient très fières.

« Écartons-nous... » dit tout bas Fagan à sa compagne...

Avoir ses chéries, là, tout près de lui, brillantes et pimpantes, et ne pouvoir les embrasser, cela lui faisait trop de mal ! Et c'était bien une victime du divorce, ce pauvre homme, regardant ses filles, leur mère, sa vraie famille, s'éloigner à toute vitesse dans ce landau plein de rires et de rubans clairs, tandis qu'il restait au bord du trottoir, incertain et vague dans la nuit presque venue, avec cette femme et cet enfant, dont le grand deuil, qu'il accompagnait mais ne partageait pas, disait assez combien ils étaient, combien ils demeureraient probablement toujours étrangers les uns aux autres.

31 décembre 1891.





Le Trésor d'Arlatan

Au cher souvenir de Timoléon Ambroy.

A. D.

ÉPIGRAPHE

I

EN CAMARGUE

Coumo fai bon quand lou mistrau
Pico la porto emé si bano
Estre soulet dins la cabano,
Tout soulet coumo un mas de Crau;

E vèire pèr un pichot trau,
Alin bèn liuen, dins lis engano,
Lusi la palun de Girau;

E rèn ausi que lou mistrau
Picant la porto emé si bano,
Enterin pièi quauqui campano
Di rosso de la Tour-dóu-Brau.

Comme il fait bon quand le mistral — pique la porte avec ses cornes — être tout seul dans la cabane, — tout seul comme une ferme de Crau;

Et voir par un petit trou, — là-bas, bien loin dans les salicornes, — luire le marais de Giraud;

Et ne rien entendre que le mistral — piquant la porte avec ses cornes, — puis entre temps quelques sonnailles — des cavales de la Tour-du-Brau.



Le Trésor d'Arlatan

I

Monsieur Henri Danjou,
Paris.

Au reçu de votre lettre, mon cher enfant, le vieux Tim a flambé de joie comme un feu de la Saint-Jean. Oui, si ce que vous dites est vrai, si sérieusement vous voulez en finir avec Madeleine Ogé, vite, votre malle, et arrivez-moi ; j'ai ce qu'il vous faut. Non pas ici dans les pins de Montmajour. Pour l'expérience que vous tentez, l'endroit n'est pas assez sau-

vage; je reçois des revues, des journaux où vous trouveriez le nom de votre diva et le détail de ses prouesses, sans compter qu'elle adore le Midi et serait bien capable, vous devinant à Montmajour, de venir jouer *Madame Camargo* ou *la Périchole* au théâtre d'Arles, comme il y a dix ans. De Montmajour, quand le ciel est clair, nous entendons chanter les filles d'Arles. La voix de Madeleine vous arriverait encore plus sûrement, mon pauvre Franciot*, et vous seriez rebouclé tout de suite. Aussi, le refuge que je vous offre est-il un coin bien autrement perdu et loin de tout, où les périodiques n'arrivent pas, où il n'y a pas de vitrine pour les photographies des jolies actrices, et dont voici le très exact itinéraire :

Arrivé en Arles par le train de Paris, le train de nuit, vous gagnez le quai du Rhône, seul vivant à cette heure matinale. Le bateau à vapeur qui fait le service de la Camargue chauffe au bas des marches. Six heures, on embarque. Avec la triple vitesse du courant, de l'hélice et du mistral, se déroulent les deux rivages. A gauche, la Crau, une plaine aride, pétrée; en face, la Camargue, prolongeant jusqu'à la mer son immense delta de moissons, d'herbe courte et de marécages. De temps en

* Franciot, Franciman, dénomination provençale du Français du Nord.

temps, sur bâbord ou tribord, vers Empire ou vers Royaume, pour parler comme nos mariniers du Rhône, le bateau s'arrête à quelque ponton, débarque des tâcherons chargés d'outils, des filles de journée, le panier au bras, sous leurs longues mantes brunes. A la quatrième ou cinquième escale en rive de Camargue, quand vous entendrez appeler le mas de Giraud, descendez.

Devant la vieille ferme provençale des marquis de Barbentane, avec son large banc de pierre et son auvent de cannes sèches, la carriole de Charlon vous attendra. Vous vous rappelez Charlon, le fils aîné de Mitifio, notre vieux garde de Montmajour, qui vous a mis en main votre première carabine? Aujourd'hui, Mitifio, rongé de rhumatismes comme son maître, ne peut plus entrer dans ses houseaux sans d'horrifiques grimaces; et c'est à son fils que j'ai confié la garde de ces giboyeux étangs de Camargue, dont je vous ai souvent parlé. Charlon, prévenu de votre arrivée, doit vous conduire à la Cabane, notre rendez-vous de chasse, et vous installer. Logé à deux ou trois cents mètres de vous, il sera jour et nuit à vos ordres et fournira votre table de gibier et de poisson, que la belle Naïs vous cuisinera à la camarguaise.

Cette Naïs, devenue la femme de Charlon, vous l'avez fait danser à votre dernier voyage à

Montmajour, il y a cinq ou six ans : c'est la fille d'un de nos ménagers en terre de Crau, et je me souviens de vos cris d'admiration, un dimanche de ferrade, de course de taureaux, en la voyant arriver à cheval dans le rond, les fers au poing, ses beaux cheveux roux tordus sous sa petite coiffe d'Arles. Vous serez sans doute bien aise de la revoir. A part le ménage Charlon, pas un voisin, pas une âme; il y a bien un gardien de chevaux, logé vers l'étang du Vacarès, mais le Vacarès est à une bonne lieue de la Cabane, et d'ailleurs, chez ce gardien, pas plus que près de Naïs et de Charlon, vous n'entendrez jamais prononcer le nom de Madeleine, personne ne vous parlera d'elle, rien ne vous rappellera son image. Moi-même, je n'irai vous voir que si vous me faites signe; il faut que l'expérimentation soit complète.

Entre nous, mon cher petit, je n'ai qu'une demi-confiance dans ce traitement par la solitude et l'oubli. N'est-ce pas au désert que Jésus fut le plus violemment tenté et tourmenté? Aussi, munissez-vous, même là-bas, de vouloir et de fermeté; et, si vous sentez venir le péril, faites comme les bœufs en Camargue, les jours d'ouragan. Ils se serrent entre eux, toutes les têtes baissées et tournées du côté de la bise. Nos bergers provençaux appellent cette manœuvre : *vira la bano au gisclo*, tourner la

corne *au gicle*, à l'embrun. Je vous la recommande, la manœuvre.

T. DE LOGERET.

Avis. — On manque de tout, à la Cabane. Un cornet de poivre à se procurer est une aussi grosse affaire que pour Robinson Crusoé un voyage à son navire. Apportez bougies, sucre, thé, café, conserves; et pardon pour ces détails bourgeois en si grave et sentimentale occurrence.

II

A la porte du mas de Giraud, l'homme attendait avec sa carriole. Danjou eut quelque peine à reconnaître le fils de Mitifio dans cette figure en lame de sabre, ces traits creusés, vieillis.

« Tu as été malade, Charlon? lui demandait-il pendant qu'ils marchaient tous deux derrière la carriole aux bagages et s'enfonçaient dans le bas pays.

— Malade, moi?... Jamais, monsieur Henri. Seulement, chaque année, aux grosses chaleurs, tous ces clars *, toutes ces roubines ** que vous voyez frétiller et reluire comme de l'argent-vif, tout ça devient de la vraie pourriture,

* Étangs.
** Canaux d'irrigation.

et, rien que pour tirer un halbran, on est sûr de rentrer avec la fièvre. C'est ça qui vous travaille la peau ! »

Ici, Charlon cligna vers l'élégant Franciot à barbe de reître son petit œil jaune de trappeur fait aux affûts de terre et d'eau :

« Mais, vous-même, monsieur Henri, il me semble que vos joues ont coulé... Pourtant, vous n'avez pas nos fièvres de marécage, à Paris.

— Si fait... et des fièvres très mauvaises ; je viens en Camargue pour essayer de m'en guérir. »

Danjou avait parlé sérieusement. Le paysan lui répondit sur le même ton de gravité :

« C'est vrai que, dans cette saison, notre pays est tout ce qu'il y a de plus sain. »

Les terres du mas de Giraud dépassées depuis un moment, ils arrivaient en pleine Camargue sauvage. C'était une ligne uniforme, indéfiniment prolongée, coupée d'étangs et de canaux, étincelants dans la blondeur des salicornes. Pas d'arbres hauts ; des bouquets de tamaris et de roseaux, comme des îlots sur une mer calme. Çà et là des parcs de bestiaux étendant leurs toits bas presque au ras de terre ; des troupeaux dispersés, couchés dans l'herbe saline, ou cheminant serrés autour de la grande roulière du berger.

Pour animer le décor, la lumière d'une belle

journée d'hiver méridional, le mistral qui soufflait de haut, fouettant et brisant un large soleil rouge, faisant courir de longues ombres sur un ciel bleu admirable.

« Et ta femme, la belle Naïs? tu ne m'en parles pas, Charlon?... »

Sous son feutre sans couleur déformé par tous les temps, le garde fronça d'épais sourcils :

« C'est celle-là que les fièvres ont changée. Elle les a autant dire d'un bout de l'année à l'autre... Ainsi, en plein hiver comme nous sommes, hier matin son accès l'a reprise, et depuis deux jours elle ne fait que grelotter... cla... cla... Ah! la belle Naïs, que vous avez fait danser tout un soir, à la vote de Montmajour; celle qui s'en croyait tant, de tourner à votre bras et d'entendre dire autour d'elle : « *Vé*, comme ils sont galants... » celle-là, ma pauvre femme ne lui semble plus guère, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Je l'aime mieux moins belle et toute pour moi seul. »

Ce fut dit d'un accent de sincérité et de colère dont le Franciot resta saisi :

« Tu es jaloux, Charlon? »

Et avec ce besoin si humain de tout ramener à nos propres misères :

« Que serais-tu devenu, alors, si tu avais pour femme une actrice, une chanteuse, obligée de se déshabiller tous les soirs pour le public, de montrer ses bras, ses épaules?... »

Les prunelles du garde étincelèrent :

« Ce n'est pas des métiers pour nos femmes, ça, monsieur Henri ; je ne saurais donc quoi vous en dire. Seulement je me rappelle qu'un soir, en Arles, je suis entré dans un café chantant où il y avait une de ces dames du théâtre, tirant un peu vers Naïs comme ressemblance. Un moment, elle a fait la quête après avoir chanté, et de la voir passer contre ma veste rude, avec toute sa peau qui luisait sous les lumières, l'idée que ça pouvait être ma femme m'a traversé, en même temps qu'une envie de pleurer, de crier, quelque chose que je ne peux pas rendre... J'ai été obligé de sortir, je crois que je l'aurais étranglée. »

Il y eut un instant de silence.

Danjou, songeant à la belle impudeur de certaines femmes de théâtre, revoyait la loge de Madeleine, aux Délassements, l'actrice se déshabillant à l'entr'acte devant n'importe quel petit scribouillon qu'elle appelait « mon auteur », pendant que l'amant se dévorait, obligé de sourire, de passer des épingles à l'habilleuse avec des mains pleines de rage jalouse et d'envie de massacrer.

On arrivait à la Cabane, heureusement ; et l'installation, le déjeuner rustique devant un grand feu clair de pieds de vigne et de tamaris, rejetaient bien loin toutes ces infamies. Tandis que Charlon, lambin à table comme tous les

paysans, finissait d'émietter son fromage de *cacha* à la pointe du couteau, Henri Danjou inspectait ce singulier pavillon de chasse, type de la maison camarguaise, qui allait lui servir de sanatorium. L'unique pièce, vaste, haute, sans fenêtre, au toit, aux murs de roseaux desséchés et jaunis, prenait jour sur l'immense plaine par une porte vitrée qu'on fermait le soir, avec de grands volets. Tout le long des murs crépis, blanchis à la chaux, pendaient des fusils, des carniers, des bottes de marais. Sur la haute cheminée de campagne, où s'accrochait le *caleil*, la petite lampe de cuivre à forme antique, quelques volumes dépareillés de la bibliothèque néo-provençale traînaient parmi de vieilles pipes et des paquets de férigoule desséchée, *Mireille* et *les Iles d'or*, de Mistral, *la Grenade entr'ouverte*, d'Aubanel, *la Farandole*, d'Anselme Mathieu, *les Margueridettes*, de Roumanille. Au milieu de la pièce, un mât, un vrai mât, planté au sol, montait jusqu'au toit en pointe auquel il servait d'appui ; et, dans le fond, deux grands lits-berceaux étaient alignés contre le mur, abrités d'un rideau d'indienne bleue.

En face de la Cabane s'entrevoyait la maison du garde, derrière un bouquet de roseaux d'Espagne. Un peu de fumée montait du toit, juste à ce moment.

« C'est Naïs qui est en train de se faire une

eau bouillie, pecaïre! » soupira Charlon, la bouche pleine, dans un apitoiement égoïste e naïf.

Danjou demanda :

« Mais, puisqu'elle est malade, qui donc nous avait dressé ce joli couvert?

— La petite, pardi!... celle qui vous servira votre dîner ce soir.

— Quelle petite?

— Zia, la sœur de Naïs, qui est venue passer quelque temps avec nous. C'est vif, c'est avenant, ça vous a déjà un biais de ménagère. Dommage qu'elle va retourner chez les grands-parents, pour faire son *bon jour*, sa première communion, comme vous dites dans le Nord. »

Voyant que le Franciot, l'inventaire fait de l'habitacle, s'apprêtait à sortir, il se leva vivement, prêt à le suivre, selon les ordres du maître. Mais Danjou ne voulut pas :

« Merci, merci, Charlon... Va plutôt remiser ton cheval qui s'ennuie, depuis une heure, à brouter l'herbe devant la porte. Moi, je file, jusqu'à ce soir. »

A perte de vue, autour de la Cabane, s'étalait un gramen ras et fin, criblé de petites fleurs d'hiver, qu'on ne rencontre qu'en Camargue, et dont quelques-unes, comme les saladelles, changent de couleur à chaque saison. Après une heure de marche sur ce gazon velouté, élastique, où de rares arbustes, apparus

de loin en loin, gardaient l'empreinte du mistral et restaient tordus, couchés vers le sud, dans l'attitude d'une fuite perpétuelle, le Parisien se trouva devant l'étang du Vacarès, deux lieues d'eau, sans une barque, sans une voile, deux lieues de vagues rayonnantes et d'un doux clapotis attirant des bandes de macreuses, de hérons, des flamants aux ailes roses, parfois même des ibis, de vrais ibis d'Égypte, bien chez eux dans ce soleil splendide et ce paysage muet. Surtout, ce qui se dégageait pour lui de cette solitude, c'était une impression d'apaisement, de sécurité, qu'il éprouvait pour la première fois depuis son départ de Paris.

Ah! la joie d'oublier, de ne plus penser, du moins ne plus penser à cette femme, ne plus se dire : « Cinq heures, la répétition est finie. Va-t-elle revenir tout droit du théâtre, ou si elle s'arrêtera au Suède, avec ses hideux cabots? » Comme tout cela lui semblait loin, en ce moment; comme il se sentait abrité, défendu par cet espace infini d'horizons bleus et de ciel ouvert!

A mesure que le soleil descendait lentement sur l'eau, le vent s'apaisait. On n'entendait que le léger déferlis des vagues et la voix d'un gardien de chevaux rappelant son troupeau dispersé au bord de l'étang : « Lucifer!... l'Estelle!... l'Esterel!... » A l'appel de son nom, chaque bête accourait, la crinière au vent, et

venait manger l'avoine dans la main du gaucho, qui, descendu de cheval, sa veste de futaine sur l'épaule, de grands houseaux montant pardessus le genoux, s'accotait à la lourde selle en lisant un petit livre à couverture rose. C'était si beau, sous le soleil tombant, toutes ces crinières envolées et le geste majestueusement distrait de ce gardien distribuant l'avoine qu'il tirait d'une cartouchière de cuir, sans se détourner de sa lecture !

Danjou s'approcha, curieux, de l'homme et de son livre :

« Ce que vous lisez là doit être bien intéressant. »

Une tête assyrienne, aux grands traits corrects, à la barbe longue et grisonnante sur un teint de vieil ivoire tout carrelé de petites rides, se releva et prononça d'une voix rauque, d'un ton satisfait, zézayant entre des dents blanches et luisantes comme des amandes :

« Très intéressant, en effet, mon cér ami... Ça s'appelle... attendez un peu que je regarde... ça s'appelle... l'*Anti-Glaireux.* »

Voilà ce qu'il lisait, dans ce cadre grandiose, avec cette pose de héros ; une de ces notices qui entourent les fioles pharmaceutiques... l'*Anti-Glaireux !...* Et pour achever d'éblouir le monsieur de Paris il ajouta :

« J'en ai une provision, de ces broçurettes... Je les ai achetées à la vente d'un apothicaire de

la Tour-Saint-Louis. Tout ça fait partie de mon trésor... le trésor d'Arlatan, fameux dans toute la Camargue... Si vous me venez voir un jour, je vous le montrerai. Ma cabane est là, dans ce creux... Bonnes vêpres, mon cér garçon.

— Bonsoir, maître Arlatan. »

Le retour, dans le crépuscule, fut exquis. En se hâtant vers la Cabane, Danjou entendit encore un moment la voix de l'anti-glaireux qui ralliait ses chevaux pour la nuit, puis ce bruit fit place à un piétinement immense, pareil à de la pluie.

Des milliers de moutons, rappelés par les bergers, harcelés par les chiens, se pressaient du côté des parcs. Il se sentait envahi, frôlé, confondu dans ce tourbillon de laines frisées, de bêlements, une houle véritable qui semblait porter les bergers avec leur ombre. Un moment après, un long triangle de canards passa volant très bas, sur le ciel assombri, comme s'ils voulaient prendre terre. Soudain, celui qui tenait la tête de la colonne dressa le cou, remonta avec un cri sauvage, et toute la troupe derrière lui.

C'est la porte de la Cabane, invisible jusqu'alors, qui venait de s'ouvrir, découpant sur la plaine un grand carré de lumière flamboyante; en même temps se montrait une longue et souple silhouette d'Arlésienne, mante brune et petit bonnet, allant du côté des Charlon et frôlant

dans le noir le Franciot, qui crut reconnaître son ancienne danseuse de Montmajour :

« Bonsoir, Naïs... »

Un rire étouffé fut l'unique réponse de la jeune femme, magiquement évanouie parmi l'ombre environnante.

Dedans, la table était mise pour un seul, la lampe et le feu allumés; et pendant qu'une odorante soupe d'anguille aux herbes fumait sur la nappe, entre un fiasque de piquette rose et une couronne de pain très blanc, deux ou trois petits plats couverts, en train de mijoter devant la cendre chaude, à côté d'assiettes de rechange en terre jaune, disaient à la bonne franquette : « Voilà le dîner, servez-vous. » Dans cet énorme espace noir, ce couvert mis, cette cabane déserte et allumée, c'était charmant de mystère et d'inattendu.

Il mangea de meilleur appétit encore que le matin, un volume de Mistral près de lui, sur la table, mais ne le lisant guère, hypnotisé par le grand silence de l'ombre alentour et les bruits qui, par instant, la traversaient. Tantôt un vol de grues filant au-dessus de la Cabane, avec le froissement des plumes dans l'air vif, le craquelis des ailes surmenées, gonflées comme des voiles. Tantôt une note triste qui passait et roulait au fond du ciel, en ronflement de conque marine. Sa porte ouverte, il cherchait à définir quel pouvait être cet étrange cri, quand

le garde-chasse parut, précédé des ronds lumineux et sautillants d'une grosse lanterne.

« Ça, monsieur Henri, c'est le *bitor,* que nous disons... Il pêche avec un grand bec qui fait ce roulement au fond de l'eau... rrrooou... C'est un joli coup de fusil, et fricoté par Naïs, en daube, ça ne sent pas trop le palun.

— Ta femme est une maîtresse cuisinière, Charlon; seulement pourquoi ne reconnaît-elle pas ses vieux amis?

— Mais, monsieur, ce n'est pas Naïs que vous avez rencontrée, c'est Zia, qui est aussi grandette que sa sœur, quoiqu'elle n'ait guère plus de quinze ans.

— Quinze ans, Zia? Et elle n'a pas fait sa première communion encore? »

Charlon ne répondit pas. Sa lanterne venait de s'éteindre sous un coup de vent du sud qui s'était levé brusquement. Ils rentrèrent dans la Cabane et, courbés vers le feu, fumaient leurs pipes sans parler, quand le garde reprit d'une voix triste :

« Ah! ce qui se passe dans les têtes de ces petites chattes... Celle-là, voilà trois fois qu'au moment de faire son bon jour M. le curé la remet à une autre année... Pourtant, elle a toute l'instruction qu'il faut. Son catéchisme, elle le récite sur le bout du doigt. Et puis, une brave enfant, de toute manière... Pas moins, il

y a quelque chose qui ne va pas, puisque notre capelan, qui est le meilleur des hommes... Naïs et moi, nous ne savons que penser. »

Il se leva pour jeter une souche dans le feu qui s'endormait, et tout de suite, à la rose montée de la flamme, ses idées se rassérénèrent. Sûrement ils allaient en finir avec cette méchante histoire. Le temps de la communion approchait, et, la petite n'ayant pas bougé de chez eux depuis la maladie de Naïs, ça lui avait servi de retraite. Là-haut, à Montmajour, on était trop près de la ville et de ses tentations, magasins à glaces et à dorures, étalages de dentelles, de bijoux et de nœuds de velours, tout ce dont le diable se sert pour détourner les fillettes, tandis qu'en Camargue...

« Oh! en Camargue, c'est bien simple, interrompit Danjou en riant... Comme tentation de l'enfer et miroir aux alouettes, je ne vois que le trésor de... comment s'appelle-t-il?... le trésor d'Arlatan.

— Vous connaissez Arlatan? » demanda Charlon étonné; et devant cette irrévérence du Franciot parlant ainsi d'une des gloires de la contrée, il crut devoir lui raconter la vie et les triomphes du gardien, d'abord comme toucheur de bœufs, chef d'une manade renommée dans toutes les *votes* de Provence, jusque dans les arènes d'Arles et de Nîmes... Tombé malade par suite de fatigues et d'excès, Arlatan s'était

fait gardien de chevaux, métier moins dur et moins dangereux, et soignant ses douleurs avec des herbes, des pommades de son invention, il avait acquis par toute la Camargue, de Trinquetaille à Faraman, une grande célébrité de *mège* guérisseur, surtout pour les fièvres et rhumatismes. Était-ce bien mérité? Charlon n'avait pas assez de science pour le dire...

« Ce que je puis certifier, conclut le mari de Naïs en rallumant son falot pour le retour, c'est qu'aux halbrans de l'an passé j'avais pris les fièvres sur Chartrouse et qu'il m'a guéri en deux séances et un pot de son baume vert.

— Alors, pourquoi ne lui envoies-tu pas ta femme?

— Naïs n'en veut à aucun prix; elle a horreur de cet homme comme d'une salamandre ou d'une rate-pennade. Il n'a pourtant rien de déplaisant... Même ç'a été, dans sa jeunesse, un garçon superbe... Je me rappelle, tout petit, lorsque j'allais voir en rive de la mer les hommes qui joutaient à forcer les perdreaux à la course, entre ces dix grands gaillards alignés, tout nus, tout noirs, sanglés d'une courroie de cuir, c'est lui que les femmes regardaient... Et, quand il se montrait dans les ferrades, il n'y en avait que pour le beau brun, comme on lui disait... jusqu'à des dames de la ville qui couraient après... Naïs, elle, non seulement ne veut pas aller le voir, mais, quand il vient chez nous,

elle se cache et elle a défendu à Zia de s'approcher de sa cabane... Là-dessus, monsieur Henri, je crois qu'il faut s'aller mettre à la paille. Voilà le vent du sud qui souffle en tempête; dans une heure, vous entendrez bramer la vache de Faraman.

— Qu'est-ce que c'est que cette vache-là, Charlon?

— C'est la mer, monsieur Henri. Lorsque le vent donne en face de nous, sur les sables de Faraman, elle pousse une bramée si forte que dans notre pays de manade nous l'avons ainsi surnommée. »

De toute la nuit, en effet, la vache de Faraman n'arrêta pas. Les roseaux criaient, la Cabane craquait de partout; avec la mer lointaine et le vent qui la rapprochait, portait son bruit en l'enflant, Danjou, incapable de dormir, pouvait se croire dans une chambre de bateau. Madeleine, malheureusement, s'y trouvait avec lui. Jusqu'au matin, les yeux ouverts dans l'ombre, il revécut, heure par heure, l'ignoble roman de leur rupture; cette Ogé encore en scène, lui couché sur le divan de la loge, attendant sa maîtresse en face d'une grande glace de toilette dans laquelle il voyait tout à coup Armand, le beau baryton, voisin de couloir de la chanteuse, entrer demi-vêtu, ruisselant de cold-cream, et courir au petit manchon de loutre pendu à la patère, pour y prendre la

lettre qui l'attendait tous les soirs. « Mon Armand chéri, je croyais qu'il dînerait chez ses parents... »

Cette lettre, arrachée à la poisse de gros doigts chargés de bagues, Danjou la savait par cœur, et maintenant il se la récitait cruellement, en se retournant sur sa couchette de gardien de bœufs. Après avoir eu le courage de partir sans revoir cette fille, sans lui laisser un mot, il se demandait, plein d'épouvante, si elle allait le hanter toutes les nuits comme en ce moment, avec son joli sourire gras et voluptueux, qui se penchait vers le lit, et cette voix expressive et douloureuse qu'il entendait rôder autour de la maison, gémir sous la porte ébranlée, bramer en lui demandant grâce, là-bas, dans les sables de Faraman.

III

Le grand souffle salé de la mer et la lumière éclatante du dehors le tirèrent brusquement d'un de ces lourds sommeils, d'une de ces fondrières où l'on sombre au matin des nuits d'insomnie. Oh! le divin réveil... Comme ce qu'il voyait ressemblait peu à la loge de Madeleine, aux coulisses des Délassements!... Debout, à quelques pas, dans le cadre de la porte ouverte, une toute jeune fille, longue et blonde sous un ample fichu de mousseline et cette haute coiffure d'Arles, cette *pointe* qui fait la tête élégante et petite, penchait un profil de camée, où quelques lignes restaient encore indécises, sur un livre qu'elle tenait à deux mains et qu'elle lisait avidement avec un enfantin mouvement des lèvres.

« Pourvu que ce ne soit pas l'*Anti-Glai-*

reux! » songea d'abord le Franciot se souvenant de sa déception de la veille; mais de son lit, par l'écart de la courtine bleue, il reconnaissait le titre du volume, *la Grenade entr'ouverte* d'Aubanel, ce livre immortel de passion et de désespoir, ce chant de tourterelle poignardée, dont le vieux Tim avait bercé sa jeunesse. Et à mesure qu'une strophe, un cri, traversaient sa mémoire :

Miroir, miroir, montre-la-moi — toi qui l'as vue si souvent...

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te dévore? — Ah! qu'as-tu, que toujours tu pleures comme un enfant?...

chaque fois il croyait voir trembler les petites mains brunes de Zia (car c'était Zia, bien certainement) et sur la pâleur de ses joues courir une petite flamme rose. Singulière lecture tout de même, à la veille d'une première communion!

Sans doute, la strophe d'Aubanel est pudique, mais elle brûle...

Ah! si mon cœur avait des ailes, — sur ton cou, sur tes épaules — il volerait tout en feu...

Et, en même temps que les rimes du poète, Danjou se rappelait sa causerie de la veille avec Charlon, les transes du garde et de sa femme à propos de ce « bon jour » si cruellement retardé. Pauvre petite Zia, est-ce que cette fois encore?...

Comme s'il eût pensé tout haut, la fillette leva sa jolie tête fauve, regarda dehors, dedans, puis, son livre posé au coin de la cheminée où il manquait, elle tira la porte vivement et disparut avec la grâce effarouchée d'une chevrette qu'on dérange, en train de boire sous le bois.

Cette apparition délicieuse le hanta toute la matinée, sans qu'il sortît, s'attendant toujours à la voir revenir, et jusqu'à midi lisant des vers d'amour de *Mireille* et de *la Grenade,* devant un grand bouquet de plantes d'eau, trèfle, gentiane, centaurée, dressé par Zia au milieu de la table dans une buire de grès vert.

L'heure du déjeuner venue et rien ne bougeant encore du côté des Charlon, qu'une pincée de fumée jaune envolée dans le soleil, Henri Danjou se rendit chez le garde, dont le mas, à l'abri d'un petit bois de cannes serrées et bruissantes comme des bananiers, avec ses murs crépis à neuf, son toit de tuiles rouges, sa treille en berceau au-dessus de la porte, faisait au bord d'un grand *clar* d'eau vive, plein à déborder, un coin éblouissant de blanche lumière dansante. A l'approche d'un pas étranger, des abois furieux ébranlèrent la porte basse du chenil, tandis qu'une femme à genoux au ras de l'étang, les bras nus, en train de dépouiller une grosse anguille au milieu d'une flaque de sang rose, criait au chien, d'une voix limpide et jeune : « *Chut! Miraclo... taïso-te...* »

sans lever ni détourner la tête. Danjou crut reconnaître sa vision du matin, ce paquet de cheveux roux échappés de la petite *pointe,* la blancheur du cou, du bras si frêle.

« On vous a donc laissée seule avec Miracle, petite Zia? demanda-t-il en venant jusqu'au bord du *clar.*

— Ce n'est pas Zia, monsieur Henri... Ma sœur est partie de ce matin.

— Tiens, Naïs!... Ça va mieux, alors?

— Un peu mieux, merci... »

Elle parlait un provençal très pur, avec cette intonation câline, féline, cette grâce maniérée que lui donnent les filles d'Arles, affectant de tenir le front baissé, absorbé sur son ouvrage. Dès la prime aube, ils avaient été avisés que l'homme d'affaires du mas de Giraud devait se rendre en Arles par le bateau; et, comme il fallait renvoyer la petite au pays pour l'approche de son « bon jour », Charlon était vite parti la conduire à M. Anduze, un tout à fait brave homme et bon éleveur d'abeilles, ainsi qu'il convenait près d'une enfant de cet âge.

« Ah! monsieur Henri... » soupira la paysanne, le cœur gros de chagrins et d'envie de les dire, mais s'obstinant toujours à ne pas regarder son ancien danseur.

Un coup de feu éclata très loin, comme au ras de terre. Naïs eut un cri de joie :

« Voici Charlon... Il revient par le canal

pour tirer quelque *galejon* en route... Je vais tremper la soupe... »

Son fichu ramené sur les yeux, elle se leva d'une détente et, filant en éclair devant le Franciot, porta dans la cuisine son panier plein de poisson. Le garde apparaissait en ce moment, droit sur son *naye-chien,* étroit petit bateau qu'il menait à l'aide d'une longue perche et qui, passé de la *roubine* dans l'étang, vint se ranger en face de la maison.

« Pardon excuse, monsieur Henri... la femme vous a dit, n'est-ce pas?... »

Charlon attachait son bateau à un pieu, déballait sa chasse et sa pêche, un bêchet et deux charlottines, nettoyait le quai du sang de l'anguille et de sa dépouille, tout en jetant à Naïs des nouvelles de la petite, très bien partie avec M. Anduze, sur la *Ville-de-Lyon,* capitaine Bonnardel. Au retour, il avait été retardé par la rencontre de deux gardiens de la manade d'Eyssette, qui, perdus de fièvres, allaient se faire soigner chez Arlatan.

« Quand j'ai passé avec mon barquot, l'accès venait de les prendre tous deux en même temps. Leurs chevaux arrêtés au bord du canal, droits sur leurs selles, ils grelottaient l'un à côté de l'autre en se cramponnant chacun à son long trident fiché en terre; et ils tremblaient si fort, cla, cla, que leurs bêtes ellesmêmes en étaient toutes secouées. Heureuse-

ment, j'avais mon fiasque plein de rhum qui leur a permis de se remettre en route... Le trésor d'Arlatan se chargera du reste. »

La voix de Naïs gronda, du fond de sa cuisine :

« Arlatan, charlatan. Hou ! le vilain homme.

— Mais puisqu'il les guérit tous, » répondit Charlon sur le ton d'une ancienne dispute de ménage.

Et prenant Danjou à témoin :

« Voyons, monsieur Henri, est-ce qu'elle ne ferait pas mieux, en place de tant de mauvaises raisons, de se laisser guérir ?...

— Tais-toi, Charlon. Je te l'ai dit cent fois, j'aime mieux souffrir, j'aime mieux mourir que d'aller chez ce malandrin ou de le laisser entrer chez nous... Ses yeux me donnent peur, me *pivèlent* comme des yeux de serpent. Maintenant, assez de paroles, mon homme, et va vite porter la biasse de M. Henri.

— Mais puisque je suis là, Naïs, je déjeunerai chez vous.

— Oh ! non... non... je vous en prie. »

Ce cri d'effroi de la paysanne était si sincère que Danjou n'insista pas et rentra manger seul à la Cabane, intrigué de cette obstination de Naïs à se cacher de lui, ennuyé surtout de n'avoir pas revu avant sa disparition la délicate figure de Zia, dorée et pâle sous son hennin de piqué blanc.

L'après-midi, il chassa avec Charlon dans le marécage; et la nouveauté de cette chasse, tantôt à pied, dans d'énormes bottes taillées sur toute la longueur du cuir, en marchant lentement, prudemment, de peur de s'envaser, écartant les roseaux pleins d'odeurs saumâtres et de sauts de grenouilles, tantôt dans le *naye-chien* étroit, sans quille, qui roule à chaque mouvement, la pénible manœuvre de la perche, les martilières (vannes) à relever ou à baisser, toute cette bonne fatigue fit diversion à son chagrin. Jusqu'au soir le souvenir de Madeleine Ogé le laissa à peu près tranquille. Au moment d'allumer sa lanterne pour rentrer, Charlon lui dit timidement, avec sa grosse moustache qui tremblait :

« Il ne faut pas lui en vouloir, monsieur Henri ; à présent, je sais pourquoi, Naïs se cache de vous, s'obstine à ne pas se faire voir... Elle dit qu'elle est trop laide de ce moment et ne voudrait pas gâter l'image que vous aviez d'elle. Nos femmes de la terre d'Arles sont si coquettes de leur visage !

— C'est vrai que la tienne était bien belle il y a cinq ou six ans.

— Outre, oui, qu'elle était belle... » dit le brave Charlon en frisant ses petits yeux jaunes.

Mais, au fond, on sentait qu'il en parlait sans regret, de cette beauté perdue. Sa jalousie en avait trop souffert.

Toute la semaine, Danjou vécut de ces journées animales et violentes qui brisaient ses muscles, apaisaient ses nerfs, lui donnaient des nuits d'un sommeil opaque où le souvenir de sa maîtresse ne parvint pas une fois à se glisser. Il en riait tout seul, songeant au vieux Tim et à ses prédictions. Le désert lui réussissait jusqu'à présent.

Un soir que le garde lui avait donné rendez-vous au grand étang de Chartrouse pour l'affût de six heures, le Franciot, arrivé d'avance, s'était installé en plein *clar,* sur un îlot de tamaris, un coin de terre sèche juste assez large pour l'abriter, lui et son chien, un énorme molosse des Pyrénées, à lourde toison rousse. La nuit vint presque aussitôt, froide et silencieuse, le vent et le soleil disparus en même temps. Il restait sur l'étang un peu de lumière qui, un moment, éclairait le ciel puis s'en allait, s'enfonçait, laissant à peine entrevoir une touffe d'herbe, une poule volant au ras du marécage.

« Est-ce toi, Charlon ? » cria le chasseur entendant l'eau flaquer sous une marche lourde, qui s'arrêta à son interpellation, mais sans que personne répondît. Il appela encore, crut distinguer une ombre immobile au-dessus de l'eau, et, devant l'obscurité croissante, finit par revenir à la Cabane en se demandant ce qui avait pu arriver au garde.

A l'habitude, il trouva le feu allumé, la table mise, dîna solitairement et fumait sa pipe au coin du feu, quand la porte s'ouvrit tout à coup :

« Comment, c'est vous, petite Zia?... Vous voilà donc de retour?... »

Émue et pâle, elle restait debout, appuyant sa tête contre la cheminée :

« Ma sœur est malade... Charlon est parti chercher le médecin des Saintes-Maries. »

Sa voix tremblait, lourde de larmes. Il essaya d'abord de l'apaiser... Il fallait voir, attendre. Sa sœur n'était peut-être pas gravement malade.

« Si, très malade... et par ma faute... Parce que cette fois encore on ne m'a pas laissé faire mon « bon jour »... Lorsqu'elle m'a vue entrer, ce matin, avec la lettre de M. le curé, Naïs est tombée raide. »

Elle-même, comme écrasée sous l'aveu de sa honte, laissa aller ses bras, sa longue taille, et s'assit toute sanglotante, la tête entre ses mains, sur la pierre chaude du foyer.

« Oh! de ma vie et de mes jours... est-ce Dieu possible, une chose pareille?... » s'écriait-elle d'une intonation enfantine et désespérée.

Tout le pays, maintenant, allait la montrer au doigt comme une gaupe, une caraque du Pont-du-Gard. Pas moins, elle n'avait jamais fait de mal ni dit de vilaines raisons... « J'en jure sur la Sainte-Image... »

Ouvrant son fichu d'un geste emporté, l'enfant tirait de sa poitrine un petit scapulaire en drap bleu, pâli, décoloré, qu'elle baisait avec frénésie. Puis se levant, l'air égaré, les yeux grandis, ses beaux yeux bruns qui verdissaient sous les larmes :

« Non, jamais je n'ai fait le mal. Seulement, j'ai un malheur... Je vois des choses... oh ! des choses... c'est affreux... Ça me prend dès que je ferme les yeux et même si je les garde ouverts... des choses défendues qui me poursuivent, qui me brûlent... C'est pour ça que le prêtre n'a pas voulu que je communie.

— Pauvre petite... murmura Danjou, tout troublé de rencontrer au désert cette détresse d'âme, voisine de la sienne.

— Oh ! oui, pauvre petite, on peut le dire... Ce que je souffre depuis deux ans... Ce que j'ai fait pour arracher ces horreurs de ma vue... A présent, c'est fini, je le sens bien, je n'ai plus rien à espérer... Mes yeux n'auront le repos qu'au fond du Vacarès. »

Elle s'arrêta pour écouter des cris, des appels dans la direction du mas.

« Désirez-vous retourner près de votre sœur ? » proposa Danjou doucement.

L'enfant ne voulait pas, elle craignait d'arriver avant le médecin, de trouver sa sœur toujours comme une morte... D'ailleurs grand'-

mère était venue de Montmajour; Naïs avait du monde près de son lit...

Elle disait cela, distraite et farouche, l'oreille aux clameurs lointaines. N'entendant plus rien, elle reprit sa place sous le *caleil*, au coin du feu, la place des enfants et des vieux dans nos cuisines provençales. Et là, honteuse et frissonnante, elle répondait avec candeur au Franciot qui l'interrogeait doucement, tendrement, comme un médecin et comme un père... Non, ces vilaines choses qu'elle voyait, elle ne les inventait pas, ne les trouvait pas dans son idée; on les lui avait montrées un jour, il y a bien longtemps, sur des gravures, des coloriages...

« Mais enfin, petite Zia, les images s'effacent avec les années... Puisqu'il y a longtemps que tu ne les a vues... comment se fait-il?

— Ah! voilà où est le péché, voilà pourquoi je suis maudite... »

De l'élan furieux qui redressait sa petite tête, deux longues tresses d'or échappées de sa *pointe* venaient s'emmêler sur son cou aux rubans noirs du scapulaire.

« Oui, avec les années, les choses s'effacent, mais, quand elles s'effacent trop, ça me manque, mes yeux en ont comme soif, ils veulent retourner boire, et alors... et alors... »

Elle s'interrompit violemment :

« Qu'est-ce que vous me faites dire là, mon

Dieu!... Ça m'a donc rendue folle d'avoir vu Naïs dans cet état? Car enfin je ne vous connais pas, moi... Pourquoi est-ce que je vous découvre ainsi toute ma honte, moi qui n'en ai jamais parlé à personne, pas même à Charlon, qui m'aime tant?... »

Il se pencha vers elle, et, son regard appuyé sur les yeux de l'enfant, qui essayaient de fuir les siens :

« Écoute, Zia. Si tu me racontes ton mal sans me connaître, avec cette confiance, c'est peut-être que j'ai un peu du même mal, une vilaine image au fond de mon cœur, au fond de mes yeux, moi aussi, dont je cherche à me délivrer par tous les moyens. Voilà pourquoi je suis venu si loin, en Camargue, au désert... pour me distraire, pour oublier. Et depuis que je suis ici sais-tu ce qui m'a fait le plus de bien? Regarde là-haut, sur la cheminée... Ce sont vos poètes de Provence, les félibres, comme ils s'appellent. L'autre matin, je te voyais en feuilleter un devant ma porte... Pourquoi rougis-tu? Les histoires que ces félibres nous racontent sont toujours très pures, très belles. As-tu lu *Mireille?*...

— Non, monsieur Henri. Naïs, dans le temps, me l'avait défendu. Pas moins, un soir que j'étais à la Cabane, Charlon se trouvant à l'*espère* avec ces messieurs, le livre que vous dites m'est tombé sous la main... Je n'ai pas

bien compris, mais, à un moment, ce que je lisais m'a semblé si beau, la page s'est toute brouillée, et j'ai vu trembler une étoile. »

Elle s'arrêta, émue. Danjou resta lui aussi sans parler, puis gravement :

« Cette étoile que tu as vue un jour dans *Mireille*, elle est dans tous les vrais poètes. Il faut les lire souvent, petite. Ils te rempliront les yeux de rayons et n'y laisseront pas de place pour... »

Un cliquetis d'étriers, des voix brutales, puis des coups à faire sauter la porte couvrirent la fin de sa phrase. Des silhouettes de cavaliers apparaissaient à travers la vitre.

« Qu'est-ce que vous voulez? » cria Danjou s'attendant à quelque aventure de gendarmes et de braconnage.

Une voix répondit, avant qu'il eût ouvert :

« Gardez-vous... Le Romain s'est échappé ! »

Ce Romain, terreur de la Camargue, célèbre dans toutes les arènes du Midi, était un petit taureau noir, méchant et trapu, qui menait la manade de Sabran en pâturage du côté du phare et venait de s'enfuir le matin, affolé par quelque mauvaise mouche. Justement, il y avait une ferrade affichée pour le dimanche suivant, et des tas de pistoles engagées sur ce monstre de Romain, inscrit en tête de liste ; aussi les cinq ou six gardiens de la manade, en selle depuis l'aube, battaient le marais soigneusement

et s'en allaient de mas en mas, autant pour se renseigner que pour mettre le monde en garde.

Seul à pied parmi ces cavaliers bottés jusqu'aux cuisses et le trident sur l'épaule, un homme encapé d'une longue roulière agitait une torche de résine enflammée et disait d'une voix de commandement :

« Je vous répète qu'à l'*espère* de six heures il était au milieu du grand *Clar*.

— C'est de moi que vous parlez, maître Arlatan? demanda en se montrant sur la porte le Franciot qui, à cette haute taille, à ce ton déterminé, reconnaissait son gardien des bords du Vacarès... Ce soir, en effet, je tenais l'affût vers cette heure-là.

— Je parlais du Romain, mon camarade, et de vous pareillement, si vous voulez... car vous n'étiez pas à quatre empans de la bête.

— Diantre! fit Danjou en riant, vous auriez bien dû m'avertir. C'est vrai, maintenant je me rappelle, à quelques pas de moi, cette forme brune, immobile...

— La blonde que voici doit vous *agrader* mieux comme société? » dit le gardien avançant sa belle barbe syriaque par la porte entrebâillée.

Il venait de voir Zia toute blanche sous la lampe, son fichu ouvert, l'or de ses cheveux répandu, et lui glissa d'un ton de blague égrillarde :

« Vous voilà donc revenue chez nous, jolie demoiselle ? Vous savez que, si le Romain vous fait peur pour rentrer, un de ces hommes peut vous prendre en travers de sa selle, ou bien moi sous ma grande cape. »

Zia, rajustant sa guimpe et son scapulaire, un peu confuse, répondit qu'elle n'avait besoin de personne.

« Va bien... va bien... On se retrouvera une autre fois. »

Il eut pour elle un sourire protecteur ; ensuite, saluant jusqu'à terre :

« Au plaisir, monsieur le Franciot, si un jour vous attrapez quelque mauvaise fièvre ; ou si seulement le Trésor vous amuse à visiter, tout à votre service. »

Et, suivi de ses cavaliers aux longs tridents, il s'éloigna, la torche levée, dans un éclairage rembranesque.

Seul avec l'enfant, Danjou se sentit gêné ; elle aussi maintenant semblait privée de tout abandon, de toute confiance. Le rire de ce rustre en était cause sans doute.

« Je suis comme Naïs, dit Henri, il ne me va guère, le sire Arlatan. »

Et devant le visage distrait, fermé, de Zia qu'il croyait uniquement préoccupée du Romain et de la crainte de rentrer seule, il insista pour la reconduire jusqu'à sa porte.

Il faisait une nuit calme et tiède, une de ces

limpides nuits de lune où la moindre touffe d'herbe a son ombre, où le routier solitaire éprouve parfois à se sentir doublé un tressaillement, une gêne nerveuse, comme si quelqu'un marchait à son côté ou derrière lui. Sans se parler, l'un près de l'autre, ils allaient depuis un moment dans cette inondation de lumière bleue, poudreuse, regardant au lointain la torche d'Arlatan qui promenait sur l'horizon l'éclat d'un feu rouge, parmi les sons du *biou* (conque marine) et les cris des bouviers : « Té !... té !... trrr... trrr... »

Danjou demanda :

« Tu n'as pas peur, petite ?

— Peur du Romain ? Oh ! non, monsieur, dit la Camarguaise, aguerrie aux courses, aux ferrades.

— Alors, ne nous pressons pas, et écoute. »

Le pas ralenti, la voix vibrante, il se mit à réciter en provençal un des lieds les plus purs du poème de *la Grenade : « De la man d'eila de la mar, — dins mis ouro de pantaiage, — Souventi fes ieu fau un viage... »* Aux bords de la mer latine, dans ce ciel léger et bien pour elles, les rimes sonnaient, montaient comme des flèches d'or.

« Que c'est beau, mon Dieu ! » murmura l'enfant, extasiée.

Ils arrivaient près du mas de Charlon, où s'entendaient des voix joyeuses et rassurantes.

Devant le mas, c'était splendide, tout le marécage allumé, l'étang, les canaux pleins d'étoiles, traversés jusqu'au fond par la lune.

« Bonne nuit, petite Zia, dit Henri tout bas à l'enfant dont le front rayonnait, mystérieux et blanc comme une hostie... Quand tu viendras à la Cabane, nous lirons encore des poètes : ce sont les poètes qui nous sauveront. »

IV

Ce beau dimanche de février, il devait y avoir *abrivade*, course et ferrade, aux Saintes-Maries-de-la-Mer. De bonne heure, vous auriez vu Charlon devant sa porte, en train de verser le carthagène à deux gardiens de bœufs, moustachus, balafrés, les pieds dans leurs grands étriers, la taiole aux reins, et tenant en laisse une fine pouliche blanche qui mettait les deux *grignons* camarguais dans tous leurs états. Justement Danjou, ce matin-là, rentrait de l'*espère* aux charlottines et s'en venait, à l'habitude, jeter sa chasse, en passant, sur la table de cuisine du mas.

Le garde courut à lui :

« Vé, monsieur Henri, devinez pour qui cette belle poulinière toute harnachée de soie

et d'or... Je vous le donne en cent, et même en mille...

— Tais-toi donc, grand simple... » s'écria Naïs, apparaissant sous une coiffe en velours brodé qui datait de son mariage et un corsage bleu de roi, faisant encore plus jaune sa longue figure de fièvre, aux traits tirés, aux yeux cerclés, trop grands.

Enfin elle se laissait voir, la belle Naïs; mais elle n'en semblait pas plus fière, et, sur la haute selle sarrasine où sa taille mince ondulait aux caracols de la pouliche, c'était pitié de l'entendre dire, en se détournant toute confuse :

« Je vous en prie, ne me regardez pas, je ne suis plus moi-même... Je me fais honte d'être si laide. »

O Provence, ô terre d'amour, où sont-elles, les paysannes, les filles de ferme que dévore comme les tiennes le chagrin de perdre leur beauté?

Charlon protestait, prenait les gardiens à témoin de la grâce de sa femme, de son adresse à se tenir en selle, à galoper autour du rond en marquant au fer rouge tous les taureaux d'une manade :

« Vous avez tort de ne pas voir ça, monsieur le Parisien, ça vaut la peine... Zou! allons. Je vous emmène tous deux Zia dans ma carriole.

— Merci pour moi, frérot, dit l'enfant occupée à remettre en place dans la cuisine le

fiasque de carthagène et les verres des buveurs. Merci, je reste avec Mamette à la maison.

— Comment! tu ne viens pas à la ferrade? »

Naïs, du haut de sa selle, jeta durement :

« Laisse-la donc, puisque c'est son caprice. »

Depuis le retour de Zia et son « bon jour » manqué, il y avait entre les deux sœurs un perpétuel échange de paroles sévères et de regards sans tendresse. Charlon, que le malentendu de ses femmes navrait, se hâta de remarquer que M. Henri n'allant pas à la ferrade, lui non plus, la petite lui fricasserait en leur absence une *gardiane* de poissons, à s'en lipper les doigts. Elle la faisait presque aussi bien que sa sœur Naïs.

Sur quoi, la sœur Naïs enleva sa monture avec colère :

« Bonjour à tous! » dit-elle déjà lointaine.

Et derrière les rubans envolés de sa coiffe les grignons de Camargue galopaient, la crinière au vent, balayant l'herbe fine de leurs longues queues.

Vers le milieu de la journée, Danjou, étendu sur le gazon au bord du Vacarès, s'interrogeait avec inquiétude, en écoutant briser autour de lui cette petite mer intérieure aux lames courtes. « Qu'est-ce que j'ai? D'où me vient cet ennui vague, ce serrement de cœur? Voilà dix jours que Paris me laisse tranquille. Je ne

pense à rien, je ne regrette rien. Encore quelques semaines de ce complet nirvâna, je pourrai croire à ma guérison... Alors, pourquoi cette tristesse aujourd'hui?... Parce que j'avais rêvé de passer l'après-midi avec Zia, à lire des vers devant la Cabane, et que l'enfant n'a pas voulu, prétextant un grand mal de tête qui l'obligeait à rentrer au mas? Après tout, c'était peut-être vrai; sa pâleur, l'expression douloureuse de son regard en me quittant... A moins que la pauvre petite, brusquement reprise de son mal... »

Ainsi mille pensées contradictoires se heurtaient dans son esprit, tandis que devant lui clapotaient les flots du lac sur le rivage un peu haut, d'un vert velouté, d'une flore originale et fine, et qu'il entendait les sonnailles d'un troupeau de chevaux sauvages tantôt se rapprocher, tantôt se retirer très loin, dispersées, perdues dans la rafale. Tout à coup, en relevant la tête au-dessus d'une touffe de saladelles bleues, il aperçut Arlatan, le gardien, dont la bourrasque enflait la limousine, tirant à grandes enjambées du côté de sa cahute, puis, arrivé à la porte, grimpant avant d'entrer tout en haut du *guinchadou*, sorte d'échelle primitive, d'observatoire rustique très élevé, qui sert à surveiller le troupeau.

A peine fut-il descendu, une femme, encapuchonnée jusqu'aux yeux d'une longue mante

feuille-morte, tournait le coin du gourbi, où elle entra brusquement sur les pas du gardien. Bien qu'elle eût passé rapide et très enveloppée, à je ne sais quelle grâce d'envolement et de jeunesse Danjou avait cru la reconnaître. « Zia?... chez ce vieux fou? Jamais, voyons... Qu'irait-elle y faire?... Et cependant, qui sait?... »

Il se rappelait le frisson de la petite sous le regard cynique d'Arlatan, le soir où le gardien les avait surpris au coin du feu, le soupçon dont lui-même s'était senti une seconde effleuré d'une aventure possible entre Zia et cet ancien beau de la savane. Pour savoir la vérité il n'avait qu'à faire deux ou trois cents pas dans le pâturage et à se montrer subitement...

Aux premiers coups frappés à la porte, rien ne répondit. Il frappa encore, et, cette fois, le gardien vint ouvrir, tête nue, en lourdes bottes et futaine verte. Il souriait, très droit, très fier, sans la moindre surprise du visiteur qui lui arrivait.

« Entrez, mon cér ami... »

Pendant que grasseyait sa voix rauque, dans la rainure étincelante de ses yeux se lisait clairement : Vous pouvez tout fouiller, tout retourner, ce que vous cherchez n'est plus ici.

« Vous n'êtes donc pas allé à la ferrade, maître Arlatan? » demandait le Parisien, un peu déçu de se trouver seul avec lui dans

l'unique salle, que son regard eut vite inventoriée.

Le gardien haussa les épaules :

« Ah ! vaï, des ferrades... j'en ai trop vu. »

Il repoussa d'un coup de botte une malle à gros clous de cuivre qui traînait au milieu de la pièce entre deux escabeaux, prit un de ces sièges rustiques taillés dans un tronc de saule et présenta l'autre à Danjou avec le geste large, emphatique, dont le vaste décor camarguais semblait lui avoir donné l'habitude.

« Tout ce que vous voyez ici, dit-il superbement, depuis le toit, les murs de la maison, c'est moi que je l'ai fait. Ce *plot* de bois sur lequel vous êtes assis, ce lit d'osier tressé, là-bas dans le coin, ces flambeaux de résine vierge, ce foyer fabriqué de trois pierres noires, jusqu'au pilon dont je broie mes plantes médicinales, jusqu'à la serrure de la porte et sa clef du même bois blanc, tout cela est mon ouvrage. »

Il suivit le regard de Danjou dans la direction de la malle.

« Ceci, par exemple, n'est pas de ma fabrication... c'est ce que j'appelle le trésor. Mais, avec la permission de *usted*, nous en causerons un autre jour ; de ce moment, je ne suis pas de loisir... Ah ! mon ami, vous parlez de ferrades... c'est dans cette malle que j'en ai des médailles et des certificats de mairies, et des

cocardes arrachées aux taureaux les plus en renom. Ma dernière, tenez, je l'ai gagnée aux arènes d'Arles, il y aura juste dix ans le dimanche qui vient, prise aux cornes d'un Espagnol, un grand rouge enragé qui avait étripé des centaines de chrétiens. Ah! le bâtard, je lui ai fait voir le tour comme il a voulu, autant qu'il a voulu, à la landaise et à la provençale, au raset et à l'écart; je l'ai sauté à la perche, en long et en large, puis *arrapé* par ses deux longues cornes, et d'un coup de flanc, zou! les quatre fers en l'air dans le rond. Il s'appelait Musulman. »

En parlant, le gardien s'était levé et soulignait son histoire d'une mimique théâtrale. Danjou, toujours assis et préoccupé de son enquête, s'ingéniait à prolonger l'entretien.

« C'est singulier, maître Arlatan, tous les conducteurs de manades que je rencontre portent sur le front, sur les joues, quelque trace de coups de corne. Et vous, rien? »

Arlatan se redressa :

« Rien sur la figure, jeune homme. Mais le corps, si je vous le montrais... J'ai là, sur le côté droit, un souvenir de Musulman, une estafilade d'un pan de large... C'est une de vos Parisiennes qui me l'a recousue... le même soir, » ajouta-t-il en clignant ses yeux fats.

Danjou tressaillit :

« Une Parisienne?

— Et jolie... et célèbre... ce qui ne l'a pas empêchée de passer deux jours avec moi dans le pâturage... »

L'amant de Madeleine Ogé eut envie de demander : « Chanteuse, peut-être? » mais une honte le retint.

L'autre poursuivit d'un air détaché :

« Du reste, son portrait est là, dans le trésor, une femme superbe, déshabillée jusqu'à la ceinture. Si vous voulez mettre une demi-pistole, je vous le montrerai un de ces jours, avec une foule d'autres; mais pour l'instant je vous demande excuse, j'ai un baume vert que je prépare... car vous savez que je m'occupe de médecine illégale, comme dit le docteur Escambar, des Saintes-Maries-de-la-Mer... Allons, à bientôt, mon cér camarade. »

Et il referma la porte sur lui en souriant.

Dehors, c'était la fin du jour. Le mistral la saluait d'une allègre sérénade qui affolait tout le pâturage, faisait flotter queues et crinières, hennir les étalons et tinter leurs sonnailles dans cette plaine immense, sans obstacle, que son souffle puissant semblait aplanir en l'élargissant. A perte de vue, le Vacarès resplendissait. De grands hérons planaient, découpés sur le ciel vert en minces hiéroglyphes; des flamants aux ventres blancs, aux ailes roses, alignés pour pêcher le long du rivage, disposaient leurs teintes diverses en une longue

bande égale. Mais toute cette magie de l'heure et du paysage était perdue pour le malheureux garçon, qui rentrait chez lui ne songeant qu'à une chose, ne voyant qu'une chose, le portrait de sa maîtresse dans cette malle de bouvier. Car douter un instant que ce fût Madeleine, il n'y parvenait pas.

Certes, elles ne sont pas rares, les Parisiennes capables de s'exalter pour un faux matador; mais la coïncidence du séjour de la chanteuse juste à cette époque, ce caprice cynique, brutal, bien dans les mœurs de la dame... jusqu'à cette vague tristesse dont il cherchait la cause tout à l'heure... Non! le doute ne lui semblait pas possible. Encore un dont elle lui dirait, en pleurant sur son épaule : « C'était avant de te connaître, mon Henri. » Le bel Armand aussi, c'était avant de le connaître. Avant, pendant et encore après. Ah! coquine... Et lui qui se croyait guéri de cette passion à fond de vase, à l'abri de ses fièvres malsaines!... Aussi, quel besoin d'entrer chez ce huron? Et, puisqu'il avait tant fait, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout, emporter une preuve, le nom de la femme, son portrait? Quel imbécile orgueil l'avait retenu? Il savait bien pourtant qu'il finirait toujours par là, qu'il ne pourrait pas vivre dans cette incertitude oppressante. Il connaissait ces accès de basse jalousie, rongements, visions, nuits de délire. Mais venir les chercher

au fond de la Camargue, en plein désert!...

« ... Voilà monsieur Henri, » dit une voix dans l'ombre, à quelques pas.

Il arrivait chez lui, où Charlon et sa femme, de retour de la ferrade, l'attendaient avec impatience. Danjou, en entrant, fut saisi de leur émotion. Naïs surtout, encore en ses atours de fête, sa pauvre figure creusée, travaillée au couteau sous les broderies d'or de la coiffe d'Arles, marchait à pas furieux d'un bout de la pièce à l'autre, et se trouva juste en face de lui, éclairée en dessous par le grand feu de souches que Charlon, à genoux, était en train d'allumer.

« Vite, monsieur Henri... — sa parole haletait comme après une longue course — vite, est-ce vrai que ma sœur a passé l'après-midi à lire près de vous, à la Cabane? »

D'abord, il ne comprit pas. C'était si loin de sa pensée, maintenant, cette petite Zia et toute son histoire! Mais il se reprit aussitôt, et, devant l'anxiété de ces braves gens, surtout en se représentant la fillette et ses grands yeux qui le suppliaient, il n'hésita pas à mentir, secrètement averti que, pour leur tranquillité à tous, il devait commencer par là.

« Mais certainement, ma bonne Naïs, que votre sœur a passé l'après-midi à la Cabane...

— Tu vois, ma femme... » cria Charlon tout joyeux.

Naïs, à demi rassurée, demanda encore :

« Vous n'étiez donc pas dehors depuis longtemps ?

— Hé! non... Mais pourquoi toutes ces questions ?

— Elle ne vous le dira pas, fit Charlon, qui, dans son allégresse, continuait à bourrer la cheminée de ceps de vigne, au risque de l'enflammer jusqu'au faîte... Mais moi, tant pis! je ne peux pas me tenir, je suis trop content... Figurez-vous que depuis une quinzaine, depuis que l'enfant nous est revenue, notre maison où l'on s'aimait tant est devenue un enfer. Les femmes se *carcagnent* à la journée, Naïs et la grand'mère tout le temps à faire pleurer la petite à cause de son *bon jour*. Et, pour finir, voilà Mamette qui l'accuse d'avoir passé toute son après-midi du dimanche... devinez où? Chez Arlatan... Zia chez Arlatan, je vous demande un peu... Pourquoi faire? Il y a longtemps que le beau brun ne tire plus les alouettes et qu'il a renoncé au femelan pour ne s'occuper que de pharmacie... N'empêche que Naïs était d'une colère à croire qu'elle allait piquer une attaque comme l'autre fois... Heureusement que vos bonnes paroles l'ont calmée... *Qué*, Naïs? »

Toujours accroupi devant le feu, il la tirait doucement par sa guimpe bleu de roi; mais, sans plus s'occuper de lui que de Miracle qu'on

entendait dans la nuit, devant la porte, laper une écuellée d'eau fraîche et de pain de chien, Naïs disait en retenant de grosses larmes :

« Ah! monsieur Henri, si vous saviez le tourment que cette enfant me donne... Elle n'a plus son père ni sa mère; rien que Mamette la mère-grand qui n'y voit plus, et moi, la sœur aînée, presque toujours loin d'elle... Avec ça que je n'ai pas su la prendre. Je l'aime comme si elle était de Charlon et de moi; mais je lui fais crainte et je ne peux rien savoir de ce qu'elle a, de ce qui la désole. Ah! quand elle est là, près de moi, des heures sans parler, avec son air de regarder en dedans, je la pilerais dans un mortier de fer pour avoir un peu de ce qu'elle pense! Car c'est sa songerie qui est malade, la pauvre petite; faire le mal, elle n'en est pas capable, du moins je me le figure, et c'est aussi la croyance de M. le curé.

— Alors, il aurait dû lui laisser faire son *bon jour*, dit Charlon en se relevant.

— Mais, badaud, tu sais bien que la dernière fois c'est la petite qui n'a pas voulu... Elle se trouvait trop indigne. »

Naïs continua, s'adressant à Henri :

« Ma pauvre sœur a, paraît-il, une maladie qu'on appelle... comment M. le curé dit-il cela?... ah! le mal de *l'escrupule*. »

Charlon l'interrompit gaîment :

« Que ce soit ce qu'il voudra, maintenant

que tu sais que la petite n'était pas chez Arlatan, vous allez me faire le plaisir, en rentrant, de vous embrasser bien fort, et qu'on soit tous amis comme auparavant. C'est trop triste, les maisons de pauvres, quand on ne s'aime pas. »

Le feu flambait clair, la table du Franciot était mise; Charlon prit sa chère laide par la taille et l'entraîna vers leur mas sur un air de farandole populaire dans toute la Provence :

Madame de Limagne
Fait danser les chevaux de carton.

Il revint dans la soirée, mais cette fois avec la petite Zia. Henri lisait au coin du feu, sous le *caleil*, répondant par monosyllabes, tellement sa lecture l'absorbait.

Un moment, Charlon étant allé remplir les brocs au *puits commun*, un vieux puits à roue situé à mi-chemin entre la Cabane et le mas, Zia et Danjou se trouvèrent seuls. Elle passa près de son livre à deux ou trois reprises, et, tout à coup, lui saisissant la main d'un geste irrésistible, la porta à sa bouche avec violence. La douceur de ses lèvres, la candeur de ce remerciement attendrirent le jeune homme. Il eut besoin de tout son courage pour retirer sa main et dire d'un ton sévère :

« Tu m'as fait faire un gros mensonge, mon

enfant, mais ne recommence plus ; je ne mentirais pas une seconde fois... »

Elle se tenait devant lui, très humble, sans répondre. Par la porte restée ouverte derrière le garde, on entendait grincer la chaîne du puits et le ruissellement de l'eau dans le noir. Danjou continua :

« Pourquoi es-tu allée chez cet homme ? Car tu étais là, et tu en sortais à peine quand je suis arrivé. Que venais-tu faire ? Ta sœur te l'avait bien défendu. »

Les grands yeux noirs le fixaient, effroyablement navrés et immobiles, traversés seulement d'un éclair d'indignation quand il demanda si, par hasard, ce vieux hibou ne s'était pas mis en tête de devenir son galant, son *càlineur*...

« Non, n'est-ce pas, c'est impossible ? Qu'est-ce qui t'attirait donc chez ce marchand de baume vert ? Tu ne veux pas me le dire ? Eh bien ! je le sais, moi... je l'ai deviné. »

L'enfant tremblait si fort qu'elle dut s'appuyer contre la chaise où il était assis. Il laissa tomber son livre ; et tout bas, de tout près :

« C'est ton mal qui est revenu ? Tu as recommencé à voir des choses ?... C'est bien cela, dis, Zia ? dis, ma petite sœur de fièvre et de misère ?... Et dans un coup de désespoir, un soir où tu ne voyais pas d'étoiles, où la musique des félibres n'arrivait plus jusqu'à ton cœur, tu t'es souvenue des miracles d'Arlatan et tu es

allée lui demander de te guérir... N'est-ce pas, que tout ce que je te dis est vrai?... »

Jusqu'à présent, elle avait tenu la tête baissée et fait signe en pleurant sans bruit : « C'est cela... c'est bien cela... » Mais, aux dernières paroles d'Henri, ses prunelles se levèrent, toutes verdies de larmes, avec une expression d'angoisse et d'étonnement qu'il ne comprit pas, qu'il ne pouvait pas comprendre, dans l'élan de sa pitié, dans son désir de rappeler à la santé, à la vie, cette âme d'enfant si mystérieusement blessée. Désir d'autant plus vif qu'en la réchauffant il se réconfortait lui-même, qu'en criant à Zia : « Ne désespère pas, petite, tout cela n'est qu'une épreuve, une crise qui passera, » c'est sa propre détresse qu'il encourageait.

Malheureusement, quand Charlon fut revenu puis reparti avec sa belle-sœur, l'amant de Madeleine ne songea plus qu'à sa maîtresse, et son martyre recommença. Il essayait de lire, rouvrait le poème d'Aubanel sur l'admirable canzone que l'apparition de Zia avait interrompue tout à l'heure : *Depuis qu'elle est partie et que ma mère est morte...* mais arrivé aux derniers vers : *Oh! qu'il fait bon dormir dans les bergeries, sur les feuilles, — dormir sans rêve au milieu du troupeau...* la page tremblait, se brouillait; et au lieu de voir une étoile entre les lignes, comme Zia, c'est Madeleine Ogé, des Délassements, qui lui apparaissait traînant ses oripeaux de

théâtre dans la crèche d'Arlatan et le relent de la manade. Deux jours en plein pâturage avec ce vacher, fallait-il qu'elle eût le goût du fauve ! *Oh ! s'en aller en compagnie des pâtres, — rester étendu tout le jour et sentir bon la menthe sauvage...*

Il ferma le livre avec colère et se dit qu'il valait mieux dormir. Mais le lit nous rend si imaginatifs et si lâches. A peine étendu, il fut repris d'incertitude. Tant d'autres étrangères devaient se trouver aux arènes d'Arles, ce jour de fête. Pourquoi vouloir que ce fût celle-là précisément? Arlatan ne lui avait jamais parlé d'une actrice... De toutes les preuves accumulées il n'y a qu'un instant, pas une à présent ne tenait debout. Mais, la minute d'après, tous les soupçons revenus faisaient dans sa tête, sous ses tempes, la rumeur, le battement d'ailes noires d'un hourra de corbeaux arrivant à la fois de tous les côtés du ciel. Elle, c'était Elle ; et une sueur de glace l'inondait.

La nuit se passa dans ces transes fiévreuses, compliquées de cette idée plus torturante que tout : « La preuve est près de moi, je n'aurais qu'à faire un pas pour l'avoir. » Supplice si aigu, si lancinant, que deux ou trois fois il sauta du lit en se disant « j'y vais », entr'ouvrit la porte et, ne voyant pas la moindre clarté sous le ciel, vint reprendre sa veillée horizontale dans les ténèbres et le rongement.

Au matin cependant, sans dormir tout à fait, il glissa de l'insomnie à un demi-rêve de fatigue hallucinée... C'était la Camargue, mais une Camargue d'été à l'époque des halbrans, quand les clars sont à sec et que la vase blanche des *roubines* se crevasse à la forte chaleur. De loin en loin les étangs fumaient comme d'immenses cuves, gardant au fond un reste de vie qui s'agitait, un grouillement de salamandres, d'araignées, de mouches d'eau cherchant des coins humides. Sur tout cela, un air de peste, une brume lourde de miasmes qu'épaississaient des tourbillons de moustiques; et, comme unique personnage dans ce vaste et sinistre décor, une femme, Madeleine Ogé, avec la coiffe de Naïs, ses joues jaunies et creuses, Madeleine bramant et grelottant au bord de la mer, sous le plein soleil inexorable qui brûle les fiévreux sans les réchauffer...

Un passage criard d'oiseaux *de prime* le délivra de son cauchemar, en sursaut. La bande volait bas, comme à la fin de son étape, et tirait dans la direction du Vacarès. Bon prétexte que se donna le Franciot pour prendre houseaux, carnier, fusil, et s'en aller tenir l'affût vers le pâturage d'Arlatan.

V

« Entrez... La clef est sur la porte. »

Danjou tourna la clef de bois, fit deux pas à tâtons dans la sombre cahute enfumée, et s'arrêta, aveuglé, suffoqué.

« C'est le vent qui rabat. Il en souffle, une bourrasque, » dit la voix du gardien encore au lit, geignant sous un amas de couvertures et de hardes. « Tiens, c'est vous, mon cér ami... Prenez garde au *plot*... Posez le fusil contre la panière... Vous entendez la vache de Faraman, comme elle s'est levée de bonne heure ce matin... et mon *rhumatime* avec elle... Aïe!... aïe!... Vous non plus, mon camarade, vous ne paraissez pas avoir bien dormi. Vous êtes blanc comme la mort... Si le cœur vous en dit de faire comme moi, vé! »

Il se dressa tout endolori, dégageant à chaque mouvement une odeur de levure et de paille chaude, prit au-dessus de sa tête, à même une planche mal équarrie, un couvercle de boîte en fer-blanc plein à ras d'un opiat verdâtre de sa fabrication, sur lequel il promena voluptueusement, à deux ou trois larges reprises, une langue de lion malade, boueuse et sanguinolente.

Debout à quelque distance du lit, Danjou s'excusait que le cœur ne lui en dît pas précisément.

« Je m'en doute, je m'en doute, marmonna Arlatan refourré sous ses couvertures... Ce n'est pas pour mes drogues que vous êtes ici, vous. »

Il restait sur le dos, immobile et muet, ses grands traits vieillis, convulsés par la souffrance, comme si chaque rafale enveloppant la maison lui passait aussi sur le corps, tordait et broyait ses muscles. On entendait craquer le chaume du toit, gémir la croix de bois traditionnelle qui gardait le faîte, et, tout autour dans le pâturage, tinter et galoper les sonnailles du troupeau qu'effaraient l'absence du maître et le vent brutal de la mer. La tourmente apaisée, le gardien rouvrit lentement les yeux.

« Vous venez pour le portrait de cette dame, hé? dit-il à Danjou... La Parisienne déshabil-

lée jusque-là... J'avais vu tout de suite que ça vous amuserait... »

Il allongea un bras velu, couleur de brique, sillonné de coups de cornes en blanches et profondes cicatrices.

« Sans vous commander, mon camarade, cette malle à clous dorés, là-bas, au fond... si c'était un effet de votre obligeance de l'amener tout contre moi... nous y trouverions sûrement ce que vous cherchez. »

« Que croit-il donc que je cherche, cet imbécile ? » songeait Danjou en approchant la caisse du lit et soulevant son énorme couvercle en dôme. Tout de suite il eut l'illusion d'une boutique d'herboriste qui s'ouvrait. Des fleurs séchées, des plantes mortes, momies de papillons et de cigales conservées dans le camphre et l'alcool, opiats, élixirs, du papier d'argent, quelques coquillages, des morceaux de nacre et de corail, voilà ce qu'on voyait d'abord dans cette espèce de trappe mohicane, ce trou de pie voleuse que l'Anti-Glaireux appelait « son trésor ». Penché dessus avec des yeux éblouis d'inventeur et d'avare, il bégayait la lèvre humide :

« Y en a-t-il de mes drogues là dedans, et de l'herbe qui sauve et de l'herbe qui tue !... »

Sa narine gourmande allait d'un flacon à l'autre, flairait, se délectait longuement ; puis, comme si l'impatience fébrile du client le ré-

jouissait, il s'attardait au coin des médailles, à ses succès de torero, commémorés par une infinité de cocardes, — couleurs fanées, dorures éteintes, — qui chacune avait son histoire et s'accompagnait de boniments glorieux.

Celle-ci lui venait du Romain, pas celui de maintenant, un autre ; il y a toujours un Romain dans les manades. Cette grande-là, avec du sang sur le bord, lui avait valu le souvenir de Musulman et celui de la belle personne en question. Pas froid aux yeux, les Parisiennes.

« Jugez un peu. Le soir de la course, il y avait eu au cercle du Forum un grand banquet en mon honneur. Voilà qu'après dîner tous ces messieurs *on* était là à fumer en rond autour de moi dans un salon doré tout en glaces et en lumières, quand la dame m'arrive dessus, une femme superbe avec des diamants en pluie d'étincelles sur des épaules bien roulées. Elle me plante ses yeux tout droit et me vient comme ceci devant le monde : « Bouvier, on ne t'a « jamais dit que tu étais très beau ? » Ah ! la drôlesse, oser parler à un homme de cette façon... J'ai senti le rouge qui me montait et je lui ai jeté en risposte : « Et vous, madame, on ne « vous a jamais dit que vous étiez une catin ? »

Danjou se sentit pâlir. Cette affronteuse ressemblait si bien à sa maîtresse.

« Et elle ne vous en a pas voulu ? demanda-t-il.

— Si elle m'en a voulu, jeune homme? Attendez... »

Il se dressa en gémissant, une chemise de grosse toile laissant voir sa poitrine velue et grise de vieux pacan.

« Passez-moi ces deux boîtes, je vous prie, la verte et l'autre. »

Il montrait deux de ces cartons de modes comme les grands magasins de nouveautés en expédient au bout du monde. Salis, cassés, surchargés de toutes les marques postales, ces deux-là ne tenaient plus que par miracle. Du premier qu'il ouvrit sans presque y toucher, des photographies de femmes s'échappèrent, actrices, danseuses, maillots et décolletages de vitrines, qui vinrent se répandre sur la couverture devant lui. Il prit un de ces portraits et le regarda longtemps. Danjou était trop loin, il ne pouvait pas voir la femme; mais son Anti-Glaireux en tricot de laine et la main trapue aux ongles noirs qui tenait la petite carte, il n'en perdait pas un détail. Et, se rappelant les dessous élégants et raffinés de sa maîtresse, l'association de ces deux êtres lui semblait monstrueuse, impossible.

« Regardez-moi ça, mon bon... » dit l'ancien gardien de bœufs en lui passant le portrait.

C'était bien Madeleine Ogé, il y a dix ans, au zénith de sa beauté, de sa gloire; Madeleine en Camargo, le plus savoureux de ses rôles et

de ses costumes. Au-dessous, pour que nul n'en ignore, une ligne de sa longue écriture capricieuse et molle signant le public hommage qu'elle faisait à un vaquero de cette bouche divine, de cette gorge sans défaut :

« *Au plus beau des Camarguais,*
Sa Camargo. »

Était-ce l'épreuve jaunie, souillée, cette odeur nauséabonde et pharmaceutique? Il n'eut d'abord qu'une sensation de dégoût. Lui qui croyait tant souffrir, qui se raidissait d'avance! Et l'image enfin devant lui, nul doute n'étant plus possible, il savourait cette non-douleur.

« Combien voulez-vous de ce portrait? demanda-t-il d'un ton d'indifférence. Moi, j'en donne dix pistoles, cent francs. »

Dix pistoles! Le Camarguais en eut un saut de joie sous ses couvertes.

« Un beau morceau de chair de femme, hé? dit-il en claquant sa langue et coulant un œil libertin... Mais pour le même prix je puis vous offrir beaucoup mieux. Si, si, vous allez voir. »

Il tira de l'autre carton et rangea soigneusement sur son lit quelques-uns de ces grands chromos qui traînent aux étalages de marchands de *santibelli* sur les vieux quais de Gênes ou de Marseille... Daphnis et Chloé, le cygne de Léda, Adam et Ève avant le péché, nudités

prétentieuses, d'intention polissonne, surtout par leur coloris et leurs dimensions.

« Faites votre choix, mon cér ami ; comme pièces galantes, vous ne trouverez pas plus beau. »

Oh ! l'accent, le tour de bouche dont il appuyait ces mots : pièces galantes. Et c'est dans ce ramas d'ordures que Madeleine figurait.

« Très joli, maître Arlatan, murmurait Danjou, distrait, regardant à peine, tout à la petite image sur laquelle ses doigts se crispaient... Mais c'est ce portrait de femme précisément qu'il me fallait... N'en parlons plus. »

Le paysan insista, ébloui par les dix pistoles. D'abord la dame n'était qu'en demi-peau, tandis que les autres... puis elle avait mis de son écriture avec son nom au bas de la carte. Peut-être qu'elle vivait encore cette dame Camargo et pourrait lui causer de l'ennui...

La clarté du dehors entrant dans un tourbillon leur fit lever la tête à tous deux. La porte, mal fermée sans doute, venait de s'ouvrir grande, brusquement. On voyait le ciel bas, les nuages en déroute, les chevaux épars dans la lande, montrant çà et là derrière un bouquet de tamaris l'arête de leurs dos, l'écume de leurs crinières blanches ; plus loin, au-dessus du Vacarès tumultueux, tout miroitant d'écailles, des nuées d'oiseaux qui planaient, plon-

geaient, pêchaient, secouaient leurs ailes dans le vent.

« Mettez la clef en dedans, nous serons plus chez nous, » dit le gardien à voix basse.

Mais Danjou, d'un ton bref :

« C'est inutile, je m'en vais, puisque vous ne voulez pas... »

L'autre blêmissait de colère.

« Mon cér ami, voyons, réfléchissez.

— C'est tout réfléchi... Je tenais à ce portrait, vous y tenez aussi... Voici vingt francs pour la peine, et au revoir, mon garçon. »

Après tout, l'impression de mortel dégoût qu'il emportait ne valait-elle pas toutes les photographies ? Avec l'image constamment sous les yeux, cette impression se fût peut-être atténuée ; peut-être aussi n'eût-il pas résisté à la joie de faciles représailles, comme d'envoyer chez la diva ce souvenir de sa jeunesse. Mais alors c'étaient tous ses efforts perdus, sa retraite dénoncée, des lettres, des larmes, et au bout probablement l'éternelle rechute. Non, non, reste avec ton Camarguais, ma fille ; continue à moisir parmi les baumes verts à l'état de pièce galante !...

Danjou songeait ainsi en marchant vers le Vacarès, où il comptait chasser encore une couple d'heures, lorsque près de lui, dans le pâturage, des chevaux attroupés se dispersèrent à son approche. Zia était assise sur le gazon

mouillé d'embruns, à côté d'une corbeille pleine de grands pains, et machinalement elle en jetait des morceaux aux chevaux, devant elle. Le cou nu, sa mante dégrafée, les pieds à demi sortis de petits sabots jaunes en bois de saule, elle avait les lèvres décolorées par le froid; et le même geste de sa main essayant toujours de ramener les cheveux échappés de sa coiffe lui donnait quelque chose d'égaré. A l'appel du Franciot, elle leva seulement la tête.

« Que fais-tu là, Zia?

— Rien... je ne sais pas...

— Comment! tu ne sais pas ce que tu fais, si loin de chez vous?... Qu'est-ce que c'est que tout ce pain?

— On m'a envoyée chercher le pain à Chartrouse.

— Chartrouse?... mais pour rentrer chez toi ce n'est guère le chemin. »

Le regard de Danjou, orienté tout autour, rencontra le chaume du gardien. Il eut tout de suite compris.

« Ne mens pas, c'est là que tu venais?

— C'est là... répondit-elle avec violence. Tout ce que vous m'avez dit, hier soir, toutes les prières que j'ai faites dans la nuit, rien n'y a pu, rien... Une force mauvaise m'a prise en sortant de Chartrouse et m'a portée chez cet homme, je ne sais pas comment. La clef était sur la porte, j'ai ouvert; mais, entendant du

monde, je me suis sauvée jusqu'ici de peur d'être reconnue. »

Elle se leva, prit sous le bras sa corbeille à pain.

Il lui demanda :

« Où vas-tu ?

— Je rentre à la maison, ma sœur doit être inquiète... »

Une hésitation, puis :

« Est-ce que vous lui direz que vous m'avez vue ?

— Non... si tu me promets... »

Elle eut un regard navrant et las à faire pitié.

« Que voulez-vous que je promette ? Est-ce que je peux ? Est-ce que je sais ? Il y a des moments où je ne suis plus moi, où des flammes me traversent, m'enlèvent... Depuis que vous êtes là, c'est bien, je me sens de la force pour résister... mais dans une heure vous serez loin, et rien ne pourra me retenir... Et ce n'est pas ma guérison, comme vous sembliez le croire, que je viens chercher près d'Arlatan... c'est le poison, c'est sa brûlure... Mes yeux me font mal à la fin, de l'envie que j'ai de voir des choses. Et l'homme m'en montre et je me damne... Ah ! tenez, le mieux serait de tout dire à Naïs, qu'elle me batte, qu'elle me tue, mais que je ne revienne plus ici... »

Pendant qu'elle parlait, Danjou, se rappelant les hideux chromos étalés sur le grabat du

vacher, les revoyait sinistrement animés et pervers dans les beaux yeux de fièvre de cette femme-enfant et son imagination maladive.

« Non, Zia, dit-il plein de pitié, non, ta sœur ne saura rien... Ce serait lui faire trop de peine... Seulement il faut retourner au pays, t'en aller le plus tôt possible... »

Elle cria de terreur :

« Au pays, sainte Mère des Anges! mais c'est la fin de tout... On va me montrer au doigt, me courir après à cause de mon « bon joür »... Et pas moins, vous avez raison, monsieur Henri, il n'y a plus qu'à s'en aller... C'est ce qui vaut mieux. »

Droite et mince, son grand panier sur la hanche, ses cheveux en poussière blonde autour de sa petite pointe, elle marchait contre le vent, avec sa jupe enroulant ses jambes fines, et son geste énergique qui répétait à côté d'elle : « S'en aller... s'en aller... »

VI

Monsieur T. de Logeret,
à Montmajour.

Enfin, après deux longues journées d'angoisse et de recherches, nous l'avons retrouvée la pauvre enfant: nous l'avons retrouvée au bord du Vacarès, qui nous l'a gardée tout ce temps, bercée, roulée dans ses ondes mystérieuses. Le premier jour, les Charlon ne se sont pas trop effrayés de sa disparition. C'était une fillette bizarre, maladive, d'une imagination frénétique et comme envoûtée, une petite démoniaque que le moyen âge eût exorcisée, et que Naïs dans son ignorance effarait de scènes continuelles. Ils ont cru qu'à la suite d'une de ces scènes Zia s'était sauvée au pays; et vous pensez quel effroi quand on a su qu'à Montmajour personne ne l'avait vue. Tous les

mas d'alentour se sont mis en quête; de toutes les manades des gardiens sont venus fouiller les étangs, les *roubines*, avec leurs longs tridents.

La nuit, des clameurs, des appels de trompe sonnaient de partout dans la plaine; des lueurs de torches, de lanternes, tremblaient sur l'eau.

Ah! les braves gens! Comme tout ce bas peuple de campagne, bergers, bergerots, gardiens aux visages balafrés, bronzés et durs comme des casques, que tout ce petit monde m'est apparu généreux et bon, fraternel à la détresse d'un des siens, donnant, prodiguant ses heures de sommeil, sa pitié, sa fatigue... Et il en faisait une tempête, ces trois jours-là! Bourrasque, éclairs, grésil, la mer et le Vacarès en furie, les manades affolées, fuyant devant la rafale ou se piétant, se serrant, la tête basse derrière le chef du troupeau, tournant la corne au gicle comme vous dites. C'était païennement beau, toute cette sauvage nature soulevée, révoltée contre l'injustice des dieux qui ont permis le suicide de cette enfant, car elle s'est tuée, la malheureuse, et si vous saviez pour échapper à quelle étrange et cruelle obsession...

Au matin du troisième jour, Charlon et moi nous battions les bords de l'étang quand une bande de chevaux sauvages nous est apparue, en arrêt le long de la rive. Ils regardaient notre

pauvre Zia étendue sur l'herbe fine, serrée en linceul dans sa grande mante lourde de sel et de vase. Sa jolie figure intacte et blanche ouvrait à demi les yeux où se lisait toujours la même expression navrante, et qui, à rester longtemps sous l'eau, étaient devenus verts comme lorsqu'elle pleurait. Oh ! mais verts... « Deux petites rainettes du grand *clar,* » disait Charlon en sanglotant.

En votre qualité de vieux Camarguais, mon ami, vous avez entendu parler du trésor d'Arlatan. La petite Zia est morte pour avoir voulu y regarder ; et moi, j'espère au contraire y avoir trouvé la guérison et la vie. Je le saurai dans quelques semaines. J'étais d'ailleurs prévenu par cette parole du gardien :

« J'ai dans mon trésor de l'herbe qui sauve et de l'herbe qui tue. »

Ce trésor d'Arlatan ne ressemble-t-il pas à notre imagination, composite et diverse, si dangereuse à explorer jusqu'au fond ? On peut en mourir ou en vivre.

A bientôt, mon vieux Tim, je vous embrasse, le cœur gros.

HENRI DANJOU.



La Fédor

PAGES DE LA VIE



La Fédor

I

« FRANÇOIS, c'est M. Veillon ! »

A cet appel vivement envoyé par la svelte jeune femme apparue entre les bacs fleuris du perron, François du Bréau se dressa sur la pelouse où il jouait avec sa petite fille et vint au-devant du visiteur, une main tendue, l'autre calant sur son épaule l'enfant qui riait et jetait ses petits pieds chaussés de rose dans le soleil.

« Ah ! c'est M. Veillon... Eh bien, il sera reçu, M. Veillon... Si ce n'est pas honteux !

trois mois sans venir à Château-Frayé, sans donner une fois de ses... »

Il s'arrêta au bas des marches, saisi par l'expression gênée, angoissée, quelque chose de confus et de fuyard que la nécessité de mentir donnait à la ronde figure, bonasse et moustachue, du meilleur et plus ancien compagnon de sa jeunesse.

« Tu veux me parler?

— Oui... pas devant ta femme. »

Ce fut dit, glissé dans l'échange nerveux d'une poignée de main; mais jusqu'au déjeuner les deux amis ne purent se trouver seuls une minute. Quand la nourrice eut emporté « Mademoiselle », toutes ses grâces faites au monsieur, il fallut explorer la propriété très changée, très embellie depuis ces derniers mois. Ce Château-Frayé, dont la famille de Mme du Bréau portait le nom, était un très ancien domaine, moitié donjon, moitié raffinerie, flanqué d'une tour massive et d'un parc aux verdures féodales où fumait une cheminée géante sur des plaines infinies de blé, d'orge et de betteraves; sans le halo rougeâtre que Paris allumait chaque soir à l'horizon, on aurait pu se croire au fond de l'Artois ou de la Sologne. Là, depuis deux ans, depuis leur mariage, le marquis du Bréau et sa jeune femme, « son petit Château-Frayé », comme il l'appelait, vivaient dans une solitude aussi exclusive que leur amour.

Au moment de se mettre à table, nouvelle apparition de la nourrice, qui venait chercher Madame pour l'enfant.

« Un type, cette nounou, dit la jeune mère sans plus s'émouvoir. C'est la paysanne à scrupules... Avec elle on n'a jamais fini... Déjeunez, messieurs, je vous en prie, ne m'attendez pas. »

Et elle avait, en quittant la table, un joli sourire de sécurité dans le bonheur. Derrière elle, tout de suite, le mari demanda :

« Qu'y a-t-il ?

— Louise est morte, dit l'ami gravement. »

L'autre ne comprit pas d'abord.

« Eh ! oui... Loulou... La Fédor, voyons. »

Nerveusement, par-dessus la table, François saisit la main de son ami.

« Morte ! tu es sûr ?... »

Et l'ami affirmant de nouveau d'un implacable signe de tête, du Bréau eut non pas un soupir, mais un cri, une bramée de soulagement :

« Enfin ! »

C'était si férocement égoïste, cet élan de joie devant la mort... surtout une femme comme la Fédor... l'actrice célèbre, admirée, désirée de tous, et qu'il avait gardée six ans contre son cœur ; il se sentit honteux et gêné, s'expliqua :

« C'est horrible, n'est-ce pas ? mais si tu sa-

vais comme elle m'a rendu malheureux, au moment de la séparation, avec ses lettres folles, ses menaces, ses stations sans fin devant ma porte... Six mois avant mon mariage, dix mois, quinze mois après, j'ai vécu dans l'épouvante et l'horreur, ne rêvant qu'assassinat, suicide, vitriol et revolver... Elle avait juré de mourir, mais de tout tuer auparavant... l'homme, la femme, même l'enfant, si j'en avais un. Et, pour qui la connaissait bien, ces menaces n'avaient rien d'invraisemblable. Je n'osais conduire ma pauvre femme nulle part, ni sortir à pied avec elle, sans craindre quelque scène ridicule ou tragique... Et pourquoi cela? Quel droit prétendait-elle sur ma vie? Je ne lui devais rien, du moins pas plus que les autres, que tant d'autres... J'avais eu trop d'égards, voilà tout. Et puis j'étais jeune, et pas de son monde d'auteurs et de cabotins. On attendait plus de moi... peut-être le mariage et mon nom... ça s'est vu. Ah! pauvre Loulou, je ne lui en veux plus; mais ce qu'elle m'a embêté!... Mes amis s'étonnaient de ce voyage de noces interminable; ils peuvent se l'expliquer maintenant, et pourquoi, au lieu de rentrer dans Paris, je suis venu m'enfermer ici, pris d'une passion subite pour la grande culture. Encore n'étais-je pas toujours tranquille, et, lorsque le timbre de la grand'porte sur la route sonnait très fort ou à des heures insolites, mon cœur

sautait dans ma poitrine, je me disais : « La « voilà ! »

Veillon, qui, tout en mangeant d'un robuste appétit, écoutait attentivement ces confidences entrecoupées des va-et-vient du service, dit à François, sur un ton de reproche :

« Eh bien, maintenant tu pourras dormir tranquille... Elle est morte avant-hier à Wissous, chez sa sœur, qui l'avait recueillie il y a quatre mois, quand sa maladie s'est aggravée.

Du Bréau tressaillit douloureusement... Malade, et tout près de lui, quelques lieues à peine, sans qu'il en eût rien su...

« Comment l'as-tu appris, toi, qu'elle était là ?

— C'est elle qui m'a écrit de venir la voir. Je l'ai trouvée dans le milieu le plus bourgeois, le plus contraire à sa nature, chez Marie Fédor, l'ancien prix de tragédie, devenue Mme Restouble, femme du notaire de Wissous.

— Mais elles se détestaient...

— Oh ! Loulou était bien injuste. Elle en voulait à sa sœur d'avoir renoncé à la vie de théâtre pour épouser son étudiant des beaux jours du Conservatoire. »

Du Bréau se mit à rire :

« Son étudiant ?... Lequel ? elle en avait plus de vingt...

— Elle n'en a toujours épousé qu'un, maître Restouble, dont les panonceaux reluisent sur la plus coquette maison de Wissous depuis je

ne sais combien de générations. C'est là que j'ai retrouvé ton ancienne.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Parce que tu es marié, que tu aimes ta femme... Tout ce passé n'avait rien d'intéressant pour toi... Seulement, aujourd'hui... »

Veillon hésita une seconde, puis très froid toujours, mais avec le tremblement de sa grosse moustache brune :

« L'enterrement est pour trois heures... Je me suis promis que tu serais là... »

François du Bréau n'eut pas le temps de répondre ; sa femme venait d'entrer, moins radieuse que tout à l'heure, une inquiétude au fond de ses jolis yeux. Pour une fois, la nourrice avait raison ; les paupières de l'enfant étaient brûlantes et aussi ses petites mains.

« Oh ! ce ne sera rien, ajouta vivement la mère, se méprenant à la gêne consternée qu'elle devinait autour de la table.

— Aussi n'est-ce pas cela qui nous préoccupe, dit le mari ; mais je viens d'apprendre une mort... quelqu'un que j'ai beaucoup connu.

— Qui donc ? »

Veillon vint en aide à son ami. Il s'agissait d'un de leurs anciens de Louis-le-Grand, Georges Hofer, chez qui, dans leur jeunesse, ils venaient quelquefois déjeuner le dimanche... Ses parents, de grands fabricants de bière, avaient leur usine en face, de l'autre côté de

la Seine, dans ces immenses plaines qui vont jusqu'à Montlhéry. Il était mort là, on allait l'y enterrer.

Mme du Bréau regarda son mari :

« Tu ne m'en as jamais parlé, de ce Georges Hofer.

Il répondit :

« Il y a longtemps que je ne le voyais plus. »

Veillon ajouta, très sérieux :

« C'est égal... tu feras bien de venir. »

Et la femme, plus gravement encore :

« Il faut y aller, mon ami. »

L'accent de pitié, de douceur, dont elle dit cela les saisit tous les deux. Ils en parlaient une heure après dans le train de la Grande Ceinture qui les emmenait à Juvisy, où commencent les plaines de Wissous.

« Crois-tu qu'elle se soit doutée de quelque chose? » s'informait Veillon.

Du Bréau, lui, ne le pensait pas.

« Elle me l'aurait dit. C'est une limpide, une vibrante, incapable de rien cacher... La Fédor disait quelquefois : « Je suis un brave homme, « on peut se fier à moi. » Brave homme, je veux bien, mais une sacrée femelle tout de même, et qui, née dans le ruisseau, n'ayant jamais eu pour se conduire que ses instincts de fille ou de cabotine, s'imaginait que toutes les femmes lui ressemblaient, en plus bête et plus méchant, et aurait voulu me le faire croire... Si

je n'avais pas eu la chance de rencontrer mon petit Château-Frayé et de m'en toquer tout de suite, ma foi!... j'aurais peut-être fini par l'épouser.

— Tu n'en aurais toujours pas eu pour bien longtemps, murmura Veillon dans un sourire navré. La pauvre Louise était condamnée.

— Mais enfin de quoi est-elle morte? Je l'avais laissée en pleine santé, en pleine force. »

L'ami, accoudé à la portière et regardant dehors, bredouilla quelques mots sous sa moustache : épuisement, bronchite mal soignée... on ne savait au juste. Il y eut un instant de silence; puis, sur l'annonce de la station de Juvisy :

« Il faut descendre, dit Veillon, nous ferons le reste du chemin à pied. »

Sous un ciel de juillet, embrasé et blanc, un ciel de soleil fondu, le pavé du roi, comme on l'appelle encore, déroulait son interminable chaussée, bordée d'ormes rachitiques et de bornes monumentales. De distance en distance, le long des fossés à l'herbe rase et roussie, une borne de pierre, une croix de fer commémorative marquaient la place où un tel, maraîcher de tel endroit, en Seine-et-Oise, rentrant des Halles de Paris, était mort écrasé par les roues de sa charrette.

« Fatigue ou boisson, quelquefois les deux... » murmura Veillon.

Et du Bréau, d'un air détaché :

« A propos de boisson, et le musicien de Louise, en a-t-on des nouvelles ? Tu sais, ce Desvarennes, le chef d'orchestre qui l'a enfin consolée de son veuvage ? Il paraît qu'ils se battaient et se soûlaient d'absinthe tous les soirs. »

Veillon se retourna brusquement :

« Qui a dit ça ? Qui l'a vu ? Et puis, quand cela serait ? La Fédor n'en a pas moins été une artiste de grand talent, une belle et bonne fille qui t'a aimé du mieux qu'elle a su, ce qui vaut bien les deux ou trois heures de ton temps que tu lui donnes aujourd'hui... »

Le pavé du roi franchi, les deux amis s'engagèrent sur un de ces innombrables chemins de campagne, tout brûlants et craquants de poussière entassée, qui s'entre-croisaient à perte de vue dans ces champs de seigle et de blé, éblouis et papillotants sous le soleil. L'air flambait. Çà et là l'aiguille d'un clocher, une rangée d'arbres, le crépi lumineux d'une muraille interrompaient la ligne uniforme de l'horizon ; mais jamais le chemin qu'ils suivaient n'allait dans la direction de ce clocher, de cette muraille.

« Tu ne vas pas nous perdre ? » fit du Bréau s'adressant à son compagnon arrêté devant un poteau indicateur, à un tournant de route.

Veillon le rassura ; il connaissait très bien

le chemin de Wissous à Château-Frayé, l'ayant fait récemment encore avec Louise.

« Car figure-toi, mon cher, qu'en se réfugiant chez sa sœur qu'elle détestait, qu'elle croyait sa plus mortelle ennemie, la pauvre fille n'avait qu'un but, une espérance, te revoir. Dès ma première visite, elle m'en parlait : « Vous comprenez, mon petit Veillon, me disait-elle avec cette grâce ingénue que lui avait rendue la souffrance, ce n'était pas possible qu'il vînt chez moi, quand je vivais mal, dans le vice et dans la bohème; mais ici, chez des gens mariés, chez un magistrat — ma sœur me le répète-t-elle assez, bon Dieu de Dieu, que son mari est magistrat — rien ne peut l'empêcher, n'est-ce pas? » Ah! la malheureuse, pour lui persuader qu'elle rêvait une chose impossible, que l'honnête homme que tu étais ne pouvait faire cela, ne le ferait pas certainement, le mal que j'ai eu... d'ailleurs sans la convaincre... »

Du Bréau, qui s'était arrêté pour allumer une cigarette, murmura au bout d'un moment :

« Pourquoi se voir, d'abord? Qu'aurions-nous pu nous dire?

— Oh! je sais bien ce qu'elle t'aurait dit, et pourquoi elle aurait tant tenu à te voir avant de mourir.

— Pourquoi?

— Elle aurait voulu te demander pardon... Oui, pardon de ses lettres, de ses menaces, de toutes les démences dont elle te persécutait. Je t'avoue que devant sa détresse, ses remords, je lui ai menti abominablement, à cette pauvre Loulou, lui faisant accroire que tout était pardonné, oublié. Mais si tu penses que je m'en suis débarrassé avec cela ! Quand elle a eu bien compris que tu ne viendrais pas à Wissous, que tu n'y pouvais pas venir, alors ç'a été une autre chanson. Ta vie à Château-Frayé, votre installation, si vous faisiez de la musique le soir, si ta petite te ressemble... c'étaient des questions sans fin. Dès que j'arrivais, impossible de lui parler d'autre chose. Puis, un jour, elle nous a déclaré qu'elle voulait voir ta maison, seulement les murs, seulement la cime des arbres. C'est là que j'ai compris combien elle se trompait sur sa sœur. Brisée, malade comme elle était, on ne pouvait pas la mettre en wagon ; elle devait faire toute la route en voiture, allongée sur des coussins. Je peux dire que Marie Fédor a été d'une douceur, d'une patience admirables, et que, sans elle, jamais Louise n'aurait pu satisfaire son caprice. Un vrai voyage fatigant et long. Mais tout lui semblait magique, cette première haleine du printemps, allègre et vive, l'herbe nouvelle qui pointait partout dans les champs, tout la grisait. Nous nous sommes arrêtés au Bois-

Margot, et là, descendus de voiture, nous avons pris un chemin de traverse, mangé de ronces, ce que les cantonniers appellent une route morte. Ce chemin contourne le parc de Château-Frayé, nous l'avons suivi tous les trois en frôlant les murailles chaudes de soleil. J'avais peur d'être vu par un de tes fermiers ou par quelque ouvrier de la raffinerie; ils me connaissent tous. Heureusement c'était l'heure du travail. Elle s'exaltait à l'idée que cet immense troupeau dans la plaine, ce berger, ces grands chiens étaient à toi. « Que je m'amuse! Que je suis contente! » disait-elle en battant des mains comme une enfant. Arrivés près de la charmille, son saisissement grandit encore. Tu sais que la muraille, de distance en distance, est remplacée par une haute grille de fer qui laisse voir la double allée de tilleuls séparée d'une large pelouse. Nous étions là regardant derrière les barreaux, aspirant l'odeur de toute cette jeune floraison printanière épanouie sous le soleil, quand je reconnus de loin la voix de ta femme qui arrivait vers nous sous la charmille avec la nourrice et l'enfant... Je n'eus que le temps de m'écarter, laissant Louise aux bras de sa sœur, immobile derrière la grille. Mon regard ne la quittait pas. Quand ta femme est passée, reculant à tout petits pas devant sa fille, rien, pas un de ses traits n'a bougé. Seulement c'était sinistre,

ces joues hâves et décharnées, ce masque de mort guettant à travers les barreaux de fer infranchissables ce qu'il y a de plus beau dans l'existence, tout ce qui pouvait lui faire envie et regret, la maternité heureuse, la jeunesse. Par exemple, lorsqu'elle a vu venir la petite, trottant et petonnant dans sa longue blouse, quelle illumination sur cette pauvre figure d'incurable! Elle riait, elle pleurait et disait tout bas à sa sœur en s'essuyant les yeux : « Mais regarde-la donc, la chérie!... Elle a les cheveux du même blond que son père, et elle frise comme lui. Oh! la mignonne... la mignonne! » Son émotion était si vive, toute tremblante, les mains tendues, il a fallu l'arracher de là, l'entraîner vers la voiture, où elle est tombée sans forces. Au retour, elle ne prononça pas un mot de toute la route, resta les yeux fermés, aspirant un bouquet de fleurs jaunes, du grand ébénier qui dépasse le mur de la raffinerie. Le dimanche suivant, quand j'arrivai — j'avais pris l'habitude de venir la voir tous les dimanches — je la trouvai comme toujours au fond du jardin, allongée dans un grand fauteuil d'un vert pâle, où sa figure ombrée, ses bras minces, ses longues mains prenaient un aspect lamentable d'épuisement. Il m'a semblé la voir dans ce dernier acte de la *Dame*, où Desclée seule lui était comparable. « Je ne recommencerai plus, me dit-elle à propos de sa

visite à Château-Frayé... J'ai trop souffert, je suis cassée... » Et baissant la voix à cause du jardinier qui ratissait tout près de nous : « Ma sœur savait bien ce qu'elle faisait en me donnant l'idée de ce voyage... Elle m'a retourné le couteau dans le cœur, la lame y est restée... » Enfin, crois-tu si c'est de l'injustice! Cette malheureuse Marie Fédor, ce dévouement de toutes les heures, la soupçonner d'une machination pareille, d'une perfidie aussi compliquée... Du reste, tu vas la voir, Mme Restouble, tu te rendras compte que c'est une bonne et charmante femme, ressemblant aussi peu au monstre dont Louise nous parlait que la jolie maison que voici n'a l'apparence du bagne où la pauvre fille prétendait s'être enfermée par amour de toi. Nous y sommes, tu peux juger. »

Tout à l'entrée du village, le très ancien logis du notaire, avec ses murs blanchis à neuf, ses persiennes fraîches peintes, ses panonceaux étincelants, se dressait étroit et bas après une petite cour toute fleurie et rougeoyante d'une énorme corbeille de géraniums. Malgré le deuil de la maison et le drap noir qui encadrait la porte, l'étude, très achalandée, n'avait pas chômé ce jour-là, et par les persiennes seulement entrecloses on apercevait des profils sur des paperasses, on entendait une voix jeune

dictant un acte parmi le grincement des plumes d'oie qui grossoyaient.

Dans le corridor du bas, au sonore et frais dallage, un tréteau préparé attendait le cercueil; tout au bout, une porte vitrée permettait d'entrevoir les allées vertes du jardin et les noires silhouettes des invités.

« Reste ici, dit Veillon en laissant son ami dans la cour... Le cercueil n'est pas encore descendu... Je vais demander qu'on nous la laisse voir. Je crois qu'il est encore temps. »

Tout ému par la pensée de cette suprême entrevue, du Bréau commençait à s'impatienter de tourner autour des géraniums, en entendant chuchoter dans son dos les clercs de l'é-ude.

« Nous montons? » demanda-t-il à son ami, enfin apparu sous la draperie funèbre.

Veillon balbutia :

« C'est inutile... On ne peut pas... c'est trop tard. »

L'autre, sans prendre garde à son embarras, proposa tout naturellement de passer dans le jardin avec tout le monde; il n'était peut-être pas fâché, en définitive, d'échapper à cette confrontation douloureuse qu'il s'imposait un peu comme un devoir, après ce qu'il venait d'apprendre des derniers jours de Louise et l'espèce de sacrifice qu'elle lui avait fait en ve-

nant vivre et mourir chez sa sœur. Mais sa stupéfaction fut grande de voir Veillon, au lieu de passer devant, rester immobile et décontenancé en face de lui, comme pour l'empêcher d'aller plus loin.

« Quoi donc ? » fit-il enfin.

Et l'ami, cherchant ses mots, la voix et le regard gênés :

« Mon cher, c'est absurde... Tu sais dans quel état le chagrin met les femmes... Voilà que Marie Fédor, Mme Restouble, si aimable ordinairement, t'en veut d'avoir laissé mourir sa sœur sans être venu une fois... J'ai eu beau lui dire et redire sur tous les tons que tu ne le pouvais pas, que même ta démarche d'aujourd'hui était une imprudence vis-à-vis de ta femme et de votre bonheur... Inutile ! Elle est furieuse, elle ne veut pas te voir ; elle ne descendrait plutôt pas.

— Alors, quoi... Il faut que je m'en aille ?... »

Veillon hésitait :

« Je ne sais que te dire... Quand je pense que je t'ai fait faire cette longue route et qu'on ne te laisse même pas le droit...

— D'aller jusqu'au cimetière, dit François du Bréau en souriant tristement... Que veux-tu ? cela est peut-être mieux ainsi... Je m'en vais revenir chez nous tout doucement par les mêmes grandes plaines, en me remémorant ces quelques années, ce triste lambeau de ma

vie qu'ils sont en train d'ensevelir là-haut... »

Il levait les yeux vers une des fenêtres du premier étage, dont le rideau blanc, curieusement écarté, retomba tout aussitôt contre la vitre. La sœur de Louise guettait l'effet de son refus; rester là plus longtemps eût été vraiment trop lâche.

« Mais c'est impossible, tu ne peux pas t'en aller seul, dit Veillon accompagnant son ami vers la rue... Nous allons revenir ensemble.

— Non, non... Reste, je le veux. Il faut que tu sois là, que tu me remplaces jusqu'à la fin, surtout s'il est vrai — comme tu dis — que la malheureuse fille ait pensé à moi dans ses derniers moments... Allons, rentre vite, et à bientôt. Maintenant nous te reverrons le dimanche, j'imagine... »

Du Bréau repoussa la grille en bois de l'entrée, et, plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître, s'éloigna de l'étude à grands pas.

II

Hommes et bêtes, tout le village, à cette heure, était dans les champs. Où? dans quels champs? sans doute entre ces plis du terrain où les troupeaux couchés tiennent de loin la place d'un sillon, les hommes, au repos, celle d'une ornière; car il n'avait vu en venant, par toute la plaine embrasée et déserte, qu'un immense battement de lumière. Après quelques ruelles blanches et silencieuses, aux maisons basses, au cailloutis inégal, où la chaleur mêlée à des relents d'étable et de basse-cour tombait plus lourde qu'en rase campagne, tout à coup il se trouva devant l'église, une vieille église trapue, avec son portail roman drapé de tentures noires aux mêmes lettres d'argent L. F. qu'il venait de voir sur la maison du notaire. Une croix de pierre, entourée d'un quinconce de

tilleuls rabougris, lourds et immuables comme elle, faisait face au portail de l'église. Tout autour, sur l'étroite place, deux roulottes dételées, restées là depuis la fête du pays, dormaient dans l'atmosphère pesante. Quatre heures sonnèrent ; et, sitôt après, les notes d'un glas, lentes, espacées, tombées du clocher une à une, annoncèrent l'approche du convoi. Une envie subite lui vint de le regarder passer. Mais où se mettre pour ne pas être vu ? Dans un coin de la place, derrière quelques caisses de lauriers-roses, il avisa un cabaret moisi où l'on arrivait par quatre marches. Il entra, se fit servir près d'une fenêtre. Deux roulottiers blafards, à têtes d'aventures, buvaient debout devant le comptoir, surveillant du coin de l'œil leurs maringotes dételées sous les arbres de la place et se contant tout haut leurs détresses, les grandes et petites misères du métier.

En arrivant, du Bréau entendit le plus âgé dire à l'autre d'un accent de certitude et d'expérience :

« Mets des épaulettes à ton Jean-Jean, ça te fera le colonel qui te manque... »

Tout de suite il songea comme Louise aurait ri de ce mot d'impresario forain, elle qui les aimait tant, ces Delobelle de grande route. Et justement il y avait à une table voisine de la sienne un homme à menton bleu, répondant, lui aussi, à cette catégorie de cabotins bohèmes,

un peu moins minable cependant. Au lieu de porter les espadrilles et la vareuse en papier brûlé des deux roulottiers, celui-ci était chaussé de souliers vernis, de guêtres blanches, vêtu de drap noir tout neuf, et coiffé très en arrière d'un haute forme à bords plats endeuillé d'un immense crêpe qui laissait à découvert, sous des boucles grisonnantes et comme poudrées, un grand front blême en pyramide, des yeux rougis, brûlés d'alcool, des joues flasques et flottantes, sabrées de ces rides profondes que creuse l'ablation des grosses dents; une majestueuse cravate blanche d'homme de loi de l'ancien temps achevait de singulariser le personnage, sirotant à petits coups dans un verre, épais et lourd comme une tasse, une purée d'absinthe que lui disputait un tourbillon de guêpes. En face de lui, une gamine de dix à douze ans, en noir comme son père, les mêmes traits fripés et bouffis, les mêmes yeux larmoyants, était assise entre deux tout petits garçons en deuil aussi, et vêtus comme des hommes, sur lesquels la grande sœur veillait avec une autorité et des précautions de maman, coupant leur pain, remplissant leurs verres, détaillant le fromage en parts égales et, dans son empressement à donner la becquée à ses petits affamés, oubliant qu'elle non plus n'avait rien mangé ni bu depuis le matin. Autour du grand quartier de brie posé devant eux sur la table

entre une miche et un litre, tout un essaim de guêpes bourdonnait comme aux bords de l'absinthe paternelle; mais, bien loin de gêner l'appétit des enfants, l'adresse de leur père à faucher les guêpes au vol avec le couteau à fromage, à les couper en deux malgré le tremblement alcoolique de ses mains, les divertissait prodigieusement; et les yeux élargis, la bouche pleine, ils se délectaient à regarder ces guêpes, le corps tranché en deux, ne tenant plus que par une membrane, traîner, tortiller leur agonie sur le bord de l'assiette au brie, toute noire de cette grouillante jonchée. Du Bréau prêtait à cette scène enfantine la minutieuse attention que notre esprit apporte aux choses infimes lorsqu'il est fortement préoccupé. Soudain l'homme aux guêtres blanches, son chapeau d'une main, de l'autre son verre d'absinthe, s'avança vers lui avec des révérences et des pointes de maître à danser vacillantes et trébuchantes.

« Marquis François du Bréau, si je ne me trompe?... Je vous ai reconnu tout de suite quand vous êtes entré, au portrait que Louise avait toujours sur elle. »

Il s'interrompit pour poser son verre sur la table de du Bréau devenu subitement très pâle et se présenta, la voix prétentieuse et poisseuse :

« Desvarennes, chef d'orchestre, le musi-

cien Desvarennes, élève de M. Niedermeyer, l'auteur du *Lac* de Lamartine, moi-même compositeur de plusieurs mélodies... mais pardon, monsieur le marquis, je vous dérange. Vous désirez peut-être aller rejoindre le cortège... non, n'est-ce pas? On a dû vous jouer la même farce qu'à nous: défense de suivre... Et pourquoi?... Moi, encore, ça se comprend; j'ai été le vice de Loulou, son abjection... Mais vous, mais ces pauvres enfants... car c'est ma progéniture, ce grand laideron à tête de lapin malade et ces ridicules petits gauchos dont les pantalons traînent jusqu'à terre... pourquoi les punir, je vous demande, pourquoi ne pas les laisser accompagner jusqu'au bout celle qui leur a été si tendre?... Ce n'est pas à cause de leur mauvaise tenue? Pigez-moi ça, monsieur le marquis, la smala s'est habillée de neuf des pieds à la tête pour la cérémonie... Plus un radis à la maison; j'ai tout raclé, tout mis au clou pour que le deuil de notre amie soit dignement porté. Comme je le disais à la petite tout à l'heure : « Que tes frères ne me demandent pas pour un sou de pain de plus, je ne pourrais pas le leur donner... »

Il humecta l'âpreté de cette déclaration d'une forte lampée d'absinthe et reprit :

« Je ne regrette pas cette dépense, les enfants doivent porter le deuil de leur mère, et Louise Fédor a été une vraie mère pour ceux-ci. C'est

même à cause d'eux que je suis devenu son... son... enfin ce que j'étais. Car il est extraordinaire qu'un pauvre musico, un misérable raté comme moi, ait pu devenir l'amant de cette grande artiste, de cette créature adorable qui a eu des banquiers, des rois, des princes à quatre pattes sur sa descente de lit et les plus grands noms du théâtre au bas des lettres d'amour les plus éperdues... Voici exactement l'histoire de cette rare bonne fortune. C'était quelques mois après sa fugue de la Comédie-Française; malgré tout, elle avait dû accepter, faute d'argent, une tournée de villes d'eaux, Vichy, Royat, Aix-les-Bains, où elle jouait quelques-uns de ses plus grands succès, *Dora, Froufrou, Diane de Lys, la Visite.* Il se trouva qu'à cette époque je dirigeais l'orchestre de Vichy, sans beaucoup d'entrain, je dois le dire. Ma femme venait de me lâcher pour courir après mon premier violon, lequel, lui, se moquait un peu de Mme Desvarennes et ne songeait qu'à tripoter le carton. Toujours me voilà seul à l'hôtel avec mes trois petits, dont les deux derniers, les garçons, parlaient et marchaient à peine. Heureusement la sœur avait neuf ans; à cet âge, selon la retourne, elles sont déjà ou gadoues ou mamans. Telle que vous la voyez, celle-là, il y a deux ans, savait le soir tremper la soupe au lait des deux petits frères, puis les déshabiller, bien les border dans le lit d'hôtel, et lorsqu'elle les avait

endormis d'une belle histoire, craignant que je me laisse entraîner à boire après la représentation, elle venait me rejoindre à l'orchestre, s'asseyait à mes pieds sur un petit banc, jusqu'à la fin. Quand la pièce était longue, je sentais en battant la mesure sa petite tête posée sur mes genoux s'appuyer de plus en plus lourde. A une répétition de *Froufrou,* un jour, la Fédor, qui ne m'avait jamais parlé, vint au bord de la scène et sa main gantée devant ses yeux éblouis par la rampe : « Desvarennes, me dit-elle, envoyez-moi donc ce soir votre fillette dans ma loge, elle y sera mieux pour dormir qu'à l'orchestre et sur vos genoux de bois... » Quand elle eut la sœur, l'idée lui vint que les petits frères couchés tout seuls à l'hôtel pouvaient se réveiller et avoir peur dans leur chambre. Elle prit les petits à dormir chez elle avec la grande ; et, une fois qu'elle eut tous les mioches, le père fut de la maison par-dessus le marché... Ah ! femme incomparable, si je t'avais rencontrée plus tôt, que n'aurais-tu pas fait de Gaston Desvarennes, de l'élève préféré de Niedermeyer ! mais il était trop tard. A quoi bon des brancards neufs à un attelage fourbu ? Le cahier de mélodies, dont cette âme généreuse paya l'impression, n'a été lu de personne, personne n'a entendu mon *oratorio* exécuté à ses frais par la maîtrise de Saint-Eustache. Tout cela m'a découragé. Elle n'avait pas non plus

grand goût à la vie, la pauvre femme ; précisément monsieur le marquis venait de la plaquer, quelques mois auparavant... »

Il s'inclina le verre en main, le bras arrondi comme pour corriger la trivialité de l'expression, puis continua :

« Le réservoir d'énergie, de jeunesse, que vous étiez pour elle depuis des années, qui lui avait fait un regain de talent, de succès, lui craquant tout à coup, elle s'était trouvée en présence d'une double vieillesse, celle de l'actrice et celle de la femme. La maladie s'en mêla. Chez ces dames, je me suis laissé dire, elle n'est le plus souvent qu'une forme visible de gros embêtements, le deuil des grâces finissantes. Quand je l'ai connue, la Fédor, encore plus ennuyée que malade, s'était mise à la morphine. Je lui ai montré ce que cette drogue avait de bête et de morne, et que, poison pour poison, rien ne vaut une bonne verte bien battue... »

Il prit la bouteille d'absinthe restée sur la table voisine, et, pendant qu'à petits coups grelottants il remplissait son verre jusqu'au bord, de la place de l'Église arrivaient soudainement des airs funèbres psalmodiés par de fortes voix de campagne, mal écorcées, que soutenaient les basses de l'ophicléide et la tombée à temps égaux de la cloche de mort :

« Vite, Mélie, fit l'ivrogne se tournant vers

sa fille, il n'est que temps; conduis les petits à l'église... Vous laisserez passer tout le monde et vous vous mettrez à genoux dans le fond, bien dans le fond. Seulement, je veux que vous entriez, tu entends. Personne n'a le droit de vous empêcher d'entrer... »

Et s'exaltant à l'idée que la même volonté mauvaise pourrait leur interdire l'église, qui leur avait fermé la maison mortuaire, il brandissait le litre qu'il n'avait pas lâché et clamait vers le dehors :

« Ne l'essayez pas, oh! ne l'essayez pas... »

Effrayée de cette voix d'alcool dont les éclats méchants la faisaient si souvent pâlir et sursauter la nuit, la grande sœur se hâta d'emmener ses frères, qui, eux, ne songeaient qu'au pain et au fromage restés sur la table à la merci des guêpes et s'en allaient à regret, le cœur gros.

A l'approche du convoi, du Bréau, troublé déjà par l'apparition de Desvarennes, s'était levé très ému, et, s'abritant derrière la fenêtre entr'ouverte, regardait venir sur la place, après la haute croix d'argent, les surplis en double file tremblotante de cierges et de voix, le cercueil porté à bras sous sa draperie frangée. Comme il est lourd, ce sommeil des morts! Dire qu'il fallait quatre hommes robustes et musclés, quatre campagnards faits à la peine et se relayant, pour charrier ce rien du tout de

femme, cette petite étoile morte, de la maison à l'église et de l'église au cimetière. Subitement, comme si le cercueil s'était ouvert, elle lui apparut, étendue entre les planches étroites, avec le sourire radieux qui trouait sa joue d'une fossette, et la caresse de son regard gris bleu, gris de perle, aux grands cils abaissés, aux paupières meurtries et comme fardées par le plaisir; mais ce ne fut qu'une vision emportée presque aussitôt par les pitreries de Desvarennes debout à côté de lui, et, de sa voix de blague et d'alcool, dénombrant le cortège à mesure qu'il défilait :

« La famille, messieurs! Le notaire Restouble, Mme Marie Fédor, son épouse, premier prix de tragédie, et leurs invités... Tous des anciens de Loulou, ces invités... les célèbres seulement... L'Institut, le Conservatoire... mais pas un comédien, même avec la Légion d'honneur... pas de cabotines non plus; Mme Restouble a le théâtre en horreur... Nous avons cependant le directeur des *Fantaisies*... et deux vaudevillistes fameux, Laniboire et Ripault-Babin, de l'Académie française... Tas de vieux poseurs!... Je les entendais, en venant, dans le wagon, se vanter de la passion qui la brûlait pour chacun d'eux. Ah! s'ils avaient su devant qui ils parlaient... Aimés de Loulou! Non, mes bibis, vous pouvez faire mousser vos jabots, pas un de vous qui ait eu

cette veine... pas même ce gros emphysémateux de directeur, à qui elle a fait croire qu'il était son premier amant. D'abord son premier amant, elle ne l'a jamais connu. A un bal d'étudiants, chez Marie Fédor, une nuit, un carabin, déguisé en singe, emporta Loulou dans la chambre de sa sœur; et, pendant que la grande Fédor rigolait, la petite se laissait faire en pleurant, sans oser dire qu'elle était vierge, de peur d'avoir l'air d'une dinde. Le voilà, son premier tombeur, celui qu'on n'oublie jamais, ce fut ce *gorille anonyme*, oui, messieurs, parfaitement... »

Il s'animait, clamait, levait son verre, si bien que du Bréau gêné dut s'écarter de la fenêtre et reprendre sa place sur le banc où le pochard vint le rejoindre, harcelant, intarissable :

« Que monsieur le marquis ne s'étonne pas de me voir si bien renseigné sur notre amie; c'est que je me suis trouvé près d'elle à des heures où le besoin lui venait non plus de bâiller sa vie, comme disait l'autre, mais de la vomir. Ça la prenait le soir, entre chien et loup, dans ce petit entresol du boulevard Poissonnière qui l'a vue des heures immobile sur un fauteuil très bas, avec le roulement continu des voitures sous sa fenêtre. Alors, surtout quand elle avait dans la tête la chaleur d'une bonne verte, il lui montait de son ivresse et de

toutes ces lumières du boulevard, seul éclairage de sa chambre, qui papillotaient au fond de son verre, un tas de souvenirs, de confidences involues. J'en ai appris de drôles, ces soirs-là. Mais de plus drôles encore, quand la dèche, la grande dèche venue, la Fédor, ne pouvant plus paraître sur la scène, en fut réduite à écrire à ses anciens. C'est moi, ou, lorsque j'étais pris de boisson, ma grande fille qui portait les lettres. Ces lettres-là, voyez-vous, écrites toujours suivant les goûts du destinataire et dans le sens de sa vanité, étaient de purs chefs-d'œuvre. Bon sang de Dieu! les bosses de rire que nous nous donnions quelquefois, quand elle m'en lisait une, avant de la fermer. Par exemple, aux temps les plus durs de sa misère, jamais elle n'a voulu s'adresser à vous. Quelquefois, par jalousie, je la poussais à le faire; alors elle s'emportait : « Non, non, pas celui-là, je l'ai « assez bassiné; et puis il y a de trop bonnes « choses entre nous, je ne veux pas le mêler à « ces saletés. » Et, quand tout lui a manqué, plutôt que de vous tendre la main, elle a préféré venir s'enfermer ici, chez cette sœur menteuse et méchante, qui l'a toujours détestée pour ses succès, pour son talent, et qui s'est payé en quelques mois tout un arriéré de haine et d'envie. Pauvre Louise! Un martyre, n'est-ce pas, un martyre abominable, ton existence dans cette maison à façade hypocrite et soi-

gnée; ils ont dû te faire mourir à tout petit feu, te retourner sur un côté, puis sur l'autre. Et demain tous les journaux raconteront combien ta grande sœur a été généreuse pour toi. Ils rappelleront son prix de tragédie, bien près de reconnaître que c'était elle la vraie Fédor. Cela lui aura coûté si peu de chose. La peine d'inviter à ton convoi quelques-uns de tes couchers les plus illustres et, vu la rareté des trains, de garder ces vieux célèbres à dîner avec les messieurs du grand reportage. Il n'y a que nous deux qu'on n'a invités à rien du tout, qu'on a même expulsés, les deux précisément que tu as eus le plus près de ton cœur. Oh! pas seulement nous permettre de te suivre jusqu'au cimetière, c'est un peu dégoûtant tout de même, dis, Loulou; dis, ma petite louloute. »

Comme si elle avait pu lui répondre du fond de son verre, il se penchait dessus, l'appelait de petits noms tendres. Et enfin, son absinthe vidée d'une lampée, il s'écroula sur la table, tout sanglotant et ronflant.

Dix fois depuis sa rencontre avec ce triste personnage, du Bréau avait eu l'envie de fuir, écœuré de ses révélations, mais retenu quand même par une curiosité mauvaise, le besoin de savoir si cette malheureuse fille avait vraiment souffert à cause de lui. Voyant l'homme endormi, il se levait pour partir, quand un coup d'œil dehors l'obligea d'attendre. Le convoi

sortait de l'église, escorté de cloches et de chants; et, tandis qu'il se reformait sur la place, ceux des Parisiens qui, pressés par l'heure du train, ne pouvaient suivre jusqu'au cimetière venaient saluer la famille ou se faisaient inviter au dernier moment, car Desvarennes ne s'était pas trompé, il y avait un repas des funérailles. Les non privilégiés prenaient la route de la gare avec des airs faussement pressés et des dos de mauvaise humeur. Au milieu d'un groupe de vieux célèbres, l'ancien prix de tragédie agitait ses voiles de deuil. Maître Restouble, parlant à l'ami Veillon, s'épongeait le front dans l'air brûlant; et, sous les lauriers-roses en caisses du petit café, les reporters buvaient des grenadines, en échangeant à haute voix leurs renseignements sur l'étoile qu'on enterrait. Tous très jeunes, ces messieurs n'avaient pas la moindre notion du talent de la Fédor; mais ses aventures galantes, ses frasques de tête et de cœur, ils les savaient sur le bout du doigt, les racontaient ainsi qu'une immonde légende dont l'ancien amant, assis près de la fenêtre ouverte, ne perdait pas un mot, pas une éclaboussure. Il en éprouvait un sentiment de gêne, de dégoût, qui, venant après les récits de Desvarennes, faisait du martyre de Louise et des férocités de sa sœur les inventions d'un pochard sentimental, l'amenait à conclure :

« Pourquoi suis-je venu ici ?... Je n'avais rien à y faire. »

L'entrée de la petite Mélie, traînant toujours ses frères par la main, le tira de sa songerie. En l'absence des enfants, les guêpes s'étaient emparées du pain et du fromage, du fromage surtout. L'assiette bourdonnait, toute noire. Les petits se ruèrent dessus, aidés de la grande sœur, et ce fut une bataille atroce. Enfin quand l'essaim eut pris la fuite, que les enfants furent bien installés, chacun devant une belle tartine de miche tendre, la fillette s'approcha de son père qui ronflait toujours, ramassa le chapeau roulé par terre et, l'ayant essuyé avec soin, le posa sur la table à côté de lui, à la place de la bouteille d'absinthe magiquement disparue, rapportée sur le comptoir. Les regards du monsieur qui se trouvait là, croisant les siens à plusieurs reprises, la gênaient bien un peu pendant son manège de petite maman ; mais elle en eut vite pris son parti. Comme elle passait près de lui en retournant vers ses frères, du Bréau saisit son poignet, si mince, si fragile, oh ! fragile à faire pleurer, et froissant un billet bleu dans la moiteur de la petite main :

« Pour vos enfants... » lui dit-il à voix basse.

Tout de suite, dans la pâleur bouffie et maladive de cette figure de fillette grandie trop vite, un sourire d'une douceur et d'une com-

préhension adorables jaillit comme un arc-en-ciel qui allait du père endormi, le plus terrible de ses enfants, à l'assiette gloutonne des deux autres; ses yeux rongés, sans cils, roulaient de grosses larmes, et elle s'inclina en murmurant :

« Merci... merci... »

III

Quand il sortit, la place de l'église était déserte. Une roulotte attelée y restait seule, prête à partir, et dont la rosse efflanquée essayait d'atteindre les branches basses du quinconce. Sur le pays silencieux, en notes lentes et mourantes, le clocher secouait la fin de son glas, les dernières gouttes restées au fond du bénitier. De loin en loin y répondaient de sourds roulements de tonnerre. Sans doute il aurait mieux valu pour du Bréau laisser passer l'orage qu'il sentait tout proche, à l'embrasement de l'atmosphère, à l'attente, à l'immobilité du tout. Mais rester seulement une minute de plus dans cet affreux Wissous, s'exposer à entendre quelque nouvelle infamie, lui semblait intolérable. Il prit droit devant lui et se trouva presque aussitôt en pleins champs, très étonné

de ne pas reconnaître la plaine immense par laquelle Veillon l'avait amené. Ici des chemins creux, des vallonnements ombragés d'arbres... Un bruit d'essieux et de roues fatigués venait derrière lui; la dernière roulotte de la fête qui s'en allait. Il s'arrêta pour demander la route de Juvisy.

« Mais vous y tournez le dos, à Juvisy, » dit le vieux roulottier assoupi sous l'auvent de sa lourde voiture.

C'était le même qui, devant le comptoir, donnait à son copain de si judicieux conseils sur l'emploi des épaulettes.

Une grande fille rousse, à la voix rauque, aux traits corrects et durs, vêtue d'une jupe et d'une camisole, les pieds nus, poussiéreux, comme chaussés de cendre chaude, était assise à côté de lui et se pencha toute pour voir à qui parlait son père ou son homme, peut-être les deux.

« Si ce monsieur veut monter près de nous, dit-elle sur un ton de commandement pendant que des figures curieuses se montraient aux petites fenêtres de la voiture, nous détournerons par le Mesnil et nous le mettrons sur sa route... Ce sera plus court qu'une explication, surtout avec l'averse qui chauffe. »

Un coup de tonnerre plus violent que les autres et sous lequel le sol vibra comme une peau de tambour décida du Bréau à accepter

l'offre de ces pauvres gens, tout fiers d'abriter un Parisien venu, pensaient-ils, pour les obsèques de la comédienne. Il prit un air étonné :

« Une comédienne ?

— Et des fameuses, dit avec fierté le vieux, qui avait été souffleur au casino de Perpignan... Louise Fédor, de la Comédie-Française. Elle est morte ici chez un notaire. »

On passait devant un haut portail en bois peint, large ouvert et gardé par deux énormes mélèzes dont les branches balayaient le sol.

« Justement, voilà le cimetière, murmura le roulottier. Ils sont en train de la descendre dans le tombeau de famille... Penchez-vous, voyez. »

Du manche de son fouet, il montrait au bout de la longue allée, bordée de buis verts et de pierres blanches, un aggloméra de vêtements de deuil et de fronts découverts s'inclinant devant l'étroite chapelle aux vitraux de couleur, aux prétentieuses mosaïques. Il ajouta, pendant que son cheval montait lentement le raidillon, longeant la muraille crépie :

« C'est la plus belle tombe du pays; d'ici Corbeil, on n'en trouverait pas une aussi riche. »

De sa voix fruste, rocailleuse, la grande fille l'interrompit brutalement :

« N'empêche qu'à la place de la camarade j'aurais pas aimé être enterrée là dedans. Qu'est-ce qui viendra la chercher ici ? qui pourra

se douter jamais qu'elle est là, lui jeter en passant un bonjour, un bouquet, ces deux sous de fleurs qu'à Paris, rien qu'avec son nom au bord d'une pierre, elle serait toujours sûre d'avoir?... Sans compter qu'à Wissous — deux tisons jaunes flambèrent sous les sourcils ardents de la gitane — elle aura un jour sa sœur pour lui faire société, et c'est une sacrée vilaine femme.

— Vraiment? demanda du Bréau d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent, vous la croyez si méchante que ça?... »

Le vieux, les lèvres serrées :

« On ne l'a vue qu'une fois, mais ça suffit. Figurez-vous, monsieur, que cette année... »

La voiture continuait à grimper péniblement contre le mur du cimetière, d'où montait une voix blafarde, officielle, sonnant faux dans le silence imposant de la campagne. Le panégyrique superbe que cette voix proférait sans doute, les phrases qu'elle filait sur quelque ancien dévidoir ministériel, branlant et reluisant, du Bréau était trop loin pour les entendre; mais ce ronron funèbre le faisait penser aux déclamations de Desvarennes, son litre d'absinthe à la main, et les naïves confidences chuchotées à son oreille achevaient de lui serrer le cœur en lui prouvant combien tout ce qu'avait dit l'ivrogne devait être vrai.

« ... Cette année donc, pour la fête du pays,

nous donnions *Ali-Baba* et *Geneviève de Brabant*, au bénéfice de Mme Diégo que voici. Le dimanche, dans l'après-midi, nous sommes allés tous deux, comme on fait, offrir aux notables nos programmes et des billets, pour le soir. Chez le notaire, nous avons trouvé les dames sur la terrasse, au fond du jardin, et, dès le premier mot, j'ai compris que c'était inutile, qu'il n'y avait rien à espérer. Alors, du grand fauteuil de la malade — elle est morte trois jours après — on a vu sortir une petite tête pas plus grosse que le poing, bien creusée, bien changée depuis Perpignan, et qui s'est mise à dire : « Voyons, Maria... voyons, Maria... » Pas plus que cela, mais d'une bouche si bonne, d'une douceur de voix si entrante que la petite et moi nous n'avons pu nous retenir de pleurer... Ah ! cette Fédor, elle a dû en tirer des larmes aux payants, avec une voix pareille... La femme du notaire, elle, n'y a pas été prise. Elle s'est retournée, comme piquée d'une mauvaise mouche, et elle a jeté à sa sœur : « Dis donc, toi... ce n'est pas ton argent qui danse ! » En même temps, son ombrelle nous faisait signe : « La sortie est par là... filez... »

— Et qu'elle aurait bien voulu filer aussi, la pauvre, s'en aller avec nous dans la bagnole des libres mendigos !... » dit la grande rousse aux pieds poudreux, à la livrée de misère...

On arrivait en haut du raidillon; la voiture s'engageait dans un petit chemin à travers champs, où il y avait à peine la place de ses roues, et, après quelques minutes d'une course cahotée, elle s'arrêta au croisement de plusieurs routes dont la plus large et la plus droite était celle de Juvisy.

« Si vous allez toujours de ce pas, vous arriverez avant l'orage... » cria le vieux bohème à du Bréau qui se hâtait, courait presque, afin d'être seul et loin, d'échapper à l'histoire de cette fin de vie, navrante et obsédante comme un remords.

Eh! oui, maintenant il en avait la preuve... C'est pour lui que Louise était venue vivre chez sa sœur, pour lui qu'elle y souffrit mille morts, dans l'espoir qu'elle le reverrait; mais était-ce possible? tout n'était-il pas fini, brisé depuis longtemps et pour toujours? Il avait beau chercher, sa conscience ne lui reprochait rien.

Tout en songeant et regardant devant lui, il fut brusquement saisi par les transformations du paysage depuis quelques heures. En route avec Veillon, c'était une immense plaine du Midi, éblouie et papillotante sous la lumière d'un grand ciel blond, tout vibrant de chaleur intense; à présent, sous ce même ciel mais assombri, comme descendu, les colzas en jaunes losanges, le vert cru des champs de betteraves, la rayure rose des sainfoins prenaient

un éclat extraordinaire. Tout le décor semblait s'éclairer par en bas, comme dans un paysage du Nord, mais un Nord de plein été, orageux, étouffant, où rien ne bougeait, pas une plume d'oiseau, pas un épi d'avoine. Soudain, loin, très loin, à l'extrémité d'un champ que des faucheurs invisibles se hâtaient de coucher avant l'averse, l'éclair d'un outil flamba sous un rais de soleil blanc venu de derrière lui, là-bas, péniblement filtré entre deux épais nuages, et juste au-dessus du cimetière dont la muraille de craie se profilait sur l'horizon.

Le temps d'un adieu suprême à celle qui dormait là, il se remit en route, et voilà que ce rayon perdu du couchant, comme il avait frappé l'acier d'une faux lointaine, allait chercher, évoquer au fond de sa mémoire, à neuf ou dix ans de distance, par une similitude de température, aussi par l'énervement de son étrange journée, le souvenir de sa première rencontre avec la Fédor, un après-midi d'été. C'était à un raout, une *garden-party* à l'ambassade d'Angleterre. Elle venait de dire la *Fête chez Thérèse* avec cette voix prenante, un peu voilée, ce délicat emportement de tout son être... « Menez-moi à l'air, je meurs... », dit-elle à du Bréau sans le regarder, et, traversant au milieu de la foule ces somptueux salons de l'hôtel Borghèse où flotte dans l'irisement des hautes glaces l'image voluptueuse de la belle

Pauline, ils vinrent s'asseoir au bout du jardin, contre la grille qu'un épais rideau de glycines retombantes sépare de la perpétuelle féerie des Champs-Élysées.

Un coup de tonnerre formidable le rappela en quelques secondes à la réalité des choses. Des anneaux de poussière couraient sur la route, soulevés par une haleine chaude sentant le soufre, tandis que du fond de la vallée, en face, montait au galop de charge un nuage safran, veiné de feu, effrangé, effiloqué sur ses bords en grises déchirures de pluie; deux pigeons blancs, seuls oiseaux dans l'espace, se débattaient, tourbillonnaient en avant de la bourrasque, éperdus, les ailes ouvertes. Presque aussitôt, le chemin s'étoilait à ses pieds de larges gouttes, très espacées d'abord, puis serrées, précipitées; enfin la nuée se débonda, et jusqu'à Juvisy, jusqu'à la nuit tombante, il marcha sous un ruissellement de flamme et d'eau, glissant, pataugeant dans les flaques, mais sans rien voir, sans rien sentir, tout au ressassement de sa vie avec la grande comédienne et de ce qu'ils appelaient leur amour.

Oh! cette femme à tout le monde, que les acteurs tutoyaient, à qui le plus bas figurant, le plus sordide chef de claque soufflait des ordures dans le cou, cette femme dont les petits cercleux encore au biberon, venant chercher leur matérielle à la fin du spectacle, avaient le

droit de dire : « Louise a été infecte, ce soir. » Viande de tattersall que, devant lui, n'importe quel maquignon pouvait vanter, détailler du sabot à la crinière, de la croupe jusqu'au garrot. « Où est Madame? » Enfermée avec le directeur, ou en train d'écouter dans sa loge le rôle que lui mijotait l'auteur du jour. Ce qu'il avait ragé, rugi devant cette porte; et, sur le divan de l'entrée, dans le petit salon bleu où il l'attendait pendant qu'elle était en scène, quelles heures d'angoisse! Des loges voisines, personne ne le savait là. Alors tous les cabots, hommes et femmes, en s'habillant la porte ouverte, en se passant le rouge ou le blanc gras, parlaient sans se gêner, comme lorsqu'ils sont entre eux. C'étaient le long du corridor des fusées de rires immondes, un argot de bagne, des potins de filles à soldats. Et Louise entendait cela, y répondait sans doute quand elle se trouvait seule, puisque c'était son monde, sa vie. Tout le cœur de l'amant se soulevait de dégoût à cette idée. Quelquefois, il descendait sur le théâtre, errait derrière les portants, risée des pompiers et des machinistes, blême et contracturé comme l'auteur un soir de première, car sa maîtresse en scène lui donnait toujours la même crispation. Il se sentait encombrant, ridicule. Mais où aller? Elle jouait tous les soirs, répétait toute la journée au théâtre; et la savoir sans lui dans ce bouge, livrée à tout son

caprice, il en serait devenu fou. Elle aussi le voulait toujours là; plus âgée que lui, elle n'en était que plus jalouse, et, comme ces ramiers qui passaient tout à l'heure en plein ciel d'orage, longtemps ils s'aimèrent dans les éclairs et l'ouragan. C'est encore ce que leur liaison avait eu de meilleur. Oui, ces scènes abominables, ces colères jusqu'au délire, jusqu'aux coups, tout valait mieux pour lui que l'aveulissement des dernières années, l'enlisement sinistre dans la boue du cabotinage, quand les comédiens l'appelaient « mon petit François », les contrôleurs « monsieur le marquis », et que tous le voyaient déjà mari de la Fédor, gros marchand de billets et commanditaire du théâtre. C'est vers cela qu'il allait, le malheureux, qu'il glissait tout doucement, sans passion, sans joie, par la force aveugle et lâche de l'habitude, — le bercement mortel de la roulotte, — lorsqu'un jour, dans le salon de sa mère, lui était apparue celle qui allait lui apprendre les belles ivresses de la vie à deux, son divin petit Château-Frayé...

IV

En quittant le train de la Grande Ceinture pour faire à pied, car on ne l'attendait pas, les deux ou trois kilomètres qui le séparaient de chez lui, du Bréau se trouva devant des chemins obscurs et un ciel sans nuages où le jour s'éteignait, tandis qu'à de longs intervalles des éclairs livides, déchirant l'horizon silencieux, signalaient la fin de l'orage. Dans sa hâte d'arriver, il avait pris la *route morte*, pleine d'ornières boueuses et d'herbes folles, encore ruisselantes. Ensuite il coupa court à travers des champs saccagés, ravinés, dont l'orage avait fait des paquets de goémon, mouillés et glissants. Soudain, au bout d'une terre de labour fraîchement moissonnée et pleine d'eau, où ses bottes flaquaient, s'embourbaient comme dans une mare, la longue cheminée de la raffinerie

se dressa sur le crépuscule, et un moment après François du Bréau, cherchant à tâtons dans l'angle du portail la chaîne de la cloche, la secoua joyeusement.

Oh! l'odeur des citronniers après l'averse, la cour sablée à neuf, étincelante et nette, devant le vieux logis Louis XV tout en longueur, où couraient des lumières. Après le noir du dehors, ce fut d'une intimité subite et délicieuse. Comme il franchissait le perron, une persienne s'entr'ouvrit doucement à l'étage :

« Monte vite... Je suis près de l'enfant.

— Est-ce qu'elle est malade?

— Non... rien. »

Dans le *mezza voce* de la mère, il y a un velouté, un accent de bonheur qui le rassure tout de suite.

En s'arrêtant au vestibule pour quitter ses vêtements trempés, ses chaussures lourdes de vase, il a vu un coin de salle à manger tout allumée, deux couverts qui attendent en face l'un de l'autre sur la nappe éclatante et fleurie. Maintenant, vite l'escalier; une grande chambre, une autre plus petite que baigne la vague lumière bleue d'une lampe de nuit. Et, dans cette flottante poussière sidérale dont tout s'imprègne à l'entour, il s'avance vers le petit lit de claire mousseline près duquel sa chère femme est debout, l'appelle d'un geste tendre...

Ce qu'il met d'élan passionné, de ferveur re-

connaissante dans cette première étreinte, ce qu'il étouffe de sanglots, d'aveux inexprimés, il semble qu'elle l'ait compris au ton apitoyé dont tout bas elle le console... La mauvaise journée qu'il a dû passer, le pauvre ami! C'est si triste de voir partir ce qu'on a connu... On dirait que cela vous emporte un peu de vous-même... Pour elle non plus, l'après-midi n'a pas été gaie. La petite se plaignait, avait la peau brûlante... puis, vers le soir, la fièvre est tombée; les joues sont redevenues bonnes, et, maintenant, elle dort, si calme, si fraîche...

« Tiens, regarde. »

La mère écarte le rideau, et pendant qu'ils sont là, tous deux penchés sur cette chair d'enfant, nacrée, veloutée, à la pulpe plus tendre que le plus beau fruit, pendant que leur souffle se mêle au léger friselis de cette petite bouche entr'ouverte, doucement la mousseline se referme, les enveloppe tous les trois du retombement de ses plis légers. Qu'on est bien, que tout le reste est loin; quel repos dans l'oubli du monde!



Au Fort Montrouge

SOUVENIR D'UN TRENTE-SOUS



Au Fort Montrouge



Le Paris du siège, au matin du 31 octobre. Dans le brouillard froid, Saint-Pierre de Montrouge achève de sonner un mélancolique *Angelus*. Le long de l'avenue d'Orléans, où de rares lumières clignotent, un fiacre à deux chevaux et à galerie, réquisitionné par le ministère de la marine, et l'un des derniers locatis en circulation, nous emmène, Le Myre de Vilers et moi, dans une tournée des forts du Sud. Comme aide de camp de l'amiral La Roncière, de Vilers, presque tous les matins, est astreint à cette visite, et je l'accompagne volontiers quand je

ne suis pas de garde, afin de m'approvisionner d'une foule de remontants très précieux dont les forts de Paris surabondent, comme d'énergie, d'ordre, d'endurance et de belle humeur.

« Halte-là... Qui vive?

— Service de la marine. »

La porte de Montrouge, tout embastionnée, engabionnée, hérissée de baïonnettes, s'entrebâille pour le fiacre ministériel. Pendant qu'un falot minutieux examine à la portière nos deux laissez-passer, mon compagnon — si philosophe et maître de lui d'ordinaire — s'énerve, s'irrite. Sous la casquette plate à galons d'or, sa figure me frappe par une expression de dureté que je ne lui ai jamais vue, qui lui mincit les lèvres, creuse ses yeux plus profonds et plus noirs. Qu'y a-t-il? Qu'est-ce qu'il me cache? Ce causeur étincelant, adroit lanceur de paume et de repaume, pourquoi, depuis que nous sommes en route, m'a-t-il laissé parler tout seul? Je vais le savoir sans doute...

Franchie la zone militaire, ces grandes plaines de boue et de gravats où déjà le matin blafard éclaire des larves en maraude, nous traversons Gentilly, désert, effondré... Un coq chante au lointain, vers Bicêtre. D'une ruelle en pente, un chien affamé, furieux, s'élance en aboyant, s'acharne à nos chevaux, bondit jusqu'à la portière, nous crache en râlant la bave de ses crocs. Le temps de dire : « Sale bête! » une

détonation brutale éclate à mon côté, et, parmi l'âcre fumée dont notre voiture est remplie, je vois le chien rouler les pattes en l'air et mon compagnon qui remet son revolver à l'étui.

« Vous êtes un peu nerveux ce matin, mon camarade... Il doit y avoir du nouveau dans les affaires? »

Lui, très grave :

« Il y a du nouveau, en effet. »

On reste encore quelques minutes sans rien se dire; et seulement vers l'avancée du fort de Montrouge, répondant à toute l'anxiété, à toutes les interrogations de mon silence, de Vilers m'annonce brusquement :

« C'est fini... Metz a capitulé. Bazaine a tout perdu, tout vendu, même l'honneur. »

Ceux qui n'ont pas subi les affres du grand naufrage de 70 ne sauraient comprendre ce que nous représentait le nom de Bazaine, l'héroïque Bazaine, comme Gambetta l'appelait, l'espoir dont il fouettait notre courage, la nuit abominable où sa désertion nous plongea. Imaginez tous les cris possibles de délivrance et de joie : « Terre!... terre!... Une voile!... Sauvés!... Embrassons-nous!... Vive la France! » Il y avait de tout cela dans ce beau nom de troupier versaillais, et tout à coup voilà qu'il signifiait le contraire. C'était à donner le vertige.

Aussi mon arrivée au fort me reste-t-elle un peu confuse. Je me souviens vaguement d'un

capitaine de frégate en sabots qui nous guide par de longs corridors de caserne; d'une pluie fine, une pluie de côte, rayant la grande cour où des matelots, en bérets bleus et vareuses, jouent au bâtonnet, avec des bonds, des cris d'écoliers en récréation; enfin d'une marche interminable sur un chemin de ronde, gluant, luisant, où les semelles patinent, le long des gabions, des épaulements, des pièces de marine en batterie et des hauts talus que dépasse la silhouette d'un marin de vigie, son cornet à bouquin à la ceinture, prêt à signaler la bombe et l'obus allemands. Ce que ma mémoire a gardé de très précis, par exemple, c'est le rouf de toile goudronnée, dégoulinant de pluie, sous lequel les officiers de garde sont attablés devant des bols de café noir; je vois ces visages rayonnants, tous ces bons sourires qui se lèvent vers nous : « Eh bien! messieurs les terriens? » Et debout, à l'entrée, sanglé dans sa longue tunique, de Vilers leur jetant l'atroce nouvelle :

« Bazaine s'est rendu... »

Il n'y eut pas un mot, pas un cri pour lui répondre; mais un éclair jaillit, dont la tente fut illuminée, un éclair fait de tous ces regards confondus, de tous ces yeux noirs, bleus, *mocos*, ponantais, celui-là aigu comme un coup de stylet, l'autre fervent comme un cantique de Bretagne, et l'on put lire à la clarté de cette

flamme l'héroïque résolution que vous veniez de prendre, vous tous, Desprez, Kiesel, Carvès, Saisset, tombés depuis sur ce bastion n° 3, ce bastion d'honneur où vous m'êtes apparus, le matin du 31 octobre.

Ah ! ce bastion n° 3, c'est aux premiers jours de janvier, deux mois après notre visite, qu'il fallait le voir, avec ses embrasures démolies, les abris des hommes effondrés, à son mur une large brèche, et cette trombe de fer et de feu qui l'enveloppait du matin jusqu'à la nuit. Pareil au cri des paons les jours d'orage, le cornet de la vigie sonnait sans relâche. « On n'a pas le temps de se garer ! » disaient les servants de pièce en tombant. Et les autres quartiers n'étaient guère mieux abrités. Pour traverser les cours désertes, jonchées d'éclats d'obus, de bris de vitres, dans une odeur de poudre et d'incendie, les matelots rasaient les murs de leurs casernes défoncées, à l'abandon. Plus une pierre debout aux deux corps de logis de l'entrée ; les hommes de garde, comme tout l'équipage du reste, obligés de se blottir sous les blindages faits de mauvaise terre, de la terre hachée depuis deux mois par les obus, friable, sans consistance, et où les coups de casemate étaient fréquents.

Un soir, dans le réduit blindé qui lui servait de cabine, le commandant du fort voyait en-

trer le capitaine de frégate de L..., nouvellement arrivé à bord — comme on disait — pour remplacer le chef d'une compagnie de canonniers qui avait eu l'épaule emportée par un éclat.

« Mon commandant, dit l'officier avec une pauvre bouche blêmie, contracturée, qui mâchait les mots rageusement au passage, je suis un homme déshonoré, perdu... Je n'ai plus qu'à me faire sauter.

— De L..., mon ami, qu'y a-t-il? »

La main du commandant écartait la petite lampe suspendue, éclairant les murs de l'étroit réduit, mais l'empêchant de bien voir le vigoureux soldat à la longue tête exaltée debout en face de lui.

« Il y a... — oh! le malheureux, que c'était donc pénible à dire!... — il y a qu'en arrivant sur le bastion le feu... eh bien! le feu m'a surpris. J'ai eu peur, là... Qu'est-ce que vous voulez? Je n'avais jamais fait la guerre; seulement une fois, au Mexique, mais rien de sérieux... Alors, sous cette grêle de mitraille, à deux ou trois reprises j'ai été lâche, j'ai salué l'obus, comme ils disent; et les hommes m'ont vu. Je les ai entendus rire... Depuis, ç'a été fini. Tout ce que j'ai pu faire... Entre mes matelots et moi, il y a quelque chose qui ne va pas, qui n'ira jamais. Une chanson circule à bord... ça se chante sur l'air des Barbanchu... mais vous la connaissez, sans doute?... Partout

où je passe, moi je l'entends, cette chanson, ou je m'imagine l'entendre... Ah! bon Dieu!... La nuit, le jour, j'ai ça qui bourdonne dans ma tête avec le rire de ces bougres-là... C'est à en mourir! »

Il avait mis sa casquette de marine devant ses yeux et pleurait tout bas, comme un enfant. Dehors s'entendait le fracas des bombes, bruit sourd de la mer sur les brisants. A chaque coup, la cabine craquait, tanguait, s'emplissait de poussière; et la petite lampe, dans un halo rougeâtre, se balançait avec un mouvement de roulis.

« De L..., mon ami, vous êtes fou; je vous dis que vous êtes fou... Mettez-vous là. »

Le pauvre diable se défendait, il avait honte, mais son chef l'assit de force près de lui au bord du petit lit de fer qui servait de siège, et la main sur son épaule, affectueux, paternel, dit ce qu'il fallait dire pour apaiser cette âme en détresse, la détendre. Voyons, il n'avait que des amis à bord; et à Montrouge on n'aimait pas les lâches. D'ailleurs, pourquoi parler de lâcheté? A qui cela n'était-il pas arrivé de saluer l'obus? Surtout les premières fois. Venant après tout le monde, n'ayant pas eu le temps de s'acclimater, rien de plus naturel que ce tressaut nerveux, cette faiblesse d'une seconde à laquelle personne n'échappait.

« Vous m'entendez bien, de L..., personne...

Nos marins qui sont devenus des héros aujourd'hui, qui vivent dans le feu comme des salamandres, et joueraient au *foot-ball* avec des bombes allumées, si vous les aviez vus, il y a deux mois, quand la vraie partie s'est engagée... Ils n'en menaient pas large lorsqu'il fallait sortir des casemates... Savez-vous que l'amiral Pothuau, le soldat le plus brave de la flotte, venait deux fois la semaine faire le tour de nos remparts, rester des heures en plein feu, pour donner à nos hommes une leçon de tenue? Cette leçon, nous en avions tous besoin à ce moment-là... Voilà la vérité, mon cher... Ne vous tracassez donc pas pour des foutaises. Vous êtes un excellent officier, que nous aimons, que nous estimons tous. Allez la tête haute, et surtout souvenez-vous : il n'y a pas de gros chagrin qui tienne, ici on ne peut mourir, on ne doit mourir qu'en combattant et face à l'ennemi.

— Je m'en souviendrai. Merci, mon commandant. »

Il s'essuya les yeux et sortit.

Entendit-il encore fredonner l'atroce refrain? C'est probable. Des témoins ont affirmé que, pendant les derniers jours du siège, de L... chercha la mort passionnément, prenant le milieu des cours aux heures foudroyantes, se tenant, pour commander le feu, droit et déployé comme un drapeau, sur le parapet du bastion.

Mais la mort est une coquette. Avec elle on ne peut compter sur rien. Vous lui dites : « Arrive donc... » elle se dérobe, vous donne des rendez-vous pour le plaisir de les manquer. On ne comprend plus.

De L... en était là; il ne comprenait plus et se demandait s'il aurait le courage de vivre jusqu'à la fin, lorsqu'une nuit de janvier, le 26, à minuit sonnant, tous les forts de ceinture et de banlieue, ces lourdes galiotes de pierre embossées à nos portes et dont les batteries tiraient sans interruption depuis trois mois, tous les forts, redoutes, secteurs, après une dernière et formidable bordée qui enveloppa la ville d'une écharpe de flamme rouge et blanche, se turent subitement : Paris était vaincu.

Trois jours après, le matin de l'évacuation des forts, par une brume dorée et tiède où se devinait un printemps adorable, pressé de nous faire oublier le glacial et sinistre hiver du siège, l'équipage de Montrouge, assemblé par compagnies, l'appel et les sacs faits, les fusils en faisceaux, attendait dans les cours les sonneries du départ. Après la nuit des casemates, cela semblait bon, ce soleil roux, cette brise fraîche et tout ce plein air où l'on pouvait s'espacer sans recevoir des morceaux de chaudron sur la tête. Des moineaux, sortis de leurs trous, piquaient le brouillard de petits cris. Malgré tout, quelque chose serrait le cœur de nos mathurins, leur

étreignait la gorge à l'aise cependant sous les larges cols bleus, et dans ce grand silence, si nouveau pour chacun, ils se parlaient bas, comme gênés. « Si on faisait un bâtonnet, en attendant?... » proposa un fusilier de la flotte, un tout jeune. On le regarda comme s'il tombait de la lune. Non, pour sûr, ils n'avaient pas le cœur à ça.

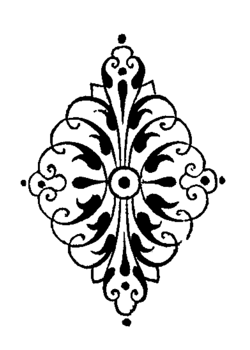
Au même instant, le capitaine de L..., qui cherchait ses canonniers, les appela d'un geste autour de lui. Il était en grande tenue, sa croix, sa haute taille, et une paire de gants blancs tout frais qu'il pétrissait dans sa forte main :

« Matelots, je vous fais mes adieux. — Sa voix tremblait un peu, mais se rassurait à mesure. — Je m'étais juré que, moi vivant, pas un Prussien ne mettrait les pieds ici. Le moment est venu de tenir ma parole. Quand le dernier de vous passera la poterne, votre capitaine aura fini de vivre. Il avait perdu votre estime; j'espère que vous la lui rendrez, assurés maintenant que ce n'était pas un lâche... Bonne route, mes enfants! »

Et ce fut fait comme il avait dit. A peine l'équipage parti, clairons en tête, deux détonations venues du pavillon des officiers retentissaient dans la solitude et le silence du fort. On trouva de L... expirant sur son lit, deux balles dans la tête, son revolver d'ordonnance encore fumant sur l'oreiller.

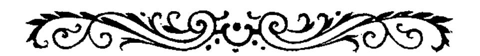
On a fait de cette mort une légende à la Beaurepaire. Mais ce que je raconte, à part quelques détails de mise en scène, est l'histoire vraie; et, moins héroïque peut-être, elle m'a paru aussi belle et plus humaine, plus de notre temps que l'autre.





A la Salpêtrière

SOUVENIR D'UN CARABIN



A la Salpêtrière

Le cabinet de Charcot, à la Salpêtrière, un matin de consultation, il y a dix ou douze ans. Aux murs, des photographies de naïves peintures italiennes, espagnoles, représentant des saintes en prière, des extasiées, convulsionnaires, démoniaques, la grande névrose religieuse, comme on dit dans la maison. Le professeur assis devant une petite table, cheveux longs et plats, front puissant, lèvre rase et hautaine, regard aigu dans la pâle bouffissure de la face. Va-et-vient de l'interne en tablier blanc

et calotte de velours, des yeux fins envahis d'une grande barbe; assis autour de la salle, quelques invités, la plupart médecins, russes, allemands, italiens, suédois. Et commence le défilé des malades.

Une femme du Var amène à la consultation sa petite fille, hideuse, courte et boulotte, plaquée aux joues de rouges cicatrices. Dans la toilette verte et jaune d'un dimanche méridional la taille s'enfle et déborde. L'enfant est enceinte. Vase informe tombé au feu, manqué à la cuisson, on se demande comment elle a pu devenir mère. « Pendant un accès d'épilepsie... » dit Charcot, tandis que la femme du Var, geignarde et veule, nous raconte l'*endisposition* de sa demoiselle, comment ça la prend, comment ça s'en va. Le professeur se tourne vers l'interne :

« Y a-t-il du feu à côté? Déshabillez-la, voyez si elle a des taches sur le flanc. »

L'accent de là-bas, cette laideur, j'étais ému; bien plus encore à la malade suivante. Une enfant de quinze ans, très proprette, petite toque, jaquette en drap marron, figure ronde et naïve, le portrait du père, un petit fabricant de la rue Oberkampf, entré avec elle.

Assis au milieu de la salle, timides, les yeux à terre, ils s'encouragent de regards furtifs. On interroge la malade. Quel navrement! Il faut tout dire, bien haut, devant tant de messieurs,

et où la tient le mal, la façon dont elle tombe et comment c'est arrivé.

« A la mort de sa grand'mère, monsieur le docteur, dit le père.

— Est-ce qu'elle l'a vue morte?

— Non, monsieur, elle ne l'a pas vue... »

La voix de Charcot s'adoucit pour l'enfant :

« Tu l'aimais donc bien, ta grand'mère? »

Elle fait signe « oui » d'un mouvement de sa petite toque, sans parler, le cou gonflé de sanglots. Le médecin allemand s'approche d'elle. Celui-là étudie les maladies du tympan spéciales aux hystériques, il a des lunettes d'or et, promenant un diapason sur le front de la fillette, ordonne avec autorité :

« Rébédez abrès moi... timange... »

Un silence. Le savant triomphe; elle n'a pas entendu. Je croirais plutôt qu'elle n'a pas compris. Longue dissertation du docteur allemand; l'Italien s'en mêle, le Russe dit un mot. Les deux victimes attendent sur leurs chaises, oubliées et gênées, quand l'interne, à qui j'ai fait part de mes doutes, dit tout bas à la petite Parisienne :

« Répétez après moi... dimanche. »

Elle ouvre de grands yeux et répète sans effort : « Dimanche », pendant que la discussion continue sur les troubles auditifs de l'hystérie.

Tout à coup, le professeur Charcot se tournant vers le père :

« Voulez-vous nous laisser votre enfant? Elle sera bien soignée. »

Oh! le « non » qu'elle a dit, terrifiée, en regardant son papa... et le tendre sourire de celui-ci qui la rassure : « N'aie pas peur, ma chérie. » Il semble qu'ils devinent ce que serait sa vie dans cette maison, qu'elle servirait aux observations, aux expériences, comme les chiens si bien soignés chez Sanfourche, comme cette Daret et toutes les autres qu'on va faire travailler devant nous, après le défilé des malades et la consultation finie.

Daret, longue fille d'une trentaine d'années, la tête petite, les cheveux ondés, pâle, creuse, des taches de grossesse, un reniflement chronique comme si elle venait de pleurer. Elle est chez elle, à la Salpêtrière, en camisole, un foulard au cou.

« Endormez-la... » commande le professeur.

L'interne, debout derrière la longue et mince créature, lui appuie les mains un instant sur les yeux... Un soupir, c'est fait. Elle dort, droite et rigide. Le triste corps prend toutes les positions qu'on lui donne ; le bras qu'on allonge demeure allongé, chaque muscle effleuré fait remuer l'un après l'autre tous les doigts de la main, qui, elle, reste ouverte, immobile. C'est le mannequin de l'atelier, plus docile encore et plus souple.

« Et pas moyen de nous tromper, affirme

Charcot; il faudrait qu'elle connût l'anatomie aussi bien que nous. »

Sinistre, l'automate debout dans le cercle de nos chaises, docile à tout commandement qui amène sur son visage l'expression correspondante au geste qu'on lui impose. Les doigts en bouquet sur la bouche simulant un baiser, aussitôt les lèvres sourient, la face s'éclaire; on lui ferme le poing dans une crispation de menace, et le front se plisse, la narine se gonfle d'une colère frémissante.

« Nous pouvons même faire ceci... »

Et le professeur lui lève le poing pour frapper, en donnant un geste de caresse à la main droite. Toute la figure alors grimace dans une double signification furieuse et tendre, un masque enfantin qui rit en pleurant. Et toujours l'Allemand promène son diapason, son speculum auriculaire, sondant l'oreille d'une longue aiguille.

« Il ne faut pas la fatiguer, dit le maître. Allez chercher Balmann. »

Mais l'interne revient seul, très vexé; Balmann n'a pas voulu venir, furieuse qu'on ait appelé Daret avant elle. Entre ces deux cataleptiques, premiers sujets à la Salpêtrière, subsiste une jalousie d'étoiles, de vedettes; et parfois des disputes, des engueulades de lavoir, relevées de mots techniques, mettent tout le dortoir en folie.

A défaut de Balmann, on amène Fifine, un trottin de boutique, en grand manteau, le teint rose, un petit nez en l'air, la bouche bougonne, des doigts de couturière, tatoués par l'aiguille. Elle entre en rechignant; elle est du parti de Balmann et se refuse à travailler. En vain l'interne essaye de l'endormir; elle pleure et résiste.

« Ne la contrariez pas, » dit Charcot, qui retourne à Daret, reposée, très fière de reprendre la séance en reniflant.

Mystère du sommeil cataleptique, entretenant autour de la malade une atmosphère légère, illusionnée, de rêve vécu ! On lui montre un oiseau imaginaire, vers les rideaux de la croisée. Ses yeux fermés le perçoivent dans son aspect et ses mouvements ailés; son vague sourire murmure :

« Oh ! qu'il est joli... »

Et, croyant le tenir, elle caresse et lisse sa main qui s'arrondit.

Mais l'interne, d'une voix terrible :

« Daret, regarde à terre, là, devant toi, un rat... un serpent... »

A travers ses lourdes paupières tombées, elle voit ce qu'on lui montre. Commence alors une mimique de terreur et d'horreur comme jamais Rachel, jamais la Ristori ni Sarah n'en ont figuré de plus sublime; et classique, le vieux cliché humain de la peur, partout iden-

tique à lui-même, resserrant les bras, les jambes, l'être entier dans un recul d'effarement, pétrifiant cette mince face pâle où n'est plus vivante que la bouche pour un long soupir d'épouvante.

« Ah ! de grâce, réveillez-la. »

On se contente de déplacer sa vision en lui montrant des fleurs sur le tapis et lui demandant de nous faire un bouquet. Elle s'agenouille, et toujours dans cette atmosphère de cristal que briserait immédiatement l'ordre d'un interne ou du professeur, elle noue délicatement ses doigts d'un fil supposé qu'elle casse entre ses dents. Pendant que nous observons cette pantomime inconsciente, quelque chose râle tout à coup, aboie d'une toux rauque dans le vestibule à côté.

« Fifine qui a une attaque ! »

Nous courons. La pauvre enfant, renversée sur les dalles froides, écume, se tord, les bras en croix, les reins en arc, tendue, contracturée, presque en l'air.

« Vite, des surveillantes ! emportez-la, couchez-la... »

Arrivent quatre fortes filles très saines, très nettes dans leurs grands tabliers blancs, une qui dit avec un accent ingénu de campagne :

« Je sais comprimer, monsieur le docteur... »

Et on presse, on comprime, en l'emportant à travers les cours, ce paquet de nerfs en folie,

hurlant, roulant, la tête renversée; une possédée à l'exorcisme, comme sur ce vieux tableau de sainteté que je regarde, rentré dans le cabinet de Charcot.

Et Daret que nous avions oubliée. La grande fille, toujours endormie, continue imaginairement à cueillir des fleurs sur le tapis, à grouper, cordeler ses petits bouquets...

Déjeuné avec les internes dans la salle de garde surchauffée. En mangeant le rata du « chaloupier », plat de résistance traditionnel de la table, en buvant le vin des hôpitaux que nous verse à la ronde une vieille servante épileptique, nous causons magnétisme, suggestion, folie, et je m'amuse à raconter devant cette jeunesse fortement matérialiste un épisode étrange de ma vie, l'histoire de trois chapeaux verts achetés par moi à Munich, pendant la guerre de 1866. Ces chapeaux de feutre dur, couleur de vieille mousse des bois, avec un petit oiseau piqué dans la ganse, l'aile ouverte et des yeux d'émail, je les avais donnés en rentrant à Paris à trois de mes camarades, bons et braves garçons que j'aimais tendrement, Charles Bataille, Jean Duboys, André Gill. Tous les trois sont morts fous, et j'ai vu, j'ai entendu à des dates différentes délirer leurs trois folies sous mes chapeaux tyroliens avec le petit oiseau piqué dessus.

Mon histoire est écoutée poliment, mais comme une invention de romancier, parmi les sourires de la table. Le café pris, les pipes éteintes, le chef de clinique de Charcot me propose une promenade au quartier des folles. Dans la grande cour où pique un beau temps d'hiver, clair et froid, le soleil chauffe de pauvres démentes en waterproof, accroupies sur le pas des portes, isolées, silencieuses, sans aucune vie de relation; chacune cloîtrée dans son idée fixe, invisible prison dont ces têtes malades heurtent les parois choquées à tout coup. A part cela, aucun signe extérieur de malaise, un masque paisible, des mouvements rationnels. Par la croisée entr'ouverte d'une salle basse, je vois une belle fille, les bras nus, la jupe relevée en tablier, frottant le carreau avec vigueur; c'est une folle.

La cour suivante que nous traversons, plantée d'arbres, est plus tumultueuse. Sur le bitume qui longe les cellules sont assises deux filles en sarrau bleu, les cheveux répandus, jolies, toutes jeunes. L'une rit aux éclats, se renverse, embrasse à pleines joues l'idiote morne, sans regard, affaissée à côté d'elle. Une autre, très grande, très agitée, se promène à pas furieux, s'approche de nous, interpelle l'interne : « Qu'est-ce que je fais ici, monsieur? Vous le savez peut-être; moi, je ne le sais pas... » puis nous tourne le dos et con-

tinue sa course enragée. Bientôt une foule curieuse et bavarde nous entoure et nous presse. Une jeune femme en robe courte de pensionnaire, bonnet de linge éclatant de blancheur, nous raconte avec des gestes arrondis une histoire incompréhensible; elle a un air de bonheur, de prospérité, qui fait envie. La sœur de Louis XVI, c'est elle qui l'assure, une vieille à nez et à menton crochus, dit des gaillardises à l'interne, tandis qu'à une porte ouverte du rez-de-chaussée une longue figure terreuse, crevassée, nous appelle d'un sourire aimable :

« Messieurs, je fais de la peinture : voulez-vous voir de mes œuvres? Mais attendez que je mette d'abord mon chapeau tyrolien, je ne peins jamais qu'en chapeau tyrolien. »

La pauvre créature, un instant disparue, nous revient coiffée d'un petit chapeau vert avec une plume d'oiseau, tout à fait un de mes chapeaux de Munich. Les internes restent ébahis comme moi de l'étrange coïncidence, et la malheureuse, qui nous montre deux ou trois hideux barbouillages, semble toute fière de notre étonnement qu'elle prend pour de l'admiration. En partant, remarqué sur le mur de la cour quantité de ces petits chapeaux montagnards crayonnés au charbon par la folle.

La porte de sortie est large ouverte; le triste bétail délirant qui nous suit piaille, jabote,

paraît s'animer de notre départ. Je me retourne une fois dehors. Sur le seuil de la cour que rien ne garde, ne ferme, qu'un grand rayon de soleil, une barre de lumière qui les hypnotise, les folles sont alignées, criant, gesticulant. Une d'elles, la vieille sœur du roi, un bras levé, l'autre arrondi sur la hanche d'un geste de vivandière, clame en voix de basse :

« Vive l'Empereur ! »

Des cours, encore des cours, des petits arbres, des bancs, des waterproofs qui voltigent au vent glacé, s'agitent à grands pas solitaires, lugubres visions du déséquilibre humain, parmi lesquelles je note deux silhouettes.

Dans le grand ouvroir très clair, très gai, que le docteur Voisin appelle son Sénat, et où des folles en rang sur des fauteuils cousent, tricotent, une ancienne fille publique se tient à part contre la vitre. Flétrie, desséchée, elle ne parle jamais, seulement un « pst... pst... » en appel avec le sourire de profession. Plus que cela de vivant en elle, le souvenir de l'intonation et du geste infamants. Oh ! cette figure pâle derrière la haute vitre claire ; cette folle, cette morte faisant la fenêtre !

Une autre, moins cruelle :

« Vous voyez, j'attends, je vais partir, » nous dit une brave femme accotée au mur d'entrée, un sac de nuit d'une main, de l'autre une serviette épinglée sur un petit paquet de

route. Bonne tête de parente de province, elle sourit à la ronde, fait ses adieux; et cela toute la journée, depuis dix ans, pour combien d'années encore!



Souvenir

d'un Chef de Cabinet



Souvenir d'un Chef de Cabinet

L'HIVER de 1854. J'avais vingt-trois ans. Je venais de me marier. Les petites rentes de ma femme et un emploi d'expéditionnaire au ministère de la marine, dû aux états de service de mon père Jean-Marie Saint-Albe, capitaine de frégate en retraite, nous faisaient vivoter à un cinquième étage de l'avenue des Ternes. Nina sortait peu, faute de toilette; moi, recherché pour ma jolie voix, un Mocker un peu plus étendu, et mon habitude de la comédie de société, je fréquentais dans quelques salons de la rue de Varenne, rues Monsieur,

Barbet-de-Jouy. Le monde officiel m'était ouvert aussi, mais je n'avais pas encore eu l'honneur de parader en culotte de casimir blanc aux réceptions des Tuileries, et je fuyais ces grandes cohues du Palais-Bourbon, des Affaires étrangères, auxquelles les dorures et les chamarrures des fonctionnaires, tous costumés en ce temps-là, donnaient l'aspect des fêtes de Valentino, parées et travesties.

Une fois pourtant, M. Ducos, ministre de la marine et mon premier chef, ayant eu la fantaisie de faire jouer l'opéra-comique au ministère, je consentis à chanter les deux rôles d'amoureux dans le *Déserteur* et *Rose et Colas*. Delsarte, le grand artiste, voulut bien me donner quelques conseils auxquels j'attribue sincèrement la plus large part de mon succès. Il ne signifie rien pour vous, jeunesse, ce nom de Delsarte; mais tous ceux qui, comme moi, ont entendu, dans son humble logis de la rue des Batailles, les leçons de ce maître incomparable peuvent se vanter de connaître le chant et la déclamation. Ah! le beau vieux! Sanglé d'une redingote interminable exagérant sa grande taille, la barbiche blanche héroïque, il arpentait d'enjambées furieuses sa chambrette de sous-lieutenant qu'élargissait un geste à la Frédérick, et devant cet horizon grelottant de toits sales, de jardinets malingres en pentes jusqu'à la Seine, sous un ciel bas et enfumé

de cheminées d'usines, il évoquait, animait rien qu'avec le souffle d'une bouche sans dents, démesurément ouverte, rien qu'avec les débris d'une voix aux cordes brûlées, mais d'une accentuation irrésistible, les « Spectres et larves » d'*Orphée*, les bergers fleuris et rococo de Monsigny et de Sedaine.

Le lendemain de mon triomphe comme acteur et chanteur dans les salons de la marine, — je dis triomphe et vous allez voir, — j'arrivai en retard au ministère, le souper et le cotillon m'ayant fait coucher au petit jour. Mon garçon de bureau, qui me guettait du fond du couloir, se jeta, dès qu'il m'aperçut :

« Vite, monsieur Saint-Albe... on vous attend chez le ministre... Deux fois que Son Excellence vous fait demander.

— Moi !... Le ministre ? »

Je vis tout tourner, les murs en grisaille, les fenêtres, le cuir verni des doubles portes.

Sur la grande échelle hiérarchique allant de l'empereur au cantonnier, ce que représentait un ministre à cette époque, nos jeunes de maintenant ne peuvent se l'imaginer. Un petit expéditionnaire, même après le *Rose et Colas* de la veille, appelé dans le cabinet de M. Ducos, DANS SON CABINET ! Il fallait voir l'effarement du personnel.

Le ministre était debout quand j'entrai. Poivre et sel, de grands traits encadrés de fa-

voris à la d'Orléans, il vint à moi, vif et familier, et me poussa par l'épaule vers un personnage très chauve et de grande allure qui se chauffait le dos à la cheminée.

« Mon cher comte, voici notre oiseau bleu, » dit le ministre avec désinvolture et déférence.

Le comte me regarda une minute, à fond, puis m'interrogea sur mon âge, ma famille...

« Marié?... pas encore d'enfant?... Ah! tant mieux... »

Nonchalance ou fatigue, la moitié des mots restait dans sa moustache. Je ne comprenais pas toujours très bien, éprouvant du reste cet embarras où l'on se trouve devant quelqu'un qui se croit très connu de vous et dont la personnalité vous échappe totalement. L'œil vague, l'esprit en défense, on écoute, à l'affût d'un mot, d'un détail pouvant vous mettre sur la voie. Cet air de réserve, de contrainte, plut beaucoup; je l'ai su depuis, et j'en eus la preuve immédiate, puisque le « cher comte » inconnu m'offrait de me prendre comme chef de cabinet, huit mille francs, logé, chauffé... le rêve!

« Ça vous va? »

Si ça m'allait!

« Eh bien! demain matin, sept heures... au quai d'Orsay. »

Il me sourit de très haut, salua de même avec une grâce insolente que je n'ai jamais connue qu'à lui et s'en fut, escorté jusqu'au petit salon

d'attente par le ministre, qui me revint les mains tendues, dans un bel élan d'expansion bordelaise :

« Je vous félicite, mon cher enfant ! »

Je le remerciai de sa sympathie ; puis, au risque de lui paraître idiot :

« Mais qui est-ce donc ? »

Je ne pouvais rester dans mon incertitude. Il y a tant de comtes à Paris, et le quai d'Orsay est si grand !

M. Ducos me regarda, stupéfait de ma mine ingénue.

« Comment ! vous ne savez pas ?... Mora, voyons... Le président du corps législatif. »

Et quel autre, en effet, que ce grand sceptique de Mora, cet exquis sybarite qui affectait dans la vie de peser au même poids la politique, les affaires, la musique, l'amour, quel autre aurait pu choisir pour chef de son cabinet de vice-empereur un ténorino de salon, un amoureux d'opéra-comique ? Il est vrai que sous l'amateur de flonflons expertisait un subtil déchiffreur d'êtres, un très fort maquignon qui connaissait et conduisait les hommes encore mieux que ses écuries. Je ne fus pas long à m'en apercevoir.

Huit jours après ma rencontre avec Mora, nous nous installions, Ninette et moi, dans les dépendances qu'on appelle, au Palais-Bourbon, l'hôtel Feuchères, une délicieuse maisonnette

entre cour et jardin, où le vieux prince de Condé logeait sa dernière maîtresse.

Le premier soir, les meubles de notre jeune ménage espacés dans les deux vastes pièces salon et chambre à coucher, nous allumions toutes les bougies pour mieux jouir des hautes glaces, des grands plafonds dorés. Nous étions libres; Mora chassait à Chamarande avec l'empereur, et je ne craignais pas un de ces affreux coups de timbre qui allaient devenir la torture de ma vie, m'arrivant à toute heure, le matin, le soir, la nuit, m'arrachant en sursaut du lit, de la table, enchaînant ma volonté à ce cordon de tirage dont l'effort douloureux s'entendait avant le « ding! » sous le lierre épais des murailles.

Comme nous étions loin du petit logement des Ternes, dans cet hôtel aux portes-fenêtres majestueuses drapées d'anciens lampas de cinq mètres de haut, ouvrant sur la terrasse et la faisanderie!

« Tu sais, Nina, c'est à cette espagnolette, là-bas, au fond, qu'on l'a trouvé pendu, le prince... Mais non, mais non... tu t'effrayes... ce n'est pas vrai... puisque le vieux Condé est mort en province, à Saint-Leu, je te dis... »

Et, pour achever de rassurer Nina, est-ce que je n'imaginai pas — ivresse des vingt ans et de la première fortune! — d'esquisser en face de ma femme, sur le parquet de Mme de

Feuchères, un fantastique cavalier seul baptisé par nous, séance tenante, « le pas des grandeurs »?

Les bougies du salon éteintes, nous passions dans la chambre, où, pendant que Nina se couchait, moi, pareil à ces machines qui enfin rendues en gare crachent encore un restant de vapeur grondante et fumante, je me mis à écrire à mon beau-père, brave vigneron de Bourgogne, une lettre enfantine, délirante, lui annonçant notre nouvelle position; et, pour faire comprendre à cette âme simple mais rapace la chance que c'était de courir sous le pavillon de Mora, le fameux brasseur d'affaires, je me lâchai dans des phrases imbéciles...

« A nous le Grand-Central, papa, et les tourteaux de Naples, et les raffineries de Lubeck!... A nous les coups de Bourse, les trafics avec les compagnies, et les gros pots-de-vin des expropriations!... Le mot du père Guizot, un ami de la maison : « Enrichissons-nous!... » Quand nous serons vieux et nos chevaux trop gras, l'Académie est là pour les donations vertueuses et l'*Officiel* pour les restitutions anonymes. »

Ma lettre fermée sur trois pages de cette extravagance, comment la pensée me vint-elle de la porter moi-même à la poste du corps législatif? les domestiques étaient-ils couchés? me méfiais-je d'eux? Ces souvenirs datent de si loin que je ne saurais rien affirmer. Ce qui est

très net et que je certifie absolument, c'est qu'après cette précaution peut-être irréfléchie je m'endormis ivre de joie, et qu'en entrant le lendemain matin dans mon cabinet, à l'entresol de la présidence, je trouvai cette coquine de lettre ouverte sur mon bureau, étalée, balafrée de crayon bleu.

Très jeune, une fois, je me suis noyé, noyé jusqu'au râle, jusqu'à la syncope. J'ai connu la minute où l'on meurt, ce dernier regard où tout tient, qui ramasse la vie comme dans un coup d'épervier, toute la vie, l'immense et le menu, le frisson de l'arbuste au soleil sur la rive en face qui monte, monte aux yeux qui s'enfoncent; et mille choses du passé perdues et lointaines, visages, endroits, sonorités, parfums, qui vous assaillent toutes ensemble. Cette minute d'angoisse suprême, je la revécus devant ma lettre ouverte. Comment était-elle là? LUI, là-haut, qu'avait-il pensé en la lisant, en retrouvant au clair de mon écriture les calomnies chuchotées, cette basse légende, menteuse comme toutes les légendes, dont Paris enguirlandait son blason royal de bâtard?... Les mots sortaient de la page, se bousculaient devant mes yeux :

« A nous, le Grand-Central... »

Et dans le silence de la matinée d'hiver ouatée de brume blanche, dans la tiédeur de la pièce capitonnée, en écoutant grésiller un

luxueux feu de bois derrière le pare-étincelle, le roulement sourd des voitures sur le quai, je voyais la chambre de Mme de Feuchères, ma pauvre Ninette encore couchée, savourant son luxe nouveau, les joies de cette première journée suivie de journées pareilles, puis ma rentrée en coup de tonnerre :

« Lève-toi... Nous partons... C'est fini... »

Car c'était fini, sans nul doute. Que répondre à un homme qui venait de se montrer si bon ? Quelle excuse invoquer devant la preuve irréfutable? Ma démission, sans bruit, sans phrases, c'était le seul parti brave et digne. Mais, mon Dieu, quel arrachement!

Des pas, une porte discrète... Je me retournai. Mora, déjà ganté, le chapeau sur la tête, élégant toujours, mais très pâle, la pâleur transparente des matins de Paris. Sans prendre garde à mon émotion, visible pourtant jusque dans mon hésitant salut, il me tendit un papier :

« Avez-vous du monde là ?... Il me faut deux copies de ceci... très nettes... pour l'empereur et l'impératrice... »

Il ajouta en se rapprochant de mon bureau :

« Voyez si vous lisez mon écriture... »

C'était le projet de son prochain discours pour l'ouverure des Chambres, écrit de sa petite cursive nerveuse, la moitié des mots ina-

chevés comme lorsqu'il parlait. Je lisais parfaitement.

« Alors faites vite, et apportez-moi ça aux Tuileries où je vais. »

En même temps, nos regards se rencontraient électriquement sur ma lettre :

« Déchirez cette vilenie... me dit-il tout bas sans me regarder.

— Oh! monsieur le comte...

— Plus un mot. Il y a cela entre nous désormais... Tâchez que je l'oublie. »

Et il s'en alla.

Ah! le maître homme. Comme il me tint solidement avec cette lettre! Quel caveçon! Nous n'en parlions jamais; mais que de fois je l'ai retrouvée dans l'ironie de son œil clair posé sur moi.

« A nous le Grand-Central, papa!... »

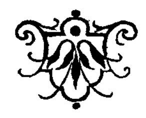
Et voyez ce que sont les hommes. A quelques mois de là, un soir, en faisant ma caisse, à la présidence, je m'aperçus qu'il me manquait deux louis. Je guettai mon garçon de bureau, c'était lui. Pauvre diable, marié, des tas d'enfants; j'eus pitié. Mais, me souvenant de la leçon de Mora, je m'en servis à mon tour. Le coup de la lettre, le même, avec la même voix cinglante et le regard de côté :

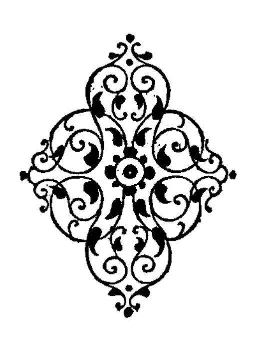
« Il y a deux louis entre nous, Grandperron, tâchez de me les faire oublier. »

Il me remercia en pleurant, et, huit jours

après, raflait toute la caisse. J'appris ainsi que les leçons ne servent jamais.

J'appris bien d'autres choses encore, chez Mora.





La Leçon d'Histoire

(1872)



La Leçon d'Histoire

APRÈS le déjeuner, qui avait été abondant et délicat à l'ordinaire, le maréchal, un peu alourdi, alluma un bon cigare et se mit à arpenter les petites allées sablées de son jardin, au bras de l'aide de camp de service. On était au commencement d'octobre, la veille ou l'avant-veille du conseil de guerre; il faisait un jour doux et gris, une atmosphère calme où l'on n'entendait rien que quelques roulements de tambour du côté de Satory, et les trains qui passaient à travers bois avec un bruissement de vapeur et de feuillages.

Le maréchal marchait sans rien dire, d'un air préoccupé. Tout à coup il s'arrêta et, se tournant vers l'aide de camp de service :

« Je voudrais, fit-il, que vous m'expliquiez ce que c'est qu'un certain amiral Byng dont les journaux ont parlé à propos de mon affaire... J'imagine que ce doit être quelque héros cascadeur des Variétés ou du Palais-Royal, comme l'amiral suisse ou le général Boum... n'est-ce pas vrai, colonel ? »

L'aide de camp de service, qui par hasard n'était pas sans lecture, savait parfaitement ce qu'on lui demandait, mais il était un peu embarrassé pour répondre. Cependant il crut devoir détromper son chef et lui expliqua que l'amiral Byng était un marin anglais du XVIIIe siècle, qu'une escadre française, commandée par M. de la Galissonnière, avait eu l'honneur de battre et de mettre en fuite, en face de Port-Mahon qu'assiégeait alors Richelieu.

LE MARÉCHAL.

Ah ! oui... Richelieu... le grand cardinal... Parfaitement... j'en ai entendu parler.

L'AIDE DE CAMP, *timidement.*

Pardon, maréchal. Ce n'est pas ce Richelieu ! C'est un autre.

LE MARÉCHAL, *très surpris.*

Ah ! vraiment, il y en a un autre ? Je n'aurai jamais cru... Mais continuez, colonel.

L'AIDE DE CAMP, *embarrassé.*

En vérité, maréchal, cette histoire est si lugubre... je ne sais si je dois...

LE MARÉCHAL.

Allez donc! allez donc!

L'AIDE DE CAMP *s'incline et continue.*

Votre Excellence doit savoir que les Anglais ont eu de tout temps l'amour-propre national excessivement chatouilleux. Aussi ce combat de Port-Mahon fut pour eux un coup terrible; moins encore comme perte matérielle — Byng avait lâché pied avant la fin de la bataille — que comme effet moral, influence perdue. Pour expliquer sa conduite, l'amiral prétendait qu'il avait eu le vent contraire et que, la partie lui paraissant mal engagée, il avait préféré se dérober au combat pour conserver une flotte à l'Angleterre.

LE MARÉCHAL.

Tiens! c'est comme moi... Continuez donc, colonel.

L'AIDE DE CAMP.

Byng étant bien en cour et n'ayant que de beaux états de service, le roi George se contenta de lui retirer son commandement. Mais en Angleterre ce fut un cri de rage. Ce nom de Byng, si honoré, si acclamé jadis, devint

un objet de mépris et de haine. Le peuple en fit une injure, et le sentiment national est si fort dans ce diable de pays que le roi George eut la main forcée. Un an après sa catastrophe, l'amiral Byng fut traduit devant un conseil de guerre.

LE MARÉCHAL.

Encore comme moi!...

L'AIDE DE CAMP.

Le procès fut long, très embrouillé. La politique, les cours étrangères, tout le monde s'en mêla. Byng écrivit mémoires sur mémoires. Il invoqua le témoignage de ses officiers; il eut même recours à ses vainqueurs, à La Galissonnière, à Richelieu, dont une lettre tout à l'honneur de l'amiral figure au procès.

LE MARÉCHAL.

Mais c'est tout à fait comme moi... Ah! çà, j'espère bien qu'ils l'ont acquitté?...

L'AIDE DE CAMP.

Non, maréchal. On tenait à faire un exemple... Byng fut condamné à l'unanimité.

LE MARÉCHAL.

A quoi le condamna-t-on?... A la dégradation?

L'AIDE DE CAMP, *embarrassé.*

Non, maréchal.

LE MARÉCHAL.

A l'exil?

L'AIDE DE CAMP, *de plus en plus embarrassé.*

Non, maréchal.

LE MARÉCHAL.

Quoi donc alors?...

L'AIDE DE CAMP.

L'amiral Byng fut fusillé dans la rade de Portsmouth, à bord de son vaisseau amiral.

LE MARÉCHAL, *après un silence.*

C'est terrible!... On avait donc eu des preuves de sa trahison?...

L'AIDE DE CAMP.

Pas le moins du monde. Le conseil de l'amirauté rendit, au contraire, justice à sa bravoure personnelle et à l'honnêteté de ses intentions. Le décret qui le condamnait à mort portait seulement : *Pour n'avoir pas fait dans le combat tout ce qu'il était en son pouvoir de faire.*

— Ah! » fit le maréchal devenu tout pensif, et il continua à marcher dans le petit jardin,

de ce pas régulier, inconscient, qui fait comme un balancier aux pensées trop lourdes. De temps en temps, il s'arrêtait et répétait à mi-voix, en se parlant à lui-même : *Pour n'avoir pas fait dans le combat tout ce qu'il était en son pouvoir de faire.*



Les Sanguinaires



Les Sanguinaires

PENDANT l'hiver de... — la date est trop lointaine, ne me demandez pas de la préciser — les médecins m'avaient envoyé faire une cure de soleil et d'oranges au bord de la mer bleue dans les jardins d'Ajaccio.

Est-il vrai que la politique occupe et passionne exclusivement la Corse d'aujourd'hui? Je l'ignore; mais au temps dont je parle, en plein second Empire, d'une pointe de l'île à l'autre, de la place du Diamant à la cime du Monte-Rotondo, c'est le jeu, la folie du jeu qui tenait tout. J'ai vu, dans le maquis, des ber-

gers — gardant leurs bêtes — jouer entre eux à la *scopa* une pipe contre un couteau, un mouton contre un fromage. Des curés de village m'ont invité à entrer dans leur « précipitère » pour y faire la partie. A Ajaccio les petites cigarières de la rue de la Préfecture, brunes et bien roulées comme leurs *trabucos*, prenaient sur le temps si court du déjeuner pour tripoter le carton. Moi-même, à peine arrivé, j'avais gagné le mal du pays, et ma cure de soleil se passait au Cercle à faire la bouillotte avec de vieux messieurs, ou le baccara de la jeunesse brillante.

Un soir de déveine et de mélancolie, je m'étais écarté du jeu, et, le front contre la vitre toute mouillée des embruns de la mer voisine et de la nuit, je songeais, plein de remords, au temps perdu, au travail en retard, à l'avenir qui m'apparaissait aussi obscur, aussi incertain que toute cette ombre mouvante, cet abîme de ciel et d'eau traversé par les feux intermittents d'un grand phare, au loin, en face de moi. Soudain une main se posa sur mon épaule, et j'entendis la voix railleuse du papa Vogin, un des anciens du Cercle, qui avait connu Mérimée :

« Eh bien, monsieur le continental, que regardez-vous avec cette attention?

— Je regarde la lumière du phare, monsieur Vogin, elle me fait envie. »

Les minces lunettes du bonhomme filtrèrent un sourire de malice et de compréhension.

« C'est vrai que vous seriez mieux là pour travailler qu'à Ajaccio. »

Et tout de suite il ajouta :

« Le phare des Sanguinaires est dans mon service d'ingénieur. Il s'y trouve une chambre, que j'occupe quand je vais en inspection. Disposez-en si le cœur vous en dit. Justement, demain matin, la barque des Ponts et Chaussées va porter là-bas les vivres réglementaires et le gardien de rechange. Partez avec elle. Je vous donnerai une lettre pour le gardien chef. Dans dix jours, la barque retournera aux Sanguinaires, elle fait le voyage trois fois par mois. Si au bout de dix jours la solitude vous ennuie, vous reviendrez. Dans le cas contraire, vous resterez au phare aussi longtemps que cela pourra vous être agréable. »

Le lendemain, au point du jour, la chaloupe m'emportait avec mon bagage. Au départ, il faisait un temps radieux, mais vers midi la tramontane se leva et, pendant plus d'un mois, souffla dans la même trompette. Le phare devint inabordable, j'étais bouclé. A plusieurs reprises, la barque des Ponts et Chaussées parut au large de l'île, montrant sa carène blanche sur la mer soulevée. Nous échangions des gestes désespérés, des paroles dispersées par le vent. Tout le mois de décembre et la première semaine de janvier se passèrent ainsi. La reclusion, à la longue, me semblait lourde. Épar-

pillé dans l'infini du ciel et de la mer, je ne travaillais guère plus qu'à Ajaccio. A peine si j'avais le courage de jeter mes impressions de chaque jour sur un de ces petits cahiers qui, déjà dans ce temps-là, m'accompagnaient partout; notations rapides, prises pour moi seul et sans le moindre souci littéraire. J'ai sous les yeux un cahier de cette époque, et c'est en le feuilletant que l'idée m'est venue d'en détacher quelques pages. Je m'efforcerai de laisser à mes notes leur accent d'authenticité, bien que sur ces petites feuilles amincies, élimées par le temps, avec cette encre vieillie, fanée, les mots soient comme perdus dans un lointain de rêve, à ce point évanouis que souvent ma plume a dû repasser sur eux pour les rappeler à la vie.

Lundi 24 décembre, veille de Noël.

Sept heures. Le jour s'en va. Des trois hommes de service, Dinelli, le gardien chef, vient de monter dans la lanterne pour le premier quart, de sept à onze; Bertolo, qui doit prendre la relève jusqu'à trois heures du matin, est allé coucher sa longue et taciturne figure, ainsi que l'énorme pipe en terre rouge dont ses lèvres minces et rageuses mâchonnent le roseau, même en dormant; enfin, le père

Trophime, celui que nous appelons le Provençal, achève de desservir la table où nous avons dîné tous les quatre assez tristement, la porte fermée, la barre mise à cause de la tramontane que cette fin de décembre accroche obstinément au même coin du ciel... Les bottes de marine du vieux gardien talonnent sur les dalles, j'entends le camarade qui ronfle à côté, la chaîne du phare qui se dévide, l'égouttement de l'huile dans le grand réservoir de fer-blanc. Sous ces hautes voûtes claires et stuquées que l'ombre gagne, les moindres bruits retentissent, échos de solitude et d'ennui qui me tombent lourdement sur le cœur...

Pour échapper à cette angoisse, je sors sur la terrasse un moment. C'est un terre-plein de quelques mètres carrés, qu'entoure un parapet en maçonnerie blanche. On dirait la plateforme à décharger le grain d'un de nos vieux moulins de Provence... Un peu de jour y traîne encore, quelques rayons oubliés par le couchant sur cette cime où le phare est bâti. Le reste de l'île au-dessous de moi se perd dans des flocons de brume violette. On ne distingue plus rien, ni la tour génoise en ruine à la pointe extrême du rocher, ni les logettes aux portes disjointes et battantes du vieux lazaret abandonné dans les pâles verdures du rivage, pas même les lourds écheveaux d'écume blanche qui, depuis le premier jour de mon arrivée,

s'enchevêtrent autour de l'île et la rendent inabordable...

Trois semaines!... seulement trois semaines que je suis ici!... Et il me semble qu'il y a plus d'un an. Oui, plus d'un an que m'est apparu, dans le frisquet du matin, le groupe d'îlots rouges épars à l'entrée du golfe et qu'on appelle « les Sanguinaires ». Sur la plus haute cime de ces roches, la lanterne du phare étincelait au soleil levant, et, par l'étroit sentier dégringolant entre les touffes de lentisques et d'absinthes sauvages, je voyais, guère plus gros que des merles de roche à cette distance, deux ou trois bonshommes qui descendaient en courant au-devant de la chaloupe, avec leurs vareuses toutes gonflées par la bourrasque. Je donnai ma lettre au gardien chef, un petit noiraud, barbu, tout en bronze, que ma visite emplit de stupeur. Ils avaient cru d'abord à une inspection, mais leur inquiétude augmenta quand ils apprirent que le mystérieux voyageur s'installait et qu'il fallait lui donner l'appartement d'honneur.

Les premiers jours il y eut de la méfiance. On me servait dans ma chambre, une chambre splendide, haute et vaste, aux lambris vernissés et dont les trois fenêtres ouvraient sur la pleine mer; mais, tout le temps de mon séjour, la tramontane m'obligea à tenir fermés les volets de fonte de deux de ces fenêtres, et la

lumière m'arrivait du côté seul d'où ne venait pas le vent. Ces repas solitaires dans une pièce qui louchait m'ennuyèrent vite, et je demandai aux gardiens à manger avec eux. J'avais apporté des provisions, des conserves, une bonne eau-de-vie. Eux m'offraient des légumes secs, le poisson de Trophime le Provençal, très adroit pêcheur d'oursins et de rascasses. Dès le premier repas, la connaissance était faite.

Trois types très différents, ces gardiens, avec une passion commune : la haine. Ce qu'ils se haïssent tous les trois! J'avais en arrivant commencé quelques vers restés inachevés sur la table de ma chambre. Dès le premier soir, le chef me prévint au moment de prendre la relève : « Méfiez-vous de mes camarades, ne laissez rien traîner. » Le lendemain, Bertolo m'en disait autant; et le vieux Trophime, avec le sourire de Iago, m'engageait à garder sur moi la clef de ma chambre. C'est lui pourtant qui me paraît le moins enragé des trois. Il a des yeux de lézard, luisants et doux, une barbiche blanche inoffensive qui sautille si drôlement pendant qu'il chante ses motets provençaux. Très adroit cuisinier, sans rival pour l'aïoli et la bouillabaisse, il est toujours en quête de quelque fricot, il chasse, il pêche, cherche des œufs de *gouailles* dans les roches, et très exactement, matin et soir, fait le tour de l'île pour s'assurer si la mer n'a pas jeté d'épave bonne

à prendre. Il a parfois des aubaines, entre autres un certain baril de rhum resté légendaire dans le phare.

En dehors du service, les deux autres camarades ne s'occupent de rien. Ce sont des fonctionnaires, des messieurs de l'administration; ils croiraient déroger en faisant n'importe quoi. Toute la journée je les vois jouer à la *scopa*, jeu d'astuce et de méfiance, où les mains dissimulent les cartes, où les yeux se guettent en dessous. Quand ils ne jouent pas, ils combinent, ruminent de mauvais coups contre l'autre, le camarade. Tempéraments corses, ardents, vindicatifs, la vie solitaire développe chez eux cette sombreur de nature, et ce n'est pas le temps qui leur manque pour fignoler leurs vendettas.

Dinelli, le gardien chef, qui « a travaillé pour être prêtre », est le seul qui lise un peu. Mais la bibliothèque du phare n'est pas riche; elle se compose d'un Plutarque dépareillé, à tranche rouge, que le pauvre homme ressasse depuis des années et dont il se représente les personnages comme des héros du père Dumas, à rapières et grands panaches. Il lit surtout la nuit, pendant les heures de quart, dans la lanterne. Quand je le vois monter le petit escalier tournant à lamelles de cuivre, son gros bouquin rouge sous le bras, je pense à Shakespeare et au retentissement que les histoires

de Plutarque ont eu dans son cerveau. Non que je prête à Dinelli autant d'imagination qu'à Shakespeare, mais sa chambre noire est terriblement impressionnable, à lui aussi. Quand nous sommes seuls, il me parle de Caton d'Utique, de Démétrius de Phalère, comme de personnes vivantes. La conversation manque d'intérêt. Aussi je préfère aller pêcher avec mon ami Trophime, ou encore rester à rêvasser dans un creux de roche jusqu'à ce que le porte-voix m'appelle pour le dîner. Je regarde l'eau, une voile sur l'horizon, la côte corse toute voisine et, au loin, comme un fusain léger, l'île de l'Asinara.

En ce moment, par exemple, du haut de la terrasse où je songe, accoudé, il m'est impossible de rien voir. L'Asinara et la Corse elle-même ont disparu. La mer et le ciel se confondent dans la nuit. Comme tous les soirs à pareille heure, le vent est tombé pour quelques instants. Tout à coup, du fond de la brume m'arrive une clameur rauque, la sirène d'un transatlantique forcé par le gros temps à s'abriter dans la rade d'Ajaccio et qui frôle la pointe de l'île sans que je distingue seulement un mât, une cheminée. Au beuglement de la sirène répond, plus près de moi, presque sous mes pieds, une longue bramée sinistre, indéfinissable, qui me fait songer à Fenimore et au *Dernier des Mohicans*. C'est le hennissement

d'un des chevaux malades qu'on a mis au vert sur notre rocher. Et je me rappelle ma terreur la première fois où j'ai fait le tour de l'île, en voyant se lever brusquement d'un taillis d'absinthe jaune deux petits poneys corses avec de longues glaires filamenteuses, deux baguettes de verre qui leur pendaient aux naseaux. C'était le coin des chevaux morveux, un hôpital et même un cimetière, car des vols de corbeaux tourbillonnent toujours sur cette partie des Sanguinaires qui en est restée pour moi tout assombrie.

Depuis quelque temps d'ailleurs, ce n'est pas seulement ce coin de l'île, mais l'île entière, et le phare, et la vie qu'on y mène, qui me semblent sinistres. Avec cette tramontane infernale, on ne peut plus pêcher. Plus de poisson, jamais de viande. Nous sommes réduits à ce qu'on appelle « les vivres de mer ». Le phare en a pour six mois, la réserve ne risque donc pas de s'épuiser; mais ce qui s'épuise, c'est ce que nous avions à nous dire. J'ai donné tous les renseignements possibles sur Caton d'Utique et Démétrius de Phalère; je sais par cœur toutes les histoires de bandits, Quastana, Bellacoscia, que Bertolo nous raconte en hachant des feuilles de tabac frais dans le creux de sa main avec les grands ciseaux pendus à sa ceinture.

Très animés d'abord, les repas sont redeve-

nus silencieux comme avant mon arrivée. Les antipathies de ces pauvres gens, leurs crispations nerveuses commencent à me gagner. Je prends en dégoût celui-ci parce qu'il vient à table avec des mains sales, l'autre parce qu'il mange en broutant comme une vieille chèvre. J'en arriverai à la haine, moi aussi...

Aujourd'hui, le dîner a été particulièrement lugubre, on n'a pas échangé dix paroles, mais quels mauvais regards !... Est-ce l'approche de Noël, du Jour de l'An, de ces jolies fêtes de fin d'année ? Jamais je ne me suis senti le cœur angoissé comme ce soir. Dire que je regrette le Cercle d'Ajaccio ! Je voudrais voir des lumières, des nappes blanches, sortir d'ici enfin. Quand donc en sortirai-je ? Si la tramontane s'entête, j'y suis pour tout l'hiver... En attendant, la voilà qui repique, la tramontane... Un grand jet de flamme passe au-dessus de ma tête. C'est le phare qu'on allume. Sa traînée étincelante sautille au loin sur les vagues en écailles roses, jaunes, verdâtres. Il fait froid, ma pipe est éteinte, rentrons...

Près du petit escalier tournant qui monte à la lanterne, une lampe m'attend sur la table. A côté, large ouvert, le livre de bord sur lequel chaque veilleur, en descendant, note ses observations. J'allais passer dans ma chambre quand j'entends fredonner, sur un air de gavotte qui se mêle aux huées de la rafale, à la canonnade

lointaine de la mer contre les brisants, un noël provençal, un vieux noël de mon enfance :

Voici le roi Maure
Avec ses yeux tout trévirés...

Doucement je pousse une porte, et dans la grande cuisine aux murs crépis, au dallage en damier noir et blanc, éclairée seulement par le feu de la cheminée et la pâle lueur que découpe sur la nuit une fenêtre ouverte au sud, du côté où il n'y a pas de vent, je vois le vieux Trophime accroupi devant l'âtre et qui chante, la tête entre ses mains. Il s'excuse, un peu confus : « Que voulez-vous, monsieur, c'est le soir de Noël. Vous êtes Provençal comme moi, vous savez la place que cette fête tient sur notre calendrier... Quand on est seul ces soirs-là, on pense à la femme, aux enfants... »

Et le voilà parti à me raconter son histoire, sa famille...

Il s'est marié — il y a quelque vingt-cinq ans — en terre de Camargue, au village des Saintes-Maries. Sa femme, veuve d'un gardien de chevaux, était restée seule, encore jeune, avec son garçonnet. Trophime, lui, gardait le feu de Faraman non loin des Saintes-Maries. Ils se sont connus à une *ferrade*, une de ces belles courses de bœufs comme il s'en donne là-bas, au rivage de la mer, et où les femmes, coiffées du velours arlésien, galopent, le fer au

poing, sur des camarguais à grande crinière blanche. Jamais ils n'auraient quitté ce coin de terre admirable, ces gazons fleuris toute l'année, ces étangs dans lesquels viennent boire les flamants roses. Mais un jour le garçon grandi, devenu homme, épouse une fille d'Ajaccio et va se fixer dans le pays corse... Alors Trophime s'est fait nommer au phare des Sanguinaires, où sa femme est venue le rejoindre, car en ce temps-là les gardiens avaient leur ménage dans l'île avec eux.

Et comme je lui dis :

« Vous deviez être bien plus heureux?... »

Trophime se lève et marche par la cuisine en agitant ses bras :

« Plus heureux!... Nom d'un tonnerre!... Un temps de bagne, et qui, par bonheur, n'a duré que deux ans; sans quoi nous serions devenus fous... Vous avez pu voir par vous-même, monsieur, qu'à vivre seuls sur ce rocher, de très braves gens ne parvenaient pas à s'entendre... D'où cela vient-il?... Quelle diablerie méchante se cache dans la solitude de ces pierres? Toujours est-il qu'entre hommes on se tient encore, on se ménage; la haine ne se montre pas à visage ouvert... Les femmes, elles, rien ne les arrête... Pour ne pas gêner le service nous avions installé les nôtres tout en bas, à la marine, dans ce qui reste de l'ancien lazaret, où nos trois familles tenaient à

l'aise, chacune avec sa cour et son petit jardin... Ah! bonne mère des anges! le train qui se menait là dedans!... Des cris, des miaulements, à croire que nos *mouquères* se dévidaient les tripes tout le long du jour. La mienne, seule Française et « continentale », comme on l'appelait, devait faire tête aux deux autres, deux vraies Corses, qui lui en voulaient de sa vaillance à tenir la maison, de son linge bien lavé, bien blanc, tendu sur des cordes en travers du jardin. Elle nourrissait aussi quelques poules que les enfants de nos voisins, des tas de petits Corsicos, mauvais comme leurs mères, s'amusaient à lui exterminer à coups de matraques. Comme si ce n'est pas nous qui aurions dû être méchants, nous qui n'avions jamais pu avoir d'enfants et dont toute cette jolie marmaille crevait le cœur.

« Tout à coup, voilà qu'après quinze ans de mariage cette grande joie d'un petit nous est donnée... De la joie, et puis bien du tourment aussi, vous pensez, quand venait l'heure du service et que je laissais ma pauvre Zani toute seule à la maison, dans l'attente de son bonheur et sans personne pour lui porter secours. Ah! monsieur, vous parlez de haine... Lorsque ma femme s'est accouchée, le sort a voulu que ce fût en plaine mauvaise saison. Un temps comme nous en avons un en ce moment: la mer en folie, des paquets d'eau jusque dans

nos logettes du lazaret... La sage-femme d'Ajaccio était prévenue; mais le moyen d'aborder par un temps pareil?... J'eus beau tirer le canon, hisser le drapeau, faire tous les signaux d'alarme, la chaloupe ne se montra même pas. Et croiriez-vous que, le moment venu, ma malheureuse femme n'a pas trouvé près de ses voisines l'assistance d'un conseil, pas même d'un verre d'eau?... Dans une tribu de sauvages une chose pareille ne serait pas arrivée. Vous me voyez tout seul, près de ce lit de torture et de misère, avec les mains qui me tremblaient et mes yeux aveuglés de larmes... Heureusement, celui qui est né la nuit de Noël dans la paille d'une étable veille d'en haut sur toutes les nichées, et, malgré la méchantise des gens et du sort, il nous est venu droit du Paradis une belle petite fille qui a dix ans maintenant et que sa mère élève en bonne Provençale. Au moment où je vous parle, elles sont en Ajaccio toutes les deux, s'apprêtant pour la messe de minuit. Puis, après la messe, le garçon qui les *espère* à la maison arrosera la bûche de Noël avec elles, en chantant les airs de Saboli, notre grand musicien avignonais. C'est à quoi je pensais, monsieur, quand vous êtes entré... »

Ici, le vieux gardien, qui n'a cessé de marcher de long en large en parlant, s'arrête devant le feu et le regarde sans rien dire. Il est

« en Ajaccio » avec sa famille; et moi je songe à cette fièvre de haine, étrange malaria qui se gagne dans la solitude et dont je subis moi-même le mystérieux frisson. Je me représente le lazaret du temps des trois ménages, ces batailles de femmes, d'enfants, de poules, ces tueries dans les petites logettes...

... Onze heures sonnent à la grande horloge du phare. On entend un bruit de poids, de chaîne qui se dévide. Des pas lourds de sommeil traînent sur les dalles; c'est la relève. La porte de la cuisine s'ouvre; avant de monter prendre son quart, Bertolo entre boire à la bassine. Il nous jette un regard noir, méfiant : « Qu'est-ce qu'ils conspirent là, tous les deux sans lumière? » Puis, essuyant sa bouche rase avec la manche de son *pelone*, il ramasse sur la table la grosse pipe rouge et la lampe qu'il y a posées, et s'en va sur un « bonné nouit, pinsouti (Français) », qui manque de mansuétude. Derrière lui, quand Dinelli, le gardien chef, après avoir signé le livre de bord, s'est enfermé à deux tours dans sa chambre, alors Trophime vient à moi, le doigt sur les lèvres, et me dit tout bas, avec des yeux farceurs, un rire silencieux qui fait danser sa barbiche de vieille chèvre :

« Nous aussi, nous arroserons la bûche de Noël... Nous poserons cachefeu, comme on dit chez nous... Vous allez voir... »

Il enjambe la fenêtre qui, de ce côté-là, se

trouve de plain-pied avec le rocher, et presque aussitôt il rapporte une racine de tamaris qu'il jette dans l'âtre. Puis il tire de l'armoire et pose à mesure sur la table trois flambeaux, des verres, une bouteille de Frontignan et un pain de Noël à l'anis, cuit exprès pour la circonstance; tout cela d'un air de belle humeur, avec des clignements d'yeux, une mimique mystérieuse et enfantine qui m'amuse.

Maintenant, voilà les trois chandelles allumées, le pain de Noël doré et rebondi sur une assiette, et le Frontignan en rayon de miel dans nos deux verres. « Minute! » dit Trophime, retenant mon bras au moment où je vais boire; et, après avoir arrosé de vin blanc le pied de tamaris tordu comme un *souquillon* de vigne, il le jette dans le feu avec ces paroles sacramentelles : « Allègre! allègre! que Notre-Seigneur nous allègre! Si, l'an qui vient, nous ne sommes pas plus, mon Dieu, que nous ne soyons pas moins... Bûche au feu, boutefeu! »

La bûche pétille et flambe jusqu'au plafond. Le vin d'or reluit dans nos verres, et nous trinquons à la Provence, en reprenant le noël qu'il chantait tout à l'heure, le défilé des rois mages devant la crèche de l'enfant Jésus :

Voici le roi maure
Avec ses yeux tout trévirés;
L'enfant Jésus pleure,
Le roi n'ose pas entrer.

Joseph lui fait signe
D'entrer sans cérémonie,
Voir notre Seigneur
Qui les attendait.

« *C'est pas la négrure*
« *C'est pas ça qui le fait pleurer,*
« *C'est que l'imposture*
« *Du vieux péché.* »

Là-dessus, rasades nouvelles suivies d'un autre noël, l'arrivée des bergers et leur offrande au petit Jésus :

Ils laissent à terre deux ou trois bons fromages;
Ils laissent à terre une douzaine d'œufs;
Joseph leur dit : « *Allons, soyez bien sages,*
Tournez-vous-en et faites bon voyage,
Bergers,
Prenez votre congé. »

Nos voix montent, sonnent sous les voûtes, et à mesure c'est dans tout mon être une douceur, une détente. Ces chansons, ce vin du pays... Je ne suis plus au phare des Sanguinaires, mais dans la cuisine d'un grand *mas* de Provence, aux murs crépis, au sol pavé de larges dalles. Dehors, au lieu des huées du vent et de la mer, je distingue très bien dans la nuit d'hiver le carillon de la messe de minuit. Je me figure, derrière les vitres allumées, les ombres qui passent et repassent. Des nuées

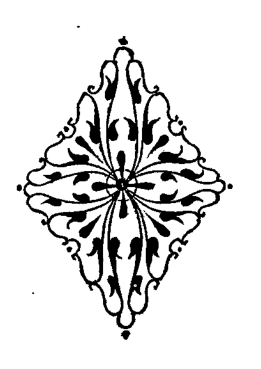
d'étincelles montent des toits en fête et vont se perdre dans le ciel froid, criblé d'étoiles. Allègre! allègre! Que Notre-Seigneur nous allègre!

La chanson est finie. Le vieux Trophime s'est levé, détendu, lui aussi, et rayonnant. Il taille une tranche de pain, du beau pain de Noël qui embaume l'anis et la pâte chaude, remplit à ras bords un verre de vin doré, pose le tout sur une assiette, et clignant vers moi ses petits yeux bridés :

« Dinelli dort trop bien pour qu'on le réveille, mais l'autre, le Bertolo, sa pipe lui donne soif... Je m'en vais trinquer avec lui. »

Brave homme! J'entends ses lourdes bottes monter le petit escalier, puis le vitrage de la lanterne qui s'ouvre, et des rires, des éclats de voix heureuses dont le phare n'a pas l'habitude. Ils boivent, là-haut; faisons comme eux. Allègre! allègre! Sur le rocher des Sanguinaires, Noël a tué la haine, au moins pour toute une nuit.





Le Brise-Cailloux

(1815)



Le Brise-Cailloux

LORSQUE après Waterloo l'empereur Napoléon passa à l'île d'Aix, à la veille de se livrer aux Anglais, un lieutenant de vaisseau nommé Vildieu lui proposa de l'emmener en Amérique, à travers les lignes anglaises. Ce Vildieu était un bonapartiste ardent, excellent marin, ayant tout spécialement étudié la direction des petites embarcations en pleine mer; il répondait de son *Brise-Cailloux* et se chargeait d'aller avec lui jusqu'au bout du monde.

L'empereur l'écouta longuement, marchant à grands pas sans rien dire; à la fin, il s'arrêta,

regarda l'Océan quelques minutes, puis secoua la tête et ce fut « non ».

Le projet Vildieu n'inspirait pas confiance; il aima mieux se livrer aux Anglais.

Quelques mois après, le lieutenant Vildieu, qui avait son refus sur le cœur, voulut prouver que sa tentative d'évasion n'avait rien d'irréalisable, et, sur ce même petit barquot qu'il avait offert à Napoléon, il cingla vers l'Amérique avec deux aspirants de marine démissionnaires dont le plus jeune était son fils.

La traversée fut longue et rude. Le *Brise-Cailloux*, soigneusement aménagé, avait à son bord des barils d'eau douce, de pemmican et de biscuit. Pour de la viande fraîche il n'y fallait pas songer, une cage à poules aurait tenu la moitié du pont; jusqu'au dernier jour les distributions de vivres furent réglées avec la plus rare prudence, et l'équipage n'eut pas trop à souffrir. Pourtant ce régime de viande salée devenait fatigant à la longue, les bouches étaient sèches, on avait soif; mais, soif ou non, deux rations d'eau par jour, jamais davantage. Une fois, par une mer d'huile, quelque chose de rond vint flotter le long de la barque.

« Une pomme à tribord ! » cria joyeusement l'homme de la barre.

C'était une pomme, une belle rainette grise au milieu de l'Océan. Sans doute elle était tom-

bée de quelque navire passé par là, la veille ou l'avant-veille; on en fit hommage au capitaine, mais, bon prince, il voulut que l'équipage partageât avec lui. Bien qu'un peu gâtée par l'eau de mer, la pomme fut trouvée exquise, et ce jour-là on fit bombance à bord du *Brise-Cailloux*.

Si le voyage avait ses bons moments, les mauvais ne lui manquaient pas non plus : coups de vent, journées de brume épaisse, nuits de bourrasques, sans sommeil... Parfois, quand la mer était trop dure, on attachait la barre, on amenait la voile, l'équipage s'enfermait dans l'entrepont, et à la garde de Dieu!

Enfin, au bout de six semaines, la côte d'Amérique apparut; il était temps, on allait manquer d'eau. Quelques heures après, le *Brise-Cailloux* entrait au port d'Halifax, il me semble bien.

« Ouf! je suis arrivée, » dit la petite barque.

Et, comme dans la rade il y avait trop de fond pour son ancre, elle vint s'accrocher au flanc d'une frégate qui se trouvait là. Le gros navire la regardait faire, étonné.

« D'où venez-vous? » leur cria-t-on.

Nos trois héros se découvrirent fièrement :

« De France! »

On ne voulait pas les croire, car jamais jusqu'alors pareil voyage n'avait été tenté.

C'est M. Vildieu fils, le dernier survivant de

l'équipage du *Brise-Cailloux*, qui m'a fait le récit de cette très véridique expédition, il y a quelques années, un soir d'hiver. L'aspirant de 1816 était devenu un vieux marin de la Douane sur le point de prendre sa retraite, mais toujours passionné pour la mer. Il m'emmenait souvent avec lui dans ses tournées, et nous avons vu ensemble quelques jolis coups de *foutreau*.

Ce soir-là, fuyant devant le gros temps, nous étions venus nous abriter en face de Bonifacio, dans une petite calanque des côtes de Sardaigne. Quelle nuit! quel endroit divin! Au loin, des feux de charbonniers lucquois s'allumant parmi les roches; plus près une équipe de corailleurs napolitains qui raccommodaient leurs filets en chantant. Puis les grandes lueurs claires de notre bivouac se reflétant dans l'eau, les matelots accroupis tout autour, la bouillabaisse odorante qui fumait, et debout, le dos à la flamme, avec sa moustache blanche, son sourire sans dents, mais si bon, ses petits yeux gris tout de malice héroïque, M. Vildieu nous contant l'odyssée du *Brise-Cailloux*.

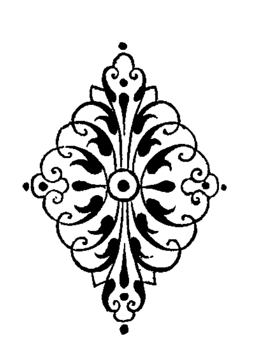
C'était le vrai marin ponantais, ce Vildieu. Il avait fait son premier voyage à sept ans; et, depuis, toujours en mer ou sur les côtes. A son compte, il s'était trouvé à dix-huit naufrages; mais ce qu'il ne disait pas, ce sont les sauvetages qu'il avait accomplis avec son ins-

tinct de terre-neuve. Un certain fusil porte-amarre dont il était l'inventeur, et qu'il rêvait de voir entre les mains de tous les douaniers de la côte, revenait toujours dans la conversation. Il avait envoyé à Paris depuis longtemps l'exposé de ce fameux système et s'étonnait que l'Académie des sciences fût si longue à lui répondre. C'était la seule tristesse de sa vie. Du reste, la plus jolie vieillesse du monde, et, dans le danger, toujours le mot pour rire. Quand la mer devenait vraiment méchante, il vous avait une façon réjouie de crier : « Veille à l'écoute, garçons, on va tremper le nez dans le vinaigre ! » qui vous hérissait la peau. Puis, en pleine bourrasque, s'il me voyait « croché » quelque part sur le pont, regardant le ciel d'un air vague et serrant entre mes dents à la briser ma pipe marseillaise, éteinte depuis une heure, il me glissait dans l'oreille :

« N'ayez pas peur, mon camarade, vous êtes avec un ponantais... Je finirai bien par me noyer quelque jour, mais ce sera dans l'Océan. »

Il s'est tenu parole. M. Vildieu est mort, une nuit, sur la côte bretonne, en essayant de secourir un caboteur en détresse. Ah ! le pauvre vieux ! S'il avait eu là son porte-amarre...





La Fête des Toits

CONTE DE NOËL



La Fête des Toits

I

Oh! comme les toits de Paris resplendissaient, cette nuit-là! Quel silence! quel calme! quelle clarté surnaturelle! En bas, les rues étaient noires de boue, la rivière lourde de glace; le gaz triste se noyait dans le dégel des ruisseaux. En haut, à perte de vue, au-dessus des palais, des tours, des terrasses, des coupoles, sur l'aiguille mince de la Sainte-Chapelle et ces milliers de toitures serrées, inclinées l'une vers l'autre, la neige étincelait toute blanche avec des reflets bleuâtres, et cela faisait

comme une seconde ville, un Paris aérien suspendu entre le vide de l'ombre et la lumière fantastique de la lune.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, tous les feux étaient éteints, pas la moindre fumée ne flottait sur les toits. Pourtant les cheminées heureuses, où chaque jour le bois flambe et craque, se reconnaissaient bien au cercle noir que la fumée élargit autour d'elles et à leur souffle tiède montant dans l'air glacé, comme l'haleine de la maison endormie. Les autres, rigides, serrées dans la neige épaisse, gardaient encore des nids du dernier printemps, vides comme elles de chaleur et de vie... Et dans cette ville haute, engourdie de blancheur, que les rues de Paris traversaient en tous sens comme d'immenses crevasses, les ombres de toutes ces cheminées inégales déchiquetées et noires ainsi que des arbres d'hiver s'entre-croisaient sur des avenues désertes où personne n'avait jamais marché, excepté les moineaux parisiens, dont les traces aiguës et sautillantes égratignaient de place en place la neige cristallisée. A cette heure même une bande de ces effrontés petits bohèmes s'agitait, voletait au bord d'une gouttière, et leurs cris troublaient seuls le silence religieux, l'attente solennelle de la ville des toits, recouverte entièrement d'un immense tapis d'hermine comme pour le passage d'un roi-enfant.

LES MOINEAUX DE PARIS.

Nom d'un chien! qu'il fait froid! Pas moyen de dormir. On a beau se mettre en boule, hérisser ses plumes; la gelée vous réveille et vous cingle.

UN MOINEAU, *de loin.*

Ohé! les autres, ohé!... vite par ici. J'ai trouvé une vieille cheminée à chapeau de fonte, où l'on a fait du feu très tard. Nous aurons bien chaud en nous serrant contre elle.

TOUTE LA TROUPE, *volant vers lui.*

Tiens! c'est vrai. Comme on est bien! Comme il fait chaud! C'est rien de le dire. Vive la joie! Piou, piou. Cui, cui, cui...

LA CHEMINÉE.

Voulez-vous bien vous taire, galopins. Il n'y a que vous vraiment pour oser crier dans un moment pareil, quand tout se recueille et fait silence. Voyez! le vent lui-même retient son souffle. Pas une girouette ne bouge.

LES MOINEAUX, *plus bas.*

Qu'est-ce qu'il y a donc, la vieille?

LA CHEMINÉE.

Comment! vous ne savez pas que c'est la fête des toits, cette nuit? Vous ne savez pas que Noël va venir faire sa distribution aux enfants?

LES MOINEAUX.

Le roi Noël ?

LA CHEMINÉE.

Eh! oui... Si vous voyiez en bas, dans les maisons, tous ces petits souliers rangés devant la cendre tiède. Il y en a de toutes les formes, de toutes les grandeurs, depuis les mignons souliers des petits pieds qui hésitent, jusqu'aux petites bottes qui résonnent si ferme en remplissant de train tout le logis; depuis le brodequin bordé de fourrures, jusqu'aux petits sabots des courses indigentes, jusqu'à ces souliers trop grands qui chaussent par hasard des pieds nus, comme si le pauvre n'avait pas d'âge ni le droit d'être enfant.

LES MOINEAUX.

Et à quelle heure doit-il venir, ce merveilleux petit gosse?

LA CHEMINÉE.

Mais tout à l'heure, à minuit... Chut! écoutez...

L'HEURE, *d'une voix grave.*

Dan... dan... dan...

LA CHEMINÉE.

Regardez là-bas tout le fond du ciel qui s'allume...

LES MOINEAUX, *avec l'élan badaud des petits Parisiens regardant un feu d'artifice.*

Oh! chic...

L'HEURE, *continuant.*

Dan... dan... dan... Minuit!...

II

... A peine le dernier coup de minuit est-il sonné, qu'une grande volée de cloches retentit de tous les côtés à la fois. Sous les clochers encapuchonnés de neige elles carillonnent à la hauteur des toits et comme pour eux seuls, alternant leurs voix, les confondant, mêlant les carillons aux bourdons, s'éloignant, se rapprochant, avec ces ampleurs, ces effacements de son qui viennent de la direction du vent et donnent l'illusion d'un clocher tournant comme un phare.

LES CLOCHES.

Baoum, baoum... Le voilà. C'est lui, c'est le petit roi Noël.

LE VENT.

Hu... Hu... Sonnez ferme, mes bonnes cloches, à toute volée, encore plus fort. Noël est

là, il me suit... Sentez-vous cette bonne odeur de houx vert, d'encens, de cire parfumée que j'apporte sur mes ailes?...

LES CARILLONS.

Dig din don... Dig din don... Noël! Noël!

LE VENT.

Allons, les cheminées. Qu'est-ce que vous avez donc à rester la bouche ouverte?... Chantez Noël avec moi... En avant les toits, en avant les girouettes!

LES CHEMINÉES.

Ui... Ui... Noël! Noël!

LES GIROUETTES.

Cra... Cra... Noël! Noël!

UNE TUILE *trop enthousiaste.*

Noël! No... *(Dans sa joie elle fait un bond et tombe dans la rue.)* Patatras... Bing!

LES MOINEAUX.

Quel potin!

LA CHEMINÉE.

Eh bien! les moineaux, vous ne dites plus rien?... C'est maintenant qu'il faut chanter.

LES MOINEAUX.

Piou, piou, piou. Cui, cui, cui... Noël! Noël!

LA CHEMINÉE.

Montez donc sur mon épaule, vous serez mieux pour voir.

LES MOINEAUX, *sur la cheminée.*

Merci, ma vieille... Oh! que c'est joli, que c'est joli!... Toutes ces lumières roses, vertes, bleues, qui dansent sur les toits.

LA CHEMINÉE.

Et cette procession de corbeilles pleines de joujoux, de rubans, de fleurs, de bonbons, tout l'hiver de Paris qui passe entouré de dorures et de couleurs vives.

LES MOINEAUX.

Qu'est-ce que c'est donc que ces petits hommes qui portent les corbeilles? Est-ce que c'est des rois Noël, tout ça?

LA CHEMINÉE.

Mais non. Ce sont les kobolds.

LES MOINEAUX.

Vous dites?... les...

LA CHEMINÉE.

Les kobolds, c'est-à-dire les esprits familiers de chaque maison qui conduisent Noël à toutes les cheminées où il y a des petits souliers qui attendent.

LES MOINEAUX.

Et Noël, où donc est-il ?

LA CHEMINÉE.

C'est le dernier de tous, ce petit blond avec ses yeux si doux, ses cheveux en rayons d'or éparpillés autour de lui comme des brins de paille de sa crèche, et ses joues roses du froid de l'air. Regardez-le marcher : ses pieds effleurent la neige sans laisser de trace...

LES MOINEAUX.

Qu'il est beau ! On dirait une image...

LA CHEMINÉE.

Chut ! écoutez...

III

A ce moment une voix grave et jeune, perlée comme un rire de baby, résonna dans cette atmosphère de cristal que font sur les hauteurs le grand froid et la lune claire. Le Roi-enfant s'était arrêté sur un toit en terrasse, et là, debout, entouré de tous ses petits porte-corbeilles, il parlait ainsi à son peuple :

NOEL.

Bonjour, les toits. Bonjour, mes vieux clochers. La nuit est si claire que je vous vois tous dispersés autour de moi dans ce grand Paris que j'aime... Oh! oui, mon Paris, je t'aime, parce que toi qui ris de tout, tu n'as pas encore ri du petit Noël, parce que tu crois à lui, toi qui ne crois plus à rien... Aussi, tu vois, je viens tous les ans. Jamais je n'ai manqué... Je suis même venu pendant le siège,

te rappelles-tu?... C'était bien triste par exemple. Ni feu ni lumière, les cheminées toutes froides; les obus qui sifflaient sur ma tête, trouant les toits, renversant les cheminées... Et puis, tant de petits enfants qui manquaient! J'avais trop de joujoux, cette année-là; j'en ai remporté de pleines corbeilles... Heureusement que cette nuit il ne m'en restera pas. On m'a prévenu que j'aurais beaucoup de petits souliers à remplir. Aussi, j'apporte des jouets merveilleux, et tous français...

UN MOINEAU DE PARIS.

Bravo! Je le gobe, ce petit-là, moi.

TOUS LES MOINEAUX.

Piou, piou... Cui... cui... Vive Noël!

UN VOL DE CIGOGNES, *passant dans le ciel en long triangle.*

Oua... oua... Vive Noël!

LE VENT, *bousculant la neige.*

Chante donc Noël, toi aussi!...

LA NEIGE, *très bas.*

Je ne puis pas, mais je l'encense. Regarde les tourbillons de fine poussière blanche que j'envoie autour des corbeilles, dans les cheveux blonds de mon petit roi... C'est que nous nous connaissons depuis longtemps, tous les

deux. Pense que je l'ai vu naître là-bas, dans sa petite étable...

LE VENT, LES CLOCHES,
LES CHEMINÉES, *chantant ensemble de toutes leurs forces.*

Noël! Noël! Vive Noël!

NOEL.

Pas si fort, mes amis, pas si fort. Il ne faut pas réveiller tout notre petit monde de là-dessous... C'est si bon la joie qui vous arrive en dormant, sans qu'on y pense... Maintenant, messieurs les kobolds, marchez avec moi sur la pente des toits, nous allons commencer notre distribution. Seulement, cette année, j'ai résolu d'essayer quelque chose. Tout ce que nous avons de plus beau comme joujoux, les polichinelles en or, les sacs de satin pleins de pralines, les grandes poupées tout en dentelles, je veux que tout cela tombe aux plus pauvres souliers, dans les cheminées sans feu, dans les mansardes froides, et que nous jetions au contraire aux maisons heureuses, sur le velours des tapis, sur les fourrures épaisses, tous ces petits jouets d'un sou, qui sentent la résine et le bois blanc.

LES MOINEAUX DE PARIS.

Fameux, fameux!... Voilà une bonne idée.

LES KOBOLDS.

Pardon, mon petit Noël. Avec ton nouveau système, les pauvres seront heureux, mais les riches pleureront. Et dame ! un enfant qui pleure n'est plus ni riche ni pauvre. C'est un enfant qui pleure; et il n'y a rien de si triste...

NOEL.

Laissez donc. Je connais mieux cela que vous... Les pauvres seront ravis de toucher à ces jouets compliqués qui leur paraissent si tentants derrière la vitrine des magasins et dont le luxe doré n'ajoute rien à leur valeur de joujou, à leur grâce d'amusement. Mais je parie que les petits riches seront tout aussi contents d'avoir pour une fois des pantins au bout d'une ficelle, des poupées à ressort, toutes ces tentations des bazars à treize sous où ils ne sont jamais entrés... Allons, voilà qui est entendu. A présent, en route, et dépêchons-nous. Il y a tant de cheminées à Paris, et la nuit est si courte!

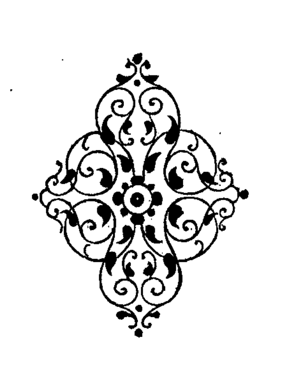
IV

Là-dessus les petites lumières se répandirent de tous les côtés, comme si l'on avait secoué sur la neige des toits toutes les branches allumées d'un sapin de Noël. Pas une cheminée n'était oubliée, depuis les palais entourés de terrasses et d'arbres blancs de givre jusqu'à ces pauvres toits de misère qui semblent s'étayer l'un l'autre pour ne pas crouler sous le poids. Bientôt sur toutes les maisons de Paris on entendit cette sonnerie de grelots, tous ces bruits fantaisistes et divers qui entourent les magasins de jouets, les bêlements des moutons, le bégayement des poupées, le froissement des satins brodés, les crécelles, les trompettes, les tambours, les roulettes des chevaux de poste, le coup de fouet des postillons, la roue ailée des moulins à vent. Tout cela s'agitait, disparaissait, bondissait le long des cheminées. Où

il n'y avait pas d'enfants, Noël guidé par ses kobolds passait vite sans se tromper; mais quelquefois, au moment où il s'approchait d'elle les mains pleines, la cheminée chuchotait de sa bouche noire : « Il est mort, c'est inutile... Il n'y a plus de petits souliers dans la maison... Garde tes joujoux, mon petit roi. Ça ferait pleurer la mère de les voir... »

Longtemps, longtemps les petites lumières errèrent ainsi. Tout à coup un coq enroué chanta au fond du brouillard, un filet de jour blanc entr'ouvrit le ciel, et aussitôt toute la magie de Noël s'évanouit. La fête des toits était finie, celle des maisons commençait. Déjà, un bruit doux, ravissant, montait des cheminées, en même temps que la fumée des feux rallumés. C'étaient des cris de joie, des rires fous, des voix d'enfants qui criaient à leur tour : « Noël! Noël! vive Noël!... » pendant que sur les toits déserts le soleil, en se levant, un beau soleil d'hiver, factice et rose, faisait traîner ses premiers rayons qui ressemblaient, dans le scintillement de la neige, à des paillons, des nacres, des franges d'or, tombés des corbeilles du petit roi...





TABLE



TABLE



Achevé d'imprimer

le dix-huit octobre mil neuf cent onze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

2. — 5258.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
Alphonse Daudet

Édition petit in-12, papier teinté.

Lettres de mon Moulin. 1 vol. avec portrait.	6 fr.
Le Petit Chose. 1 vol.	6 fr.
Contes du Lundi. 1 vol.	6 fr.
Fromont jeune et Risler aîné. 1 vol. .	6 fr.
Jack. 2 vol.	12 fr.
Les Femmes d'Artistes. — Robert Helmont. 1 vol.	6 fr.
Numa Roumestan. 1 vol.	6 fr.
Tartarin de Tarascon. 1 vol.	6 fr.
Tartarin sur les Alpes. 1 vol.	6 fr.
Port-Tarascon. 1 vol.	6 fr.
Sapho. 1 vol.	6 fr.
Le Nabab. 2 vol.	12 fr.
Les Rois en exil. 1 vol.	6 fr.
Les Amoureuses, *vers et prose de jeunesse.* 1 v.	6 fr.
L'Évangéliste. 1 vol.	6 fr.
Trente ans de Paris. 1 vol.	6 fr.
Rose et Ninette. 1 vol.	6 fr.
Théatre. 1 vol.	6 fr.
6 Eaux-fortes dessinées et gravées par Félix Buhot, pour illustrer les *Lettres de mon Moulin*	10 fr.

L'Immortel. 1 vol. in-18.	3 50
Les Femmes d'Artistes. 1 vol. in-18. . .	3 50
Les Femmes d'Artistes. 1 vol. in-32 illustré.	2 fr.
La Petite Paroisse. 1 volume in-18. . .	3 50
L'Arlésienne, pièce en 3 actes, en prose. 1 volume in-18.	2 fr.
Numa Roumestan, pièce en 5 actes, en prose. 1 volume in-18.	2 50
Les Mères. 1 vol. in-8° cavalier. Illustrations de Myrbach. . . . . Broché.	5 fr.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 5.-5258.

